

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'APPAREIL DE PRESSE TRIFLUVIEN
ENTRE 1852 ET 1920

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
MÉLANIE COUTURE

JANVIER 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Produire un mémoire de maîtrise c'est s'investir complètement dans un projet pendant un certain temps, assez long pour que ce ne soit pas toujours facile. Aussi, ce projet n'aurait pu être réalisé sans le concours et le support de plusieurs personnes auxquelles je tiens à exprimer toute ma reconnaissance.

Merci à ma directrice, Fernande Roy, pour sa confiance, et sa disponibilité. Je souhaite également exprimer ma gratitude à son endroit pour sa rigueur, son dynamisme et ses encouragements.

Je n'aurais jamais été au bout de ce mémoire si ce n'était de ma famille. Mes parents d'abord, pour m'avoir toujours encouragée à faire ce que je voulais. Je souhaite leur signifier toute ma gratitude pour leur support tant financier que moral. Je tiens également à remercier ma sœur, pour tout, et particulièrement pour m'avoir fait rire dans les pires moments.

Je voudrais également exprimer toute ma reconnaissance à mes amis pour leurs incalculables heures d'écoute d'une variation sur un même thème! Un merci tout spécial à Debby-Anne pour tes précieuses corrections.

Enfin, je tiens à remercier Dany Fougères pour sa confiance, sa compréhension, en se rappelant ce que c'était, et m'avoir permis de me libérer du travail. Ses constants encouragements, son écoute patiente, ses lectures des différentes versions de mon manuscrit ainsi que ses judicieux conseils m'ont aidée à mener cette recherche à terme.

Merci à M. Christian Lalancette, archiviste du Séminaire de Trois-Rivières sans l'aide de qui je n'aurais pu amasser les informations nécessaires à une partie de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX	p. vi
RÉSUMÉ	p. viii
INTRODUCTION	p. 1
CHAPITRE I	
BILAN HISTORIOGRAPHIQUE ET PROBLÉMATIQUE	p. 4
1.1 Bilan historiographique	p. 4
1.1.1 La presse	p. 5
1.1.2 Le personnel	p. 17
1.1.3 Trois-Rivières	p. 26
1.2 La problématique	p. 28
1.3 La méthodologie et les sources	p. 32
CHAPITRE II	
SOCIOGRAPHIE DE LA PRESSE TRIFLUVIENNE	p. 34
2.1 Langue et nombre de journaux	p. 35
2.2 Longévité et périodicité	p. 44
2.2.1 Longévité	p. 44
2.2.2 Périodicité	p. 47
2.3 Orientation politique	p. 53
2.4 Conclusion	p. 60

CHAPITRE III

PROSOPOGRAPHIE DU PERSONNEL DE PRESSE TRIFLUVIEN

ENTRE LES ANNÉES 1852 ET 1920	p. 61
3.1 Univers social et culturel	p. 64
3.1.1 Des acteurs locaux	p. 64
3.1.2 La petite bourgeoisie aux commandes	p. 67
3.1.2.1 Profession des pères	p. 67
3.1.2.2 Formation scolaire	p. 71
3.1.2.3 État civil	p. 76
3.1.2.4 Voyages	p. 77
3.1.3 Des hommes littéraires et actifs sur la scène culturelle	p. 81
3.2 Univers journalistique	p. 86
3.2.1 Les hommes de presse trifluviens : amateurs ou professionnels ? ..	p. 86
3.2.2 Durée de la carrière	p. 90
3.2.3 Âge d'entrée dans la profession	p. 94
3.2.3.1 Les carrières autres que le journalisme	p. 95
3.2.3.2 La politique	p. 99
3.2.4 Les associations et les relations d'affaires	p. 102
3.3 Conclusion	p. 103

CHAPITRE IV

SERVIR LA RÉGION

p. 105

4.1 La vision du journalisme selon les propriétaires et les éditeurs	p. 105
4.2 Des journaux au service du progrès régional	p. 110
4.3 Une presse d'idées ou une presse d'information?	p. 118
4.4 Conclusion	p. 127

CONCLUSION	p. 129
------------------	--------

APPENDICE A

LISTE DES JOURNAUX TRIFLUVIENS ENTRE 1852 ET 1920 INDIQUANT
LEUR DISPONIBILITÉ AINSI QUE LE TYPE DE PÉRIODIQUE p. 135

APPENDICE B

LISTE DU PERSONNEL DE PRESSE TRIFLUVIEN ENTRE 1852 ET 1920 p. 136

APPENDICE C

EXEMPLE DE FICHE BIOGRAPHIQUE p. 139

BIBLIOGRAPHIE p. 141

LISTE DES TABLEAUX

Tableau

2.1 Nombre de journaux trifluviens fondés par décennie selon la langue de publication entre 1852 et 1920	p. 38
2.2 Chronologie des journaux trifluviens fondés entre 1852 et 1920	p. 40
2.3 Longévité des journaux trifluviens selon la langue de publication entre 1852 et 1920	p. 45
2.4 Périodicité des journaux trifluviens selon la décennie de fondation entre les années 1852 et 1920	p. 49
2.5 Longévité des journaux trifluviens selon la périodicité à la date de fondation entre les années 1852 et 1920	p. 52
2.6 Allégeance des journaux trifluviens selon la décennie de fondation entre 1852 et 1920	p. 55
3.1 Lieu d'origine des propriétaires de journaux trifluviens entre 1852 et 1920	p. 66
3.2 Profession des pères des propriétaires de journaux trifluviens entre 1852 et 1920	p. 68
3.3 Niveau de scolarité des propriétaires de journaux trifluviens entre 1852 et 1920	p. 72
3.4 Voyages des propriétaires de journaux trifluviens entre 1852 et 1920	p. 80

3.5 Distribution du personnel de presse selon leur occupation entre 1852 et 1920	p. 89
3.6 Membre du personnel de presse trifluvien entre 1852 et 1920 ayant été dans le domaine plus de 5 années	p. 91

RÉSUMÉ

Ce mémoire propose l'analyse d'un appareil de presse dans un petit centre urbain entre 1852 et 1920. Nous savons, notamment grâce à l'étude de Jean de Bonville, qu'à partir des années 1880 dans les grands centres urbains la presse d'opinion évolue vers une presse d'information. Ces transformations dans la presse se produisent tant dans son contenu, dans sa manière d'être produite que dans son mode de financement. Qu'en est-il des transformations de la presse des petits centres urbains?

Nous proposons trois angles d'études. Nous avons d'abord dressé une sociographie de l'appareil de presse trifluvien afin d'en dégager un portrait d'ensemble. Nous avons constaté que, entre 1852 et 1920, la production journalistique trifluvienne, malgré quelques exceptions, est dans l'ensemble de petite envergure et plutôt instable. Nous avons ensuite brossé un portrait d'ensemble du personnel de presse. La méthodologie mise de l'avant dans ce chapitre s'apparente à la prosopographie, mais les limites des sources nous ont forcée à revoir notre objectif. Ainsi, il ressort de ce chapitre un portrait d'ensemble plutôt qu'une biographie collective. Néanmoins, nous avons été en mesure de cerner ces hommes en tant que groupe, d'en comprendre le fonctionnement ainsi que l'évolution. Si une partie des membres du corpus a exercé les métiers liés au journalisme de manière constante au cours de leur vie active, la plupart d'entre eux ne sont pas demeurés dans le domaine. Puis, nous nous sommes intéressée au regard que les artisans posaient sur leur médium afin de mettre au jour le type de presse qu'ils envisageaient de produire. Dans cette optique nous avons examiné les prospectus. Il en est ressorti que si la presse trifluvienne est de petite envergure, les intentions des propriétaires sont quant à elles substantielles. En outre, l'analyse des intentions des propriétaires a permis d'incorporer quelques nuances quant au regard que nous portions sur l'appareil de presse trifluvien. Ainsi, il apparaît assez clairement au terme de ce chapitre que Trois-Rivières se dote d'une presse régionale au cours de la période étudiée ; néanmoins, des signes de changements dans le type de presse que choisissent de faire les propriétaires sont perceptibles.

La presse trifluvienne est demeurée une presse d'opinion tout au long de la période étudiée. L'appareil de presse trifluvien a tenté de répondre à des besoins locaux et, en 1920, les propriétaires et éditeurs restent près des sphères du pouvoir.

Mots clefs : Histoire - Journalisme - Presse - Trois-Rivières - XIX^e siècle - XX^e siècle

INTRODUCTION

Sous l'emprise des entreprises, les médias médisent mais disent qu'ils analysent en toute franchise. Sauf que tant qu'il y aura des valises, qui les écoutent et les lisent, ils écriront des bêtises à leur guise.

- Loco Locass -

Telle est l'une des critiques formulées à l'endroit des médias en cette ère où les communications facilitées par Internet nous surexposent à l'information. Aujourd'hui nous entendons parler de désinformation, mais pour en arriver là il a fallu qu'il y ait d'abord une période d'information. Cette ère d'information au Québec débute dans les dernières décennies du XIX^e siècle et la première du XX^e siècle dans les grands centres urbains. Cette invasion de l'information débute par la presse et rompt avec la presse traditionnelle de l'époque : la presse d'opinion. L'étude pionnière de Jean de Bonville rend compte de ces changements pour l'ensemble du Québec, mais surtout pour les quotidiens de Montréal et de Québec. Il met au jour les mécanismes du passage de la presse d'opinion à celle d'information. Pour l'essentiel, son examen s'intéresse à plusieurs aspects : l'évolution vers l'industrialisation de la presse, en ce sens où celle-ci passe d'un mode de production artisanal à un mode de production mécanisé qui permet une plus grande productivité ; les modifications qui surviennent au sein du personnel de presse ainsi que dans son contenu ; puis l'accessibilité progressive pour les lecteurs et les nouveaux usages de la publicité.

De manière générale il ressort de l'analyse de Jean de Bonville que la presse en province serait plus lente que celle des plus grandes villes à effectuer ces transformations sur l'ensemble de ces aspects.

Ainsi, nous nous proposons d'examiner l'évolution d'un appareil de presse pour un petit centre urbain. D'une part, il s'agit de reconstruire le tableau d'ensemble de la presse trifluvienne. D'autre part, nous tenterons de vérifier dans quelle mesure cette presse régionale suit les tendances de la presse des grandes villes.

Nous avons choisi de camper notre étude entre 1852 et 1920, donc un peu avant et un peu après cette période charnière de la transformation de la presse, afin de bien faire voir la presse traditionnelle et de nous laisser un peu de latitude compte tenu qu'il s'agit d'un petit centre urbain où les institutions risquent de bouger plus lentement.

Deux hypothèses sous-tendent notre réflexion. Dans le cas de la première, nous soumettons que la presse trifluvienne demeure orientée politiquement tout au long de la période. À titre de deuxième hypothèse, nous affirmons que la presse trifluvienne répond de manière spécifique à des besoins locaux et régionaux.

Cette recherche traitant d'un appareil de presse local en tant qu'institution, que nous replaçons dans le contexte de l'époque, contribuera à combler certaines lacunes de l'historiographie, majoritairement concentrée sur les grandes figures journalistiques et les grands quotidiens.

Afin de vérifier les hypothèses émises, nous avons choisi trois angles d'études qui correspondent à autant de chapitres. Nous proposons, dans le chapitre II, une sociographie de la presse. C'est-à-dire qu'en analysant le nombre de journaux, la langue de publication, la longévité et la périodicité des journaux ainsi que leur orientation politique, nous pourrions mettre au jour un portrait d'ensemble de l'appareil de presse trifluvien. Nous examinerons par la suite, à l'aide de la méthode prosopographique, qui furent les acteurs qui ont produit cette presse. Ce chapitre aura pour but de faire ressortir qui sont ces individus en tant que groupe partageant une même occupation et de saisir un autre aspect de l'évolution de la presse

trifluvienne. Dans le quatrième chapitre nous souhaitons comprendre le type de journaux que les propriétaires entendent offrir au lectorat trifluvien. L'objectif de cette dernière partie est double. Nous déterminerons si la presse trifluvienne demeure une presse traditionnelle ou si elle exécute un passage vers la presse d'information, pour une part. D'autre part, nous dégagerons l'importance des besoins locaux ou autres auxquels promettent de répondre les journaux. Pour ce faire, nous examinerons les prospectus. Mais, tout d'abord, le premier chapitre trace un bilan historiographique du sujet et développe la problématique.

CHAPITRE I

BILAN HISTORIOGRAPHIQUE ET PROBLÉMATIQUE

Pour survivre, les institutions implantées depuis longtemps doivent s'adapter aux nouvelles façons de faire, elles doivent se moderniser. C'est dans cette situation que se trouve la presse occidentale au tournant du XX^e siècle. En effet, pendant cette période, la presse va progressivement évoluer vers un médium de masse forçant les propriétaires à modifier à la fois l'aspect physique des journaux et leur contenu. C'est la presse quotidienne des grandes villes qui, la première, intégrera ces nouveaux procédés. Dans le présent mémoire, nous étudierons l'évolution d'un appareil de presse dans un petit centre urbain. De manière plus précise, nous nous attarderons à deux volets de l'évolution de la presse à Trois-Rivières : le passage de la presse d'opinion à la presse d'information au tournant du XX^e siècle, puis les réponses aux besoins locaux et régionaux apportées par la presse locale. À cette fin, nous proposons d'abord un bilan historiographique dans lequel nous présenterons les principales études concernant notre sujet. À la suite de quoi, nous exposerons de manière spécifique la problématique ainsi que la méthodologie qui encadreront l'analyse.

1.1 Bilan historiographique

L'histoire de la presse au Québec est un champ d'étude qui a déjà nombre d'analyses à son actif. Toutefois, ces études sont concentrées majoritairement dans des directions spécifiques, dont l'étude des figures journalistiques connues (Olivar Asselin, Henri Bourassa, etc.), celle des grands quotidiens ou d'un groupe particulier de journalistes tels les journalistes québécoises, la haute rédaction, les journalistes

parlementaires. Le discours de la presse a aussi été étudié, particulièrement dans le but de dévoiler les facettes de la société d'appartenance. Nous pensons ici notamment à l'étude de René Verrette qui, à travers les journaux trifluviens, fait ressortir le discours sur le développement régional. Enfin, mentionnons que ce sont les quotidiens de la région montréalaise qui ont davantage intéressé la communauté historienne québécoise jusqu'à maintenant. Cela dit, peu de recherches québécoises ont à ce jour porté sur la presse en tant qu'institution. Les thèmes qui nous intéressent, à savoir le portrait sociographique d'un appareil de presse, l'évolution du personnel journalistique, la vision des propriétaires sur leur médium et la publicité, ne sont pas tous traités de manière égale dans l'historiographie québécoise et canadienne. Aussi, c'est pourquoi il nous arrivera de faire quelques incursions dans la littérature étrangère qui traite de questions similaires et qui propose de nouvelles perspectives sur les plans théorique et méthodologique. Cette possibilité de nous référer à l'historiographie européenne et américaine est envisageable, car malgré ses spécificités nationales, la presse occidentale-comporte plusieurs dénominateurs communs, dont le délestage de son caractère polémique au tournant du XX^e siècle au profit de l'émergence d'un contenu mettant l'accent sur le côté informationnel.

1.1.1 La presse

Il y a lieu de distinguer deux principales approches en histoire de la presse : l'analyse de contenu et l'analyse de la presse en tant que telle. Comme ce mémoire se réclame de la seconde approche, nous n'insisterons pas davantage sur les études de contenu et nous nous concentrerons sur les études révélatrices des transformations qui ont modifié le monde de la presse entre les XIX^e et XX^e siècles.

Dans *La presse québécoise des origines à nos jours*¹, André Beaulieu et Jean Hamelin ont produit un répertoire exhaustif de la presse québécoise. Cet ouvrage,

¹ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, 10 vol., Québec, Presse de l'Université Laval, 1973-1985.

essentiellement descriptif, retrace les éléments de base relatifs aux journaux et aux revues. Il offre des renseignements pour établir un corpus de sources documentaires et historiques comme les noms des périodiques et périodicités, les noms des propriétaires et éditeurs, puis l'orientation politique et la durée de la publication. Dans certains cas, les notices plus complètes offrent une brève analyse du parcours de la feuille.

Dans un article² publié en 1966 et maintes fois cité depuis, André Beaulieu et Jean Hamelin ont proposé une synthèse de l'histoire de la presse au Québec depuis la Nouvelle-France. Les auteurs traitent à la fois de la presse quotidienne des villes de Montréal et de Québec et de la presse hebdomadaire (majoritairement régionale). Ils démontrent comment, au XIX^e siècle, cette presse hebdomadaire s'apparente grandement à la presse des grands centres urbains au point d'en être des compétiteurs³. Leur explication est qu'à cette époque : « La régionalisation du Québec est alors beaucoup plus marquée qu'aujourd'hui : Montréal et Québec ne sont pas encore des villes tentaculaires. Les régions constituent des entités plus autonomes, plus organiques qui possèdent une vie originale »⁴. Toutefois, les auteurs soutiennent que cette situation prendrait fin dans les années 1910, notamment à cause de l'évolution des techniques dans le monde de l'imprimerie rendant, entre autres, les journaux plus attrayants. C'est principalement la presse des grands centres qui en aurait profité puisqu'elle bénéficiait « [...] de moyens plus puissants et [était] favorisée par l'amélioration des moyens de transports et de communication [...] »⁵. Ces nouveaux moyens permettront à la presse quotidienne

² André Beaulieu et Jean Hamelin, « Aperçu du journalisme québécois d'expression française », *Recherches sociographiques*, vol. VII, no 3, sept./déc. 1966, p. 305-348.

³ *Ibid.*, p. 335.

⁴ *Ibid.*, p. 336.

⁵ *Ibid.*

d'information de pénétrer de plus en plus les régions, ce qui toujours selon ces auteurs, causera la chute du rôle des hebdomadaires⁶.

Par ailleurs, l'étude du personnel de presse est un aspect peu développé dans leur synthèse en ce sens où ils brossent le profil de quelques individus seulement. Dans leur article, Beaulieu et Hamelin posent un regard sur les différents styles littéraires qui caractérisent la plume des journalistes. Ils indiquent aussi des informations de type plus classique telles que la ligne de pensée d'un journaliste, les journaux auxquels il a été à l'emploi ou encore son influence et son rayonnement.

*La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*⁷ de Jean de Bonville est un ouvrage incontournable, notamment parce qu'il considère la presse comme un objet d'étude à part entière, c'est-à-dire pour elle-même et non comme étant seulement un véhicule d'idéologies, bien qu'il n'évacue pas totalement cet aspect de son analyse. Il traite la presse pour l'ensemble de la province et cela dans sa globalité, c'est-à-dire en tenant compte des divers facteurs qui la transforment à l'échelle du territoire québécois, plutôt que de se consacrer à l'analyse d'un journal en particulier. Il est l'un des rares historiens à procéder de la sorte et il inspirera à ce titre notre cheminement. Cela étant, faisons remarquer que, malgré cette annonce de traiter la presse de l'ensemble de la province, il met plutôt l'accent sur les journaux des villes de Québec et de Montréal.

Grâce à son analyse, Jean de Bonville met au jour le passage du journal d'opinion au journal d'information entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. Il précise que ce phénomène est davantage le fait des quotidiens, concentrés pour l'essentiel à Montréal et dans une moindre mesure dans la ville de Québec, que de la presse hebdomadaire qui a cours dans le reste de la province. Ce passage,

⁶ André Beaulieu et Jean Hamelin, *loc. cit.*, p. 336.

⁷ Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Les presses de l'Université Laval, Québec, 1988, 416 p.

toujours selon Jean de Bonville, s'effectue dans les divers aspects de la presse (fond, forme, moyens techniques, personnel, ressources financières et orientation idéologique) et serait imputable à une variété de facteurs extrinsèques et intrinsèques à la presse qui interviennent hiérarchiquement. Jean de Bonville constate également des cheminements différents selon que les journaux soient de langue anglaise ou de langue française, qu'ils s'associent ouvertement ou non à un parti politique plutôt qu'à un autre, qu'ils soient publiés dans les grandes villes ou dans de petits centres urbains. À terme cependant, l'historien précise que l'implantation du journal d'information ne signifie pas que la presse du XIX^e siècle disparaît totalement.

La feuille traditionnelle et le journal d'opinion n'ont pas disparu : ils se sont fondus dans le nouveau journal, le journal d'information. Celui-ci contient toujours sa portion quotidienne d'éditorial et d'opinion, de chronique sur l'actualité politique et de renseignements sur l'activité industrielle ou commerciale. Toutefois, ces rubriques n'occupent plus comme naguère, la majeure partie du journal⁸.

Tout au long de son étude, l'historien s'applique à démontrer que, si dans ce passage vers le journal d'information, « [...] les nouvelles techniques, l'urbanisation et l'alphabetisation sont indispensables à l'apparition d'un média de masse ; ils ne sont, par contre, pas suffisants. Ce sont plutôt des conditions préalables »⁹. Selon lui, cette transformation de la presse est plutôt due à la publicité. Ce thème est d'ailleurs central dans son ouvrage. Il explique notamment que la publicité dans les journaux étant antérieure au début du XX^e siècle, la nouveauté réside plutôt dans la prolifération de son utilisation ainsi que dans la modification de son rôle. Selon lui, l'augmentation de la publicité entre 1890 et 1914 au sein de la presse participerait d'un double processus. Elle comble d'abord des besoins économiques en devenant une source de financement pour les journaux, mais elle provient également d'une plus grande demande de la part des industriels. En effet, le système capitaliste qui est instauré avec l'industrialisation exige de la part des manufacturiers qu'ils se

⁸ *Ibid.*, p. 355.

⁹ *Ibid.*, p. 361.

distinguent de leurs compétiteurs. Selon Jean de Bonville : « L'annonce publicitaire dans le quotidien se révèle un moyen efficace de présenter leurs produits au public. Le rôle du journal se précise à cet égard : « [...] il doit procurer à l'annonceur le plus grand nombre possible de clients virtuels. Les quotidiens se font concurrence non seulement auprès des lecteurs, mais aussi auprès des producteurs »¹⁰. Ainsi, les revenus tirés de la publicité viendront graduellement remplacer ceux qui provenaient auparavant des partis politiques ou du clergé. C'est pourquoi l'historien insiste sur l'impact qu'a eu la publicité dans le passage de la presse d'opinion à celle d'information¹¹. En fait, l'auteur explique que si pour ce passage un certain niveau dans les techniques devait être atteint et un certain degré d'urbanisation et d'alphabetisation devait être instauré, seul l'avènement de la publicité permettrait d'expliquer le passage de la feuille traditionnelle au journal d'information et finalement au média de masse¹². À ce passage, les propriétaires de journaux vont tout mettre en œuvre pour rejoindre un lectorat toujours grandissant, s'assurant de la sorte le soutien financier des annonceurs. C'est donc dire que la publicité est, pour les quotidiens des grands centres, un indice du passage vers la modernité¹³.

À propos de la presse à l'extérieur des grands centres urbains, Jean de Bonville affirme que : « La presse hebdomadaire se distingue de la presse quotidienne, mais elle ne forme pas pour autant un tout homogène »¹⁴. Sur la presse mauricienne, en particulier, il affirme que celle-ci « [...] s'apparente, d'une part, à la région du Nord-de-Montréal dont la presse est en déclin et, d'autre part, aux régions

¹⁰ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 313.

¹¹ *Ibid.*, p. 362.

¹² *Ibid.*, p. 360.

¹³ D'autres ouvrages sur la publicité ont été consultés, mais nous avons choisi de ne pas les inclure dans le bilan historiographique puisque notre analyse ne traitera pas de la section publicitaire dans les journaux trifluviens. Marc Martin, *Trois siècles de publicité en France*, éditions Odile Jacob, Paris, 1992, 430 p., James, D. Norris, *Advertising and the Transformation of America Society, 1865-1920*, Greenwood Press, Westport, 1990, 206 p.

¹⁴ *Ibid.*, p. 240.

en voie de développement comme le Saguenay »¹⁵. Dans le premier cas, il affirme que la presse trifluvienne et celle de la plaine de Montréal connaissent une régression plus importante que celle de leur population¹⁶. La presse de ces deux régions se ressemble également sur le plan de la périodicité, de l'allégeance ainsi que celui de la langue de publication¹⁷. Quant à la seconde comparaison, l'historien fait ressortir que la presse arrivant tardivement au XIX^e siècle au Saguenay est hebdomadaire et instable, ce qui est aussi selon lui le cas de la presse trifluvienne¹⁸. En effet, Jean de Bonville soutient qu'aucune feuille ne parvient à s'implanter pour une durée significative avant la fondation du *Bien public* en 1909. Il affirme également qu'entre 1880 et 1914 le *Trifluvien* (1888-1909) est le journal possédant la plus grande longévité¹⁹. La fugacité de la presse hebdomadaire rend compréhensible l'absence de quotidiens à Trois-Rivières puisque ce type de publication demande des moyens accrus. Il faudra attendre la création, en 1920, du *Nouvelliste* avant de voir un quotidien viable dans la ville²⁰. En effet, quelques individus envisageront de fonder des quotidiens, mais le stade de la publication d'un prospectus ne sera guère dépassé²¹. Aussi, la presse partisane connaît un recul dans la décennie 1890. Enfin, en ce qui a trait au nombre d'abonnés de manière générale, Trois-Rivières se situerait en deçà de la moyenne provinciale qui est de 17 264 habitants par titre, l'historien n'ajoutant guère plus de précision²².

¹⁵ *Ibid.*, p. 72.

¹⁶ *Ibid.*, p. 57.

¹⁷ *Ibid.*, p. 58.

¹⁸ *Ibid.*, p. 73.

¹⁹ *Ibid.*, p. 72.

²⁰ Association des Retraité(e)s et aîné(e)s Le Nouvelliste, *Le Nouvelliste, 75 ans de vie régionale, 1920-1995*, Shawinigan, 1995, p. 40.

²¹ *Ibid.*, p. 40.

²² Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 75.

Dans l'ouvrage *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs des journaux montréalais, 1830-1880*²³, Christiane Campagna souhaite mettre au jour les intentions des propriétaires lors de la fondation de leurs feuilles. Pour ce faire, elle a employé les prospectus ou les éditoriaux des premiers numéros. Dans son étude, elle a entrepris d'expliquer pourquoi le commentaire est prépondérant dans le journal du XIX^e siècle. Ce faisant, elle suggère : « [...] que le caractère polémique du journal d'opinion peut être associé à une conception de son rôle au sein de la société »²⁴. Au terme de sa recherche, elle conclut que la presse du XIX^e siècle est effectivement polémique, mais elle est aussi autre chose. Christiane Campagna réussit à faire cette démonstration en expliquant comment les fondateurs de journaux entre 1830 et 1880 souhaitent, par le biais de leurs feuilles, remplir diverses missions telles qu'éduquer le public. Il semble que certaines de ces intentions étaient propres à chacun des propriétaires, mais dans l'ensemble, et ce peu importe leur origine ethnique, linguistique et religieuse, ils avaient tous pour objectif celui de produire un journal qui éduquerait et plairait au lectorat. Dans ce sens, l'auteure se distingue de Jean de Bonville, qui a plutôt insisté sur l'importance de la politique dans le journal d'opinion, d'abord parce qu'elle est centrale dans le contenu, mais également parce que la presse d'opinion est nécessaire à la scène politique du XIX^e siècle²⁵.

Comme nous l'avons exposé précédemment, Christiane Campagna a pour l'essentiel concentré son étude sur le rôle que désiraient jouer les propriétaires de journaux auprès de leur lectorat. Il n'en demeure pas moins qu'elle réussit, dans une mesure significative, à brosser le portrait de ces derniers, révélant ainsi leurs caractéristiques communes. Cette situation peut surprendre à première vue, la

²³ Christiane Campagna, *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs des journaux montréalais : 1830-1880*, mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, UQAM, 1998, 144 p.

²⁴ *Ibid.*, p. 2.

²⁵ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 216.

diversité apparente des nombreuses feuilles montréalaises pouvant laisser croire que leur parcours respectif est différent. Notons aussi que Christiane Campagna arrive à tracer le profil de ce groupe sans le concours de la méthode prosopographique²⁶. Pour ce faire, elle a d'abord scindé son corpus en deux cohortes : les francophones et les anglophones, indiquant d'ores et déjà que le facteur de la langue a un impact sur la façon de concevoir ce que doit être un journal. Ces propos seront nuancés à la fin de son analyse. Ensuite, afin de mieux comprendre les objectifs et la conception qu'ont les propriétaires de leur médium, elle retrace leurs lieux d'origines, leurs parcours scolaires et professionnels, le nombre de feuilles fondées ainsi que les liens entretenus avec le monde politique puisque tous ces facteurs ont, selon l'auteure, une incidence sur leur manière de concevoir, d'une part, leur métier et, d'autre part, la production de leur journal²⁷.

Dans sa thèse de doctorat, *La presse catholique au Québec, 1910-1940*²⁸, Dominique Marquis examine les transformations de la presse catholique québécoise, notamment le quotidien *L'Action catholique*. Elle démontre comment, en ce début de XX^e siècle, l'Église ne peut rester campée sur ses façons désuètes de produire un journal. Elle examine dans quelle mesure la presse catholique suit l'évolution de la grande presse quotidienne tant sur le plan du contenu que sur celui de la forme. Pour ce faire, elle propose une histoire comparative entre *L'Action catholique*, *Le Soleil* et *La Presse*, car comme elle le mentionne : « Cette approche comparative est essentielle pour évaluer si la pratique journalistique du quotidien catholique se différencie ou non de celle des autres »²⁹. Elle confronte donc ces

²⁶ Christiane Campagna, *op. cit.*, p. 61.

²⁷ *Ibid.*, p. 54.

²⁸ Dominique Marquis, *La presse catholique au Québec : 1910-1940*, thèse de doctorat en histoire, Montréal, UQAM, 1999, 435 p.

²⁹ *Ibid.*, p. 33.

différents journaux sur certains aspects composant la presse comme l'évolution de la « une », le contenu du quotidien, la publicité et les ressources financières et humaines³⁰. À un certain niveau, l'analyse que fait Dominique Marquis de la publicité va dans le même sens que celle proposée par Jean de Bonville, à savoir : « L'avènement de la presse d'information à grand tirage, avec son nouveau mode de financement, favorise une présence plus soutenue de la publicité dans le journal qui devient la principale source de revenus des nouvelles entreprises de presse »³¹. Comme Jean de Bonville, Dominique Marquis fait voir que pour arriver à intéresser le plus grand nombre possible d'annonceurs, les éditeurs doivent rejoindre un lectorat de plus en plus large, ce qui explique en partie les transformations dans le contenu et la forme du journal. L'historienne fait également ressortir que la publicité de type local demeure au cours de la période 1910-1940 plus importante que celle de type national, phénomène qui s'applique à l'ensemble de la presse québécoise³². Par contre, l'historienne nuance grandement le cadre interprétatif de Jean de Bonville. Ainsi, elle montre que *L'Action catholique* se distingue des autres grands quotidiens sur le plan des choix publicitaires puisque : « Elle s'alimente à de grands principes idéologiques qui, tout en favorisant le maintien d'une distinction entre ce journal et les autres, la prive de revenus importants »³³. C'est-à-dire que le journal refuse certains types de publicité parce qu'ils entrent en conflit avec les principes que ce premier souhaite mettre de l'avant³⁴. Par ailleurs, Dominique Marquis donne un souffle nouveau à l'étude de la publicité en examinant comment les quotidiens acquièrent leur publicité. Elle met en lumière comment se fait « [...] la promotion du

³⁰ *Ibid.*, p. 35.

³¹ Dominique Marquis, *op. cit.*, p. 294.

³² *Ibid.*, p. 347.

³³ *Ibid.*, p. 348.

³⁴ *Ibid.*, p. 347.

journal face aux publicitaires par le biais des agences de publicité »³⁵ et comment cette dernière se répercute « dans le contenu publicitaire du journal »³⁶.

De manière générale, il se dégage de son étude qu'afin de survivre à la nouvelle donne du monde journalistique, l'Église catholique épouse la nouvelle façon de faire : le journalisme d'information où la nouvelle prime. Cependant, l'historienne démontre comment, malgré une métamorphose considérable de ses pratiques, *L'Action catholique* conservera un caractère spécifique. Cela lui permet également de :

[...] nuancer la perception habituelle de l'évolution de la presse quotidienne québécoise. Le modèle de journalisme d'information proposé par certains chercheurs ne s'applique pas à tous les quotidiens et ne s'applique pas non plus de manière égale à l'intérieur d'un même quotidien³⁷.

Se démarquant de Jean de Bonville, Dominique Marquis démontre que la mise en page est également modifiée dans le but d'intéresser les lecteurs désormais habitués à un journal « plus attrayant ». Ainsi selon l'auteure, il semble y avoir eu une transformation même dans cette institution plutôt réfractaire aux changements. Ce qui nous pousse à nous interroger sur cette transition dans la manière de faire un journal dans un petit centre urbain. Aussi, nous nous inspirerons de la méthodologie utilisée par D. Marquis, en ce sens où sans faire une histoire comparative à proprement parler, l'histoire de la presse quotidienne des grands centres nous servira de trame de fond. En outre, le chapitre sur la sociographie de la presse catholique³⁸ et celui de Jean de Bonville sur la sociographie et la géographie de la presse québécoise³⁹ nous inspireront, principalement sur le plan méthodologique.

³⁵ *Ibid.*, p. 298.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, p. 410.

³⁸ *Ibid.*, p. 105-166.

³⁹ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 41-84.

La sociographie étant la description d'un corpus selon les aspects suivants : la langue et le nombre de journaux, les types de journaux, leur périodicité, la durée de la publication. Mentionnons également que les données relatives au contenu local, régional et international recensées par D. Marquis viennent compléter celles de Jean de Bonville dont l'étude s'arrête en 1914, soit quelques années avant la fin de la période que nous avons choisi d'étudier.

L'historiographie concernant la presse régionale n'est pas la plus florissante. Néanmoins, quelques historiens, comme Jean-Pierre Kesteman et Raoul Lapointe s'y sont intéressés. Ces études portant spécifiquement sur la presse régionale donnent d'autres perspectives et viennent infirmer ou confirmer les lectures offertes dans un cadre d'analyse plus global, nous pensons ici entre autres à celle de Jean de Bonville.

Jean-Pierre Kesteman s'est attardé à l'évolution du journal *Le Progrès* de Sherbrooke pour la totalité de sa parution, soit de 1874 à 1878⁴⁰. Aussi, afin de mieux saisir les transformations et les particularités de cette feuille, Kesteman en étudie tous les aspects et la compare avec quelques autres périodiques des Cantons-de-l'Est, principalement avec pour objectif de faire ressortir l'originalité de la feuille de Louis-Charles Bélanger. Dans son étude divisée en trois parties, l'historien aborde successivement les conditions de production tant matérielles, financières, qu'humaines. Dans la deuxième partie, il examine l'aspect morphologique de la parution. L'étude de Kesteman se termine par l'examen idéologique de cette dernière. De plus, comme l'historien le fait remarquer à plusieurs reprises, il semble que *Le Progrès* soit un cas de figure différent des autres périodiques des Cantons-de-l'Est, du moins par une partie de son contenu et dans sa façon d'être produit. À titre d'exemple, l'emprunt d'articles, en partie ou dans leur intégralité, aux autres

⁴⁰ Jean-Pierre Kesteman, *Le Progrès (1874-1878) : étude d'un journal de Sherbrooke*, Sherbrooke, Groupe de recherche en histoire régionale, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, 1979, vi-324 p.

périodiques était un procédé admis et fréquent au XIX^e siècle. Toutefois, Louis-Charles Bélanger, propriétaire et rédacteur, aurait eu peu recours à cette méthode, préférant rédiger lui-même le contenu de sa feuille ou faire appel à son personnel pour la rédaction. En effet, Kesteman réussit à retracer une équipe de collaborateurs et de correspondants participant à la rédaction du journal *Le Progrès* de manière plus ou moins sporadique. Il semblerait que ce soit là un phénomène peu répandu dans les hebdomadaires de province puisque selon l'historiographie, et particulièrement selon Jean de Bonville, les hebdomadaires ayant de faibles moyens financiers fonctionnaient à personnel réduit, c'est-à-dire grâce au travail d'un ou deux individus.

Aussi, l'étude de Kesteman révèle que la presse de la région des Cantons-de-l'Est fait face à des problèmes économiques compte tenu en large partie de la petitesse du marché. Mais dans le cas du *Progrès*, les problèmes financiers sont également associés aux actions de son propriétaire sur la scène politique. En effet, Bélanger voit sa feuille favorisée ou au contraire brimée selon le gouvernement en place. D'ailleurs, Louis-Charles Bélanger modifiera sa position politique et idéologique ainsi que celle de son hebdomadaire. Les difficultés financières éprouvées dans la publication de son journal n'étant peut-être pas étrangères à cette réorientation.

Dans *Histoire de l'imprimerie au Saguenay (1879-1969)*⁴¹, Raoul Lapointe offre une description des imprimeries de la région et de leurs publications. Il dresse ainsi la liste des périodiques entre 1879 et 1969, donnant pour certains d'entre eux quelques détails comme les dates de naissance et de fin de la publication, le fondateur et la périodicité. Si son étude ne permet pas de mieux comprendre la presse en province, elle permet à tout le moins de faire quelques constats. En effet, dans les années 1910, certaines régions du Saguenay fondent leur toute première

⁴¹ Raoul Lapointe, *Histoire de l'imprimerie au Saguenay (1879-1969)*, Chicoutimi : La Société historique du Saguenay, 1969, 292 p.

imprimerie, ce qui permet de voir à quel point le rythme évolutif de la presse à l'intérieur de la province est variable dans le temps et l'espace. Par exemple au tournant du XX^e siècle, Sherbrooke ou Trois-Rivières semblaient en retard lorsque comparées aux grands centres qu'étaient Québec et Montréal, mais apparaissaient dynamiques lorsque comparées à des régions plus éloignées comme celle du Saguenay.

À la lumière de cette partie, nous constatons que l'évolution de la presse entre les XIX^e et XX^e siècles est fort diverse, malgré quelques points communs. En effet, les historiens semblent tous d'accord pour affirmer qu'il s'opère, du moins dans les grands centres, des transformations majeures dans la manière de produire un journal et dans le contenu qu'on y retrouve. Tous semblent également s'entendre pour dire que c'est une multitude de facteurs, internes et externes, qui sont à la base de ces changements. Nous constatons aussi que l'historiographie relative à la presse régionale est limitée. Néanmoins, des études comme celles de Jean-P. Kesteman et de R. Lapointe attestent que le paysage de la presse dans le reste de la province est bigarré, pouvant parfois s'apparenter à la presse des grandes villes tout en conservant des spécificités, et donc qu'il mérite que nous l'étudions davantage.

1.1.2 Le personnel

Plusieurs indices servent à déterminer s'il y a passage de la presse d'opinion à celle d'information, par exemple la place qu'occupe le commentaire par rapport à la nouvelle, l'apparition de la « une », l'augmentation de la publicité, mais aussi la professionnalisation des métiers relatifs à la presse. En effet, l'apparition de la presse d'information nécessite un nombre accru d'employés entraînant de la sorte une nouvelle division des tâches dans la salle de rédaction. Ainsi, au tournant du XX^e siècle, un nombre considérable de personnes contribuent à la production d'un grand quotidien, contrairement à la pratique du début de la presse et des petites feuilles voulant qu'un seul individu cumule toutes les fonctions (imprimeur, éditeur,

rédacteur, etc.). Il est possible de recenser au sein de l'historiographie quelques études sur le personnel journalistique québécois. Principalement deux types d'analyse existent sur les artisans de la presse. Il s'agit d'une part, de biographies qui, en règle générale, ont pour sujet les Henri Bourassa, Olivar Asselin, bref, les journalistes connus. L'autre type d'ouvrage, plus rare, traite du personnel en tant que groupe de professionnels. C'est ce qu'ont fait notamment Jean de Bonville, Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre ainsi que Line Gosselin, ou à tout le moins l'ont-ils fait pour un groupe particulier de « journalistes »⁴².

Jean de Bonville réserve un chapitre de son ouvrage à l'évolution des fonctions des artisans de la presse. Pour l'essentiel, il démontre à quel point les effectifs augmentent, tout en se spécialisant. Ainsi, apparaissent le reporter et le journaliste, tel que nous les percevons aujourd'hui, entraînant par le fait même une nouvelle manière de procéder sur le plan rédactionnel. L'historien insiste toutefois sur le fait que ces changements concernant le personnel de presse sont le lot des quotidiens qui, pour notre période, se retrouvent pour l'essentiel à Montréal et à Québec. Selon Jean de Bonville, dans le reste de la province, l'hebdomadaire est prédominant et ce dernier « [...] demeure toujours le fruit du labeur d'un rédacteur et, à l'occasion, d'un "assistant-rédacteur" »⁴³. Pourtant, nous l'avons vu avec Jean-Pierre Kesteman et le cas du journal *Le Progrès*, il y a matière à remettre en cause ces propos, du moins à les nuancer. D'ailleurs pour le cas de Trois-Rivières, l'assertion suivante laisse sous-entendre que le personnel de presse ne se résume pas uniquement à un seul rédacteur et à un assistant : « De ces milieux [les cercles littéraires et musicaux], les journaux recrutent leurs rédacteurs et collaborateurs, qui deviennent les agents

⁴² Au XIX^e siècle, les distinctions quant aux appellations concernant les différents emplois dans un journal sont plutôt floues. C'est pourquoi afin d'alléger la lecture et d'éviter les confusions, nous désignons par le terme de journaliste tout individu occupant une fonction relative à la rédaction d'un journal sauf en cas contraire, lequel sera clairement indiqué.

⁴³ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 189.

culturels de Trois-Rivières dans la région »⁴⁴. Cela dit, les auteurs demeurent muets sur la fréquence de l'emploi des collaborateurs et sur le nombre de journaux ayant recours à un personnel de presse élargi.

Différentes sont la démarche et l'analyse présentées par Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre dans leur article « La haute rédaction des quotidiens québécois entre 1850 et 1920 »⁴⁵. Comme le titre l'indique, c'est du côté de la tête dirigeante des journaux qu'ils ont entrepris de chercher. Leur objectif est double. Il s'agit d'abord de mettre en lumière les « appellations des diverses fonctions de journalistes⁴⁶ », puis de reconstituer le profil du groupe d'individus en charge de la rédaction des journaux, ce qu'ils nomment « la haute rédaction »⁴⁷. C'est avec le concours de la méthode prosopographique que les deux auteurs entendent mener leur projet à terme. Cette manière de procéder, soit à partir d'éléments individuels impliquant une caractéristique commune – dans le cas qui les occupe le profil professionnel –, permet de bâtir un portrait global incluant toutes les parties de la somme, bref une sorte de biographie « collective »⁴⁸. Ce faisant, les historiens ont dressé le portrait sociodémographique du groupe à l'étude ainsi que leur profil de carrière. Au terme de leur analyse, les historiens font deux constats. D'abord, la longévité de la carrière des individus assurant des fonctions relatives à la haute rédaction s'accroît plus le XX^e siècle progresse, ce qui leur fait dire qu'il y a « une certaine professionnalisation du métier »⁴⁹. Deuxièmement, il semblerait que le

⁴⁴ René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Édition de l'IQRC, 2004, p. 439.

⁴⁵ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, «La haute rédaction des quotidiens québécois entre 1850 et 1920» dans *Érudition, humanisme et savoir*. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin, sous la dir. d'Yves Roby et Nive Voisine. Sainte-Foy : Les presses de l'Université Laval, 1996, p. 400-423.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 402.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 410.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 403.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 421.

personnel à la tête des quotidiens demeure étroitement lié au milieu politique, bien qu'une sensible diminution de la situation soit observable. Ils concluent donc que l'avènement du journal d'information n'évacue pas totalement « le caractère partisan de la presse »⁵⁰.

Comme nous l'avons mentionné au début de cette section, Line Gosselin a également étudié le personnel de presse⁵¹. Précisons cependant qu'elle limite sa recherche au personnel de presse féminin. Par conséquent, son étude peut sembler, *a priori*, peu pertinente pour la présente recherche. Toutefois, à y regarder de plus près, deux dimensions abordées par L. Gosselin touchent directement le propos du présent mémoire. En effet, elle évoque d'une part que les transformations qui modifient le visage de la presse au tournant du XX^e siècle, tant dans son fond que dans sa forme, permettent à de nouveaux acteurs, en l'occurrence les femmes, de s'immiscer graduellement au sein du personnel de presse. Dit autrement, c'est au moment où le passage vers une presse d'information s'effectue que ces femmes font leur apparition sur la scène journalistique. C'est donc dire que la présence de femmes parmi le personnel de presse sert d'indicateur de ce passage et c'est en ce sens que cette recherche est importante pour nous. Cependant, il n'est pas question ici d'affirmer que la présence de femmes parmi les employés de la salle de rédaction permet automatiquement de conclure qu'il y a passage, mais bien qu'il s'agit d'un indice parmi d'autres. D'autre part, Line Gosselin a employé la prosopographie, à laquelle nous emprunterons pour pouvoir à notre tour lever le voile sur le personnel de presse trifluvien. Ce que l'historiographie classique a révélé à l'égard des journalistes féminines concerne principalement celles qui ont marqué leur époque et pas nécessairement pour leur carrière dans le domaine journalistique. Line Gosselin est d'avis que leur histoire ne se résume pas qu'aux « pionnières ». Aussi, elle propose de retracer l'ensemble des journalistes féminines entre 1880 et 1930. En ce

⁵⁰ *Ibid.*, p. 421.

⁵¹ Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1830-1930*, coll. RCHTQ, Études et documents, no 7, 1995, 160 p.

cas, la prosopographie lui permet de « brosser leur profil sociographique⁵² » et de retracer l'évolution de leurs carrières, ce qui lui permet de constater les spécificités propres aux femmes journalistes par rapport à leurs homologues masculins. Son étude se termine par l'examen de l'interrelation de ces journalistes avec « le monde du journalisme »⁵³, ainsi que les liens qu'entretiennent ces femmes entre elles par le biais de la mise sur pied d'associations professionnelles. Les grandes conclusions tirées par Line Gosselin apportent une nouvelle dimension à l'histoire de la presse, en ce sens où elle éclaire un pan du métier de journaliste ignoré jusqu'ici, celui des femmes journalistes, plus nombreuses et dépassant le seul cadre des pages féminines, contrairement à ce qu'avait démontré l'historiographie jusqu'à présent. Bien que l'étude de Line Gosselin embrasse les journalistes féminines pour l'ensemble de la province, précisons que son ouvrage traite principalement des journalistes montréalaises, puisque les femmes seraient peu présentes dans ce domaine professionnel à l'extérieur des grands centres urbains. Portons à l'attention que la lecture offerte par Line Gosselin sur les transformations générales de la presse propose un caractère novateur.

Comme pour les journalistes montréalais, la vie et la carrière des grandes figures journalistiques trifluviennes sont relativement bien documentées, certaines telles celles de Mgr François-Xavier Cloutier, co-fondateur du *Bien public*, faisant même l'objet de biographies. En outre, dans les synthèses autant que dans les monographies⁵⁴, les individus considérés comme les figures marquantes du journalisme trifluvien monopolisent l'analyse. Plusieurs fois, les auteurs discutent de ces individus pour ce qu'ils ont accompli dans leurs carrières connexes. À titre

⁵² *Ibid.*, p. 2.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Par exemple, René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Édition de l'IQRC, 2004, 1137 p. et René Verrette, *Les idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie, 1850-1950*. Les presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1999, 375 p.

d'exemple, Alexander Baptist, propriétaire de *La Concorde* est également « [...] un des grands entrepreneurs forestiers de la région »⁵⁵. Ou encore, nous savons que le fondateur du *Constitutionnel*, Téléphore-Eusèbe Normand est aussi « [...] entrepreneur et homme d'affaires reconnu pour son affiliation au Parti conservateur »⁵⁶. Par ailleurs, ce qui est révélé des carrières journalistiques à proprement parler demeure du domaine du général et de l'individuel. C'est-à-dire que l'historiographie met l'accent sur des considérations très globales par rapport à la profession ou à l'inverse, elle s'intéresse à des faits spécifiques. Ainsi, soit on s'intéresse au fait qu'il est impossible, au XIX^e siècle, de gagner sa vie en tant que journaliste, soit on nous rapporte les salaires moyens des rédacteurs⁵⁷ ou encore, on trace en quelques lignes le parcours professionnel de tel ou tel rédacteur. Pour illustrer ces propos, donnons en exemple le cas de Gédéon Désilet. Nous savons grâce à la synthèse *Histoire de la Mauricie* que ce dernier, étroitement lié au milieu ecclésiastique, est propriétaire, avec ses frères, du *Journal des Trois-Rivières* qu'il quittera en 1891 pour entamer une carrière d'inspecteur d'école⁵⁸. Bref, ce qu'il importe de retenir c'est que nous connaissons mieux leur cheminement individuel que collectif.

Bien que l'ouvrage *Les journaux trifluviens : de 1817 à 1933*⁵⁹ commence à dater, Henri Vallée est le seul auteur ayant décrit l'appareil de presse trifluvien et son personnel depuis le début du XIX^e siècle et s'arrêtant aux années 1930. Si cet ouvrage contient des renseignements précieux pour qui s'intéresse à ces aspects de l'histoire trifluvienne, aucune vision d'ensemble ne se dégage de la monographie.

⁵⁵ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 544.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 438.

⁵⁷ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 163.

⁵⁸ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 439.

⁵⁹ Henri Vallée, *Les journaux trifluviens : de 1817 à 1933*, Trois-Rivières, Édition du Bien public, 1933, 89 p.

L'abbé Vallée propose une lecture chronologique du paysage journalistique tout en le parsemant d'anecdotes sur les personnages qui semblent avoir eu le plus d'importance dans la région. Cette petite histoire fort intéressante ne concerne pas toujours le domaine journalistique. À titre d'exemple nous apprenons, entre autres, comment N.-A. Belcourt a un jour perdu un œil devant une maison de la rue du Platon servant à imprimer différents journaux trifluviens.

Désirant élargir les perspectives d'analyse, nous avons consulté des ouvrages étrangers concernant le personnel de presse, nous permettant de comprendre autrement l'évolution de ce métier. Toutefois, l'étude du personnel journalistique français, semble-t-il, n'en est pas à un stade plus avancé qu'au Québec, comme le laisse supposer cette assertion de Christian Delporte : « [...] alors que la presse a fait l'objet de recherches multiples à l'époque contemporaine, que son étude se prolonge aujourd'hui par l'observation de la radio et de la télévision, on sait encore peu de chose sur ceux qui la bâtaient quotidiennement »⁶⁰. Mais, cette incursion dans la littérature étrangère permettra peut-être d'élargir l'éventail des matériaux à utiliser lors de l'analyse du personnel de presse.

Dans son ouvrage *Les journalistes en France 1880-1950, naissance et construction d'une profession*⁶¹, Christian Delporte retrace la genèse du métier de journaliste, ce qui nous permet de suivre parallèlement l'histoire de la presse, en particulier la transition de la presse d'opinion à celle d'information. Ce faisant, l'historien, en plus de faire la lumière sur ce groupe de professionnels, souhaite amener quelques éléments qui permettront une meilleure compréhension de : « [...] l'histoire politique et socioculturelle de la France de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle »⁶². Il souhaite en fait dégager les caractéristiques de

⁶⁰ Christian Delporte, *Les journalistes en France 1880-1950, naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999, p. 10.

⁶¹ *Ibid.*, 449 p.

⁶² *Ibid.*, p. 13.

la professionnalisation de journalistes, même si Christian Delporte n'opte pas pour la méthode prosopographique. Comme il le dit, les sources nécessaires à une étude prosopographique sont souvent manquantes et lorsque ce n'est pas le cas la documentation va dans tous les sens. Dès lors, il devient difficile pour un seul chercheur d'y faire la lumière⁶³. Ainsi, il tente de « [...] de reconstituer le trajet commun d'une profession⁶⁴ » en n'utilisant les cas de figures que lorsqu'ils permettent de faire voir les caractéristiques communes du métier. L'auteur dégage quatre principaux paramètres, relatifs à la façon dont les hommes œuvrant dans le domaine de la presse en viennent à devenir un groupe de professionnels. Pour en arriver là l'historien analyse, entre autres, les lois qui régissent la profession et la place occupée par les journalistes au sein de la société. Ensuite, il examine les liens entre ces hommes de presse et la société dans laquelle ils évoluent. Viennent ensuite la filiation entre les journalistes et l'État, et celle entre les journalistes et l'économie. Le dernier axe abordé est celui de la perception qu'entretiennent les journalistes à leur propre endroit et envers leur profession »⁶⁵. En France, comme le démontre Christian Delporte, c'est au moment de l'avènement d'une presse de masse que des signes tangibles de professionnalisation des artisans de la presse sont observables.

L'auteur de *L'invention du journalisme en France*⁶⁶, Thomas Ferenczi, entend répondre à des questions bien actuelles sur la pratique journalistique et plus précisément sur le métier de journaliste. Pour mener à terme son enquête, Thomas Ferenczi a décidé de remonter aux balbutiements du journalisme afin « [...] de

⁶³ *Ibid.*, p. 12-13.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Thomas Ferenczi, *L'invention du journalisme en France : Naissance du journalisme moderne en France à la fin du XIXe siècle*, Paris, Plon, 1996, 275 p.

montrer comment, à travers ses différents modes d'intervention dans la vie publique, s'est construit ce nouveau personnage, ni écrivain, ni politique, quoique encore proche de l'un et de l'autre : le journaliste »⁶⁷. C'est ainsi qu'à travers les témoignages des grandes figures journalistiques françaises du XIX^e siècle, de leur correspondance et nombre d'extraits de journaux, se profile le visage des principales transformations de la presse. Il émerge donc de sa monographie le portrait de différents types de journalistes tels que les « chroniqueurs de théâtre »⁶⁸ et les « journalistes politiques »⁶⁹. Portons à l'attention que son analyse est réservée aux associations de journalistes, les aspects techniques et économiques de la presse en étant totalement évacués. Par contre, l'historien nous amène à comprendre la professionnalisation du métier de journaliste. Dans cette optique, l'auteur explique que cette professionnalisation passe notamment par la création d'associations et éventuellement par celle d'une école de journalisme⁷⁰. Par ailleurs, par l'examen des acteurs, de plus en plus conscients de former un groupe de professionnels, Ferenczi démontre que ce fut un long processus puisque le personnel journalistique éprouve « [...] encore quelque difficulté à trouver [sa] place entre les hommes de gouvernement et les hommes de lettres »⁷¹.

Bref, nous constatons, à la lumière de cette partie, qu'il existe différentes façons d'aborder l'étude du personnel de presse. De plus, il ressort de ce parcours historiographique qu'encore une fois c'est du côté des grandes villes que le portrait des artisans de la presse est le plus documenté.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 134-135.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 134-135.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 245 et 252.

⁷¹ *Ibid.*, p. 263.

1.1.3 Trois-Rivières

Comme nous l'avons fait remarquer en début de bilan, la presse est à la fois le reflet de la société et modelée par elle. Il importe donc de bien connaître la société dans laquelle se développe la presse que nous nous apprêtons à analyser, pour une part. Plus spécifiquement, nous devons connaître les idéologies véhiculées dans cette région, l'état de la croissance démographique, les avancées technologiques, les acteurs en présence, bref tous les facteurs susceptibles de façonner l'appareil de presse trifluvien. D'autre part, nous devons vérifier où en est l'historiographie trifluvienne à propos de sa presse.

L'histoire de la ville de Trois-Rivières et encore plus celle de la Mauricie sont fécondes. Pourtant certains pans de cette histoire sont presque inconnus, comme celui de la presse trifluvienne. La toute récente publication, *Histoire de la Mauricie*, sous la direction de René Hardy et de Normand Séguin⁷², présente l'histoire de la Mauricie de ses origines à nos jours en la replaçant, pour chacune des époques, dans son contexte national, voire lorsque cela est à propos, dans un contexte continental. Organisé de manière thématique, l'ouvrage aborde autant l'économie que la culture, la politique que la vie quotidienne, la religion que l'espace régional. Mais, seulement quelques pages de cette synthèse sont consacrées à la presse trifluvienne du XIX^e siècle. Cette section, plus descriptive qu'analytique, révèle notamment que le nombre de journaux voyant le jour dans la deuxième moitié du XIX^e siècle à Trois-Rivières « [...] continuent d'ancrer l'importance culturelle de Trois-Rivières dans la région »⁷³. Par ailleurs, il apparaît que les journaux trifluviens s'orientent pendant cette période selon deux grands axes, soit libéral ou conservateur.

⁷² René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Édition de l'IQRC, 2004, 1137 p.

⁷³ *Ibid.*, p. 436.

Nous constatons lorsque nous consultons les ouvrages des historiens qui se sont intéressés à la presse trifluvienne, que les journaux font plutôt office de matériaux permettant de mieux comprendre certains aspects culturels ou économiques. L'étude de Yves Roby et celle de William Ryan en sont des exemples révélateurs. En ce qui a trait au premier, à travers les journaux québécois compris entre 1918 et 1924, il a « [...] [cerné] la question relative aux investissements américains [...] »⁷⁴, et le *Nouvelliste* de Trois-Rivières fait partie de son corpus. Le second a, quant à lui, intégré le *Bien public* et le *Nouvelliste* dans son corpus de sources et a fait ressortir, en toutes lettres, le poids du clergé dans la croissance de la région⁷⁵.

Mentionnons également l'étude de René Verrette, *Les idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie, 1850-1950*⁷⁶, qui, comme son titre l'indique, retrace le discours régionaliste des élites mauriciennes à travers la presse de la région pour la période indiquée. Il amorce son étude en 1850 puisque cette année fut charnière dans l'histoire de Trois-Rivières. En effet, c'est la première vague d'industrialisation qui survient et le développement du discours régionaliste qui émerge. Selon René Verrette : « [...] les journaux locaux traitent des projets industriels, ferroviaires et autres, qui permettent à la population régionale et, au premier chef, au milieu économique de saisir la réalité de la croissance de la collectivité »⁷⁷. D'ailleurs, l'ouvrage de René Verrette expose qu'au tournant du XX^e siècle, les efforts pour amener Trois-Rivières à prospérer et à entrer dans la modernité sont tangibles et que cela se reflète dans la presse. Son étude, malgré qu'elle n'offre aucune analyse quantitative, permet à tout le moins de constater que le contenu d'intérêt local est important dans la presse trifluvienne.

⁷⁴ Yves Roby, *Les Québécois et les investissements américains (1918-1929)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1976, 250 p.

⁷⁵ William Ryan, *The Clergy and Economic Growth in Quebec (1896-1914)*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1966, 348 p.

⁷⁶ René Verrette, *Les idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie, 1850-1950*. Les presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1999, 375 p.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 1.

Ce bref parcours de l'historiographie trifluvienne et mauricienne dans le domaine de la presse démontre qu'en plus d'être un champ encore peu développé, l'approche des historiens qui s'y sont intéressés est similaire à celle adoptée par les historiens de la presse en général. Dit autrement, on s'est intéressé à son contenu révélateur d'idéologies, aux personnages les plus influents ou au fonctionnement d'un seul périodique.

1.2 La problématique

Il ressort de ce bilan historiographique, qu'outre les études que nous avons recensées, l'histoire de la presse régionale reste à faire. Par ailleurs, les travaux des historiens ont démontré les liens étroits entre la presse et la société dans laquelle elle évolue. Ainsi, dans ce mémoire nous analyserons les transformations d'un appareil de presse dans un petit centre urbain entre 1852 et 1920. De manière plus précise, nous entendons répondre à la question suivante : la presse trifluvienne se dirige-t-elle, à l'instar de celle des grands centres, vers le journal d'information? L'intérêt d'une telle recherche historique réside dans l'analyse du passage ou non d'une presse d'opinion vers cette presse d'information qui s'effectue dans les toutes dernières décennies du XIX^e siècle et le premier quart du XX^e siècle dans les grands centres urbains. Pour mener à bien cette analyse, il faudra d'une part reconstruire le tableau d'ensemble de la presse trifluvienne – nombre de journaux, périodicité, durée, langue, appartenance politique ou cléricale, personnel journalistique – et d'autre part, analyser les ressemblances et les dissemblances avec la presse des grandes villes.

Nous soumettons comme hypothèse que la presse trifluvienne demeure, tout au long de la période, une presse d'opinion. Dit autrement, nous supposons que les journaux de Trois-Rivières ne suivent pas l'évolution de la presse quotidienne montréalaise et qu'au début du XX^e siècle, ils mettent encore davantage l'accent sur le commentaire politique et religieux plutôt que sur la nouvelle. À cet égard, mentionnons que nos recherches ajouteront à l'état des connaissances sur la presse

en plus de proposer un modèle d'analyse pour la presse produite hors des grands centres urbains.

À titre de deuxième hypothèse, nous affirmons que la presse trifluvienne répond, pendant toute cette période, de manière spécifique à des besoins locaux et régionaux. Réitérons que, grâce à l'étude de René Verrette nous savons que les journaux contiennent pour une large part des articles à caractère régional. De là, nous proposons alors d'examiner deux aspects non abordés par ce dernier : le discours des propriétaires de journaux à travers les prospectus et les éditoriaux de fondation, de même que la section publicitaire.

Ainsi, afin de voir quel est le statut de la presse trifluvienne, c'est-à-dire si elle demeure en définitive une presse d'opinion en 1920, il s'agira de scruter dans quelle mesure les différents paramètres formant l'appareil de presse à Trois-Rivières sont ceux présents dans la presse quotidienne d'information des grands centres. Pour ce faire, nous examinerons trois paramètres : la sociographie des journaux trifluviens, le personnel de presse et le discours des propriétaires sur la manière dont ils envisagent la production de leur feuille. De cette façon, il sera possible d'identifier les spécificités de la presse trifluvienne et de voir dans quelle mesure elle s'inscrit dans le courant de la modernité.

Le premier volet de ce mémoire étant de reconstruire le tableau d'ensemble de l'appareil de presse trifluvien, nous présenterons d'abord une sociographie de la presse à Trois-Rivières, c'est-à-dire la description du corpus et un traitement statistique de la périodicité, la langue, l'allégeance à un parti politique ou au clergé et la longévité. Ce tableau d'ensemble de l'appareil de presse trifluvien fera d'abord ressortir son envergure et le type de presse qui y était produit. Puis, cela indiquera où se situent les journaux de Trois-Rivières dans l'ensemble de la production journalistique québécoise. La sociographie de la presse pour l'ensemble de la province présentée par Jean de Bonville rendra possible cette opération.

L'historiographie a démontré que des transformations surviennent au sein de la presse amenant progressivement la professionnalisation de ses artisans. Les historiens s'étant prêtés à des études prosopographiques⁷⁸ ont, entre autres, démontré qu'il existe plusieurs indices de cette professionnalisation. Pour certains, c'est le fruit de la longévité dans l'occupation d'une fonction, principalement celles liées à la direction des journaux ; pour d'autres, c'est que de plus en plus d'individus viennent se greffer à l'équipe de rédaction ; alors que pour d'autres encore la présence de femmes est significative d'une ère de changement. Mais, pour tous c'est l'amalgame de différents facteurs qui permettent de statuer sur le niveau de professionnalisme des journalistes.

Nous nous rappelons que Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre nous apprennent que le prolongement de la durée des mandats exécutés par la haute rédaction est un des signes de cette professionnalisation. De plus, ces auteurs ont démontré que les dirigeants des quotidiens n'ont pas rompu les liens qui les unissent aux sphères du pouvoir. En ce cas, nous croyons qu'il est logique de croire à une situation similaire pour la ville de Trois-Rivières, puisque habituellement ce sont les grands centres urbains qui sont à l'avant-garde en ce qui a trait aux transformations de tout acabit. Ainsi, nous supposons que Trois-Rivières fut plutôt à la remorque des grandes villes qu'un chef de file en matière de transformation dans le domaine du personnel de presse.

L'étude du personnel permettra également de faire la lumière sur la longévité de la presse d'opinion trifluvienne. Étant donné que Trois-Rivières est un petit centre urbain, il est plausible que la presse demeure près des milieux locaux. En connaissant leurs cheminements scolaires et surtout professionnels, leurs réseaux de relations et leurs perceptions sur certains sujets, nous serons en mesure de

⁷⁸ Cela a été notamment l'objet d'une étude produite par F. Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, et c'est également le propos de Jean de Bonville, *op. cit.*

vérifier dans quelle mesure les journaux sont liés, ou non, aux partis politiques et au clergé.

En publiant un prospectus lors de la sortie du premier numéro, les propriétaires donnent à leur lectorat une foule d'informations, dont la vision qu'ils ont de leur entreprise, ce à quoi elle doit servir et comment ils ont l'intention d'y parvenir. L'étude de ces témoignages peut se faire selon différents angles. Rappelons à cet effet que Christiane Campagna les a utilisés afin de mettre au jour comment les propriétaires des journaux montréalais du XIX^e siècle espéraient, par le biais de leur médium, jouer un rôle dans la société. Pour notre part, les motifs pour lesquels nous les utiliserons sont quelque peu différents. En effet, nous recherchons des informations concernant la manière de faire le journal et la nature de son contenu. Voici par exemple le type d'information que nous recherchons et qui est disponible dans les prospectus : « Par là nous espérons faire du Journal un soldat vigoureux, toujours prêt à la lutte, et fidèle à observer la consigne des chefs que l'Église lui a donnés, et auxquels seuls il promet d'avance d'obéir dans réserve »⁷⁹. Ici, l'intention des propriétaires est de défendre, à travers leur feuille, une idéologie plutôt que de privilégier la nouvelle. En analysant les prospectus des journaux de Trois-Rivières, nous pourrions ainsi mettre au jour la ou les tendances que les propriétaires souhaitent donner à leur feuille.

Le principal apport de cette étude de la presse trifluvienne contribuera à éclairer un nouveau pan de l'histoire de la presse en tant qu'institution, à l'échelle régionale en particulier. Par ailleurs, cette recherche traitant d'un appareil de presse local, que nous replacerons dans son contexte, viendra ajouter à l'ensemble des connaissances historiques liées à la région trifluvienne.

⁷⁹ *Le Journal des Trois-Rivières*, 15 février 1879.

1.3 La méthodologie et les sources

Lors de l'introduction nous avons mentionné que dans ce mémoire nous proposons quatre angles d'étude constituant autant de chapitre. Chacun de ces chapitres ayant sa propre méthodologie nous en exposerons ici les grandes lignes uniquement.

Les deux principaux objectifs que nous souhaitons atteindre par cette recherche sont de mettre au jour l'évolution d'un appareil de presse établi à l'extérieur d'un grand centre urbain, soit à Trois-Rivières, puis d'examiner si la presse trifluvienne converge vers le nouveau courant imposé par les quotidiens des grandes villes. Les corpus ont donc été constitués dans le but d'atteindre ces objectifs. D'abord, tous les journaux trifluviens accessibles, publiés entre 1852 et 1920 à Trois-Rivières, ont été retenus, ce qui nous donne un corpus de 54 périodiques dont 13 sont des publications anglophones⁸⁰. Cette étape a été réalisée à l'aide du répertoire de Beaulieu et Hamelin ainsi que de l'ouvrage d'Henri Vallée. Puis, nous avons élagué cette liste en ne conservant que les feuilles qui répondaient à la définition de journaux, c'est-à-dire qu'elles devaient avoir une périodicité allant de l'hebdomadaire au quotidien, ne devaient pas être spécialisées ni avoir une date de fin prévue à l'avance. C'est pourquoi par exemple les feuilles étudiantes ou celles fondées pour une occasion spéciale telle une exposition ont été rejetées. Le corpus de journaux est donc constitué de 46 journaux dont 17 sont disponibles sur microfilms.

Notre propos n'est pas de faire une analyse de contenu de la presse trifluvienne, mais bien de suivre l'évolution de l'appareil de presse trifluvien. Ainsi, la sociographie portera sur tout le corpus, mais seulement les prospectus des journaux du corpus seront analysés. Le prospectus est un texte qui accompagne la naissance d'une feuille ou un changement de propriétaire et qui indique le type de journal que

⁸⁰ Pour déterminer les périodiques qui formeraient notre corpus, nous avons utilisé l'ouvrage d'André Beaulieu et Jean Hamelin *op. cit.*

le propriétaire souhaite offrir à son lectorat. Dans les cas où les prospectus ne seront pas disponibles, ou inexistantes, nous utiliserons les éditoriaux des premiers numéros.

Enfin, pour l'analyse du personnel, nous emploierons la méthode prosopographique, c'est-à-dire que nous reconstituerons, à l'aide de divers dictionnaires spécialisés et de fonds d'archives, le profil socioprofessionnel des artisans de la presse. La première étape qui consiste à dresser la liste du personnel a aussi été réalisée à l'aide du répertoire d'André Beaulieu et Jean Hamelin. Les notices biographiques de chacun des individus contiendront les informations suivantes : noms et pseudonymes, dates et lieux de naissance et de décès, langues parlées et religion, formation, activités sociales et culturelles, allégeances et activités politiques, carrière journalistique, associations professionnelles, carrières dans des domaines autres que celui de la presse, etc⁸¹. Une fois les notices complétées, nous pourrions procéder à l'analyse des données.

⁸¹ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 411.

CHAPITRE II

SOCIOGRAPHIE DE LA PRESSE TRIFLUVIENNE

Le profil de l'appareil de presse trifluvien dégagé lors du bilan historiographique est celui d'une presse peu volumineuse, en regard du poids démographique de la ville, et qui ne parvient pas s'implanter de manière significative. De plus, les propos tirés de la littérature relative à la presse trifluvienne laissent sous-entendre que cette dernière est faite d'un bloc. Dit autrement, en raison des caractéristiques mentionnées plus haut, le portrait qui est fait de l'appareil de presse trifluvien est celui de journaux présentant à peu près tous le même parcours. Mais quel est véritablement l'état de la presse dans le chef-lieu de la région? La presse de la ville de Trois-Rivières est-elle aussi apathique que le laisse entrevoir l'historiographie ou au contraire est-elle plus dynamique qu'il n'y paraît? Cette presse change-t-elle entre 1852 et 1920? Si oui, de quelle nature est cette évolution? C'est ce que nous mettrons au jour dans ce second chapitre en présentant le tableau d'ensemble de l'appareil de presse trifluvien.

Pour ce faire, nous procéderons à une analyse sociographique du corpus, ce qui nous permettra de le décrire en plus d'en faire le traitement statistique. À l'aide de quatre paramètres que sont la langue de publication, la longévité, la périodicité et l'orientation politique, nous serons en mesure de recomposer le paysage de la presse trifluvienne entre les années 1852 et 1920 et ainsi d'examiner son évolution. Cet exercice nous permettra également d'évaluer dans quelle mesure la presse de Trois-Rivières s'apparente ou non à celle des grands centres urbains que forment

Québec et Montréal. Précisons qu'il ne s'agit pas ici de comparer les données brutes de la presse trifluvienne à celle de la presse des grandes villes, car leur ordre de grandeur trop différent prive de sens cette opération. Par contre, l'interprétation des données relatives à la presse trifluvienne servira à indiquer comment évolue cette presse et c'est cette évolution que nous comparerons à celle de Montréal.

De plus, portons à l'attention que les journaux retenus pour former le corpus ne rendent pas compte de l'ensemble de la production journalistique trifluvienne pendant la période prescrite. Les feuilles retenues devaient répondre à deux conditions : nous devions posséder une trace de leur existence ainsi que quelques renseignements de base. Aussi, elles devaient répondre à la définition de périodique. C'est pourquoi les feuilles occasionnelles, comme celles produites à l'occasion d'un bazar ou d'une exposition, ont été rejetées, de même que les journaux étudiants ou les bulletins paroissiaux.

2.1 Langue et nombre de journaux

Comme nous l'avons démontré lors du bilan historiographique, plusieurs facteurs influencent la presse de manières différentes certes et tous n'interviennent pas au même degré ni sur les mêmes aspects. Parmi ceux-ci, il y a le nombre de résidents ainsi que la composition linguistique de la population. Ces deux éléments contribuent à expliquer le nombre total de publications et le nombre de feuilles francophones et anglophones destinées à chacun des groupes linguistiques. Pour la ville de Trois-Rivières, la population francophone domine en nombre pour l'entièreté de la période étudiée. En effet, entre les années 1851 et 1921, le poids des francophones passera de 86% à 94%¹ de la population, ce qui élucide en partie le fait que la majorité de la presse fut francophone à Trois-Rivières.

¹ René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Édition de l'IQRC, 2004, p. 382, 410 et 591.

Des 43 journaux qui composent notre corpus, 32 sont francophones et 15 sont anglophones. Entre 1852 et 1920, les 30 journaux francophones desservent un bassin de population dont la croissance sera en dents de scie, connaissant de fortes poussées notamment entre 1851 et 1871, alors qu'entre 1881 et 1891 le taux d'accroissement est négatif². Ainsi, en 1851, Trois-Rivières est une ville de 4 004 âmes, tandis qu'en 1921 ce nombre augmente à 22 367. Du côté de la minorité anglophone, mentionnons que leurs 15 feuilles représentent près du tiers de la production journalistique trifluvienne entre le milieu du XIX^e siècle et le tournant du XX^e siècle. Par comparaison, à l'échelle de la province, selon Jean de Bonville :

La prépondérance démographique des francophones, qui forment près de 80% de la population, laisse présager la domination analogue de leurs journaux. Il n'en est rien, toutefois. En effet, la plus forte proportion de journaux francophones date de 1884, 62%. Par la suite, la part des publications de langue française décline. En 1914, elle est de 54%, après avoir atteint 52% entre 1900 et 1906³.

Portons à l'attention, toutefois, que nous devons être prudente avec ces données puisqu'elles incluent la ville de Montréal où la population anglophone est concentrée, donnant l'avantage à la ville d'un bassin d'hommes d'affaires plus imposant que dans le reste de la province⁴. Cela dit, à Trois-Rivières les anglophones représentant de 6% à 14% de la population produiront environ 33% des journaux. Ainsi, sur ce plan, la presse trifluvienne anglophone emprunte la tangente des grands centres puisque cette minorité contrôle une partie relativement importante de l'appareil de presse, au cours de la période étudiée.

² *Ibid.*, p. 409.

³ Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Les presses de l'Université Laval, Québec, 1988, p. 45.

⁴ *Ibid.*, p. 46.

C'est dans la décennie 1850 que s'amorce le retour de la presse à Trois-Rivières ; elle était absente depuis les années 1830⁵. Du côté francophone, c'est l'apparition de *l'Ère nouvelle* en 1852 qui marque ce retour, alors qu'il faudra attendre deux ans de plus pour voir la fondation d'une feuille anglophone, *L'Inquirer*. Néanmoins, les anglophones de la ville étaient desservis en matière d'information dans leur langue, à l'instar de Montréal, puisque ont été publiées des feuilles bilingues comme *Le Journal des Trois-Rivières* (1847-1853) et *L'Écho du Saint-Maurice* (1858-1859). Aussi, lorsque nous combinons ces feuilles bilingues et la presse uniquement en anglais, la population anglophone de Trois-Rivières a bénéficié de journaux dans sa langue durant les années 1847 à 1853, 1854 à 1861, 1870 à 1891, 1894, 1895, 1901, 1910 à 1912, 1914 à 1918, et enfin 1919 à 1930, soit 37 ans sur les 68 années que couvre cette étude, donc un peu plus qu'une année sur deux. Cela est relativement élevé pour un groupe qui ne compte qu'entre 6% et 14% de la population totale. Nous examinerons dans une partie subséquente les liens existants ou non entre la langue de publication et la longévité des feuilles. Pour conclure sur la langue, soulignons que tous les journaux anglophones ne sont pas publiés par des hommes de langue anglaise. En effet, sept des 13 journaux anglophones sont l'œuvre d'hommes francophones. Quant aux journaux francophones, si quelques anglophones ont été impliqués dans leur publication, ils font plutôt figure d'exception.

⁵ Henri Vallée, *Les journaux trifluviens : de 1817 à 1933*, Trois-Rivières : Édition du Bien public, 1933, p. 18.

Tableau 2.1

Nombre de journaux trifluviens fondés par décennie selon la langue de publication entre 1852 et 1920

Décennie/Langue	Journaux Francophones	Total	Journaux anglophones	Total	Grand total
1850-1859	Ère nouvelle (1852-1865) Cultivateur indépendant (1854) Bas-Canada (1856) Écho du Saint-Maurice (1858-1859)	4	Inquirer (1854-1861) Three-Rivers Commercial Advertiser (1859-1861)	2	6
1860-1869	Gazette des Trois-Rivières (1860-1863) National (1861-1864) Sentinelle (1862) Journal des Trois-Rivières (1865-1891) Constitutionnel (1868-1884) Union trifluvienne (1869)	6		0	6
1870-1879	Éclair (1877-1878) Concorde (1879-1884)	2	Trifluvian Trader (1870-1891) Lumberman and Three Echo (1870-1881)	2	4
1880-1889	Clairon (1884) Scie (1884) Ère nouvelle (1884-1885) Liberté (1884-1886) Paix (Sentinelle) (1884-1890) Trifluvien (1888-1909)	6	Loop Line (1882-1884) Lumberman (1884) New Era (1885)	3	9
1890-1899	Indépendance canadienne (1894-1896) Éclair (1896) Ordre (1896) Plébisciste (1898)	4	Lumberman (1891) Butler's Journal (1894) Canadian Democrat (1894) Trifluvian Trader (1891)	4	8
1900-1909	Étoile (1900-1904) Annonceur (1900-1902) Courrier (1901-1902) Ami du peuple (1901-1903) Intérêt public (1905) Nouveau Trois-Rivières (1908-1917) Bien public (1909-2000)	7	Herald (1901)	1	8
1910-1919	Courrier (1913-1917) Réclame (1911) Trifluvien (1917-1930)	3	Newcomer (1914-1918) Three Rivers News (1910-1912) Saint-Maurice Valley Chronicle (1919-1933)	3	6
Total		32		15	47

Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées du répertoire d'André Beaulieu et de Jean Hamelin.

Tout au long de la période, la répartition de l'ensemble de la presse trifluvienne demeure fluctuante. En effet, nous observons que les décennies 1880 et 1900 constituent deux périodes de pointe en ce qui concerne la fondation de journaux avec l'apparition respective de sept et huit feuilles. Ces sommets sont suivis de près par la décennie 1890 au cours de laquelle six nouvelles feuilles verront le jour. Viennent ensuite les années 1860 et 1910 au cours desquelles seront créés cinq nouveaux périodiques. Enfin, les périodes les moins prolifiques en matière de création de nouvelles feuilles sont les décennies 1850 et 1870 avec chacune quatre périodiques. Cette inconstance dans les naissances et les morts des journaux n'est pas un phénomène typiquement trifluvien, comme le font voir ces propos de Jean de Bonville :

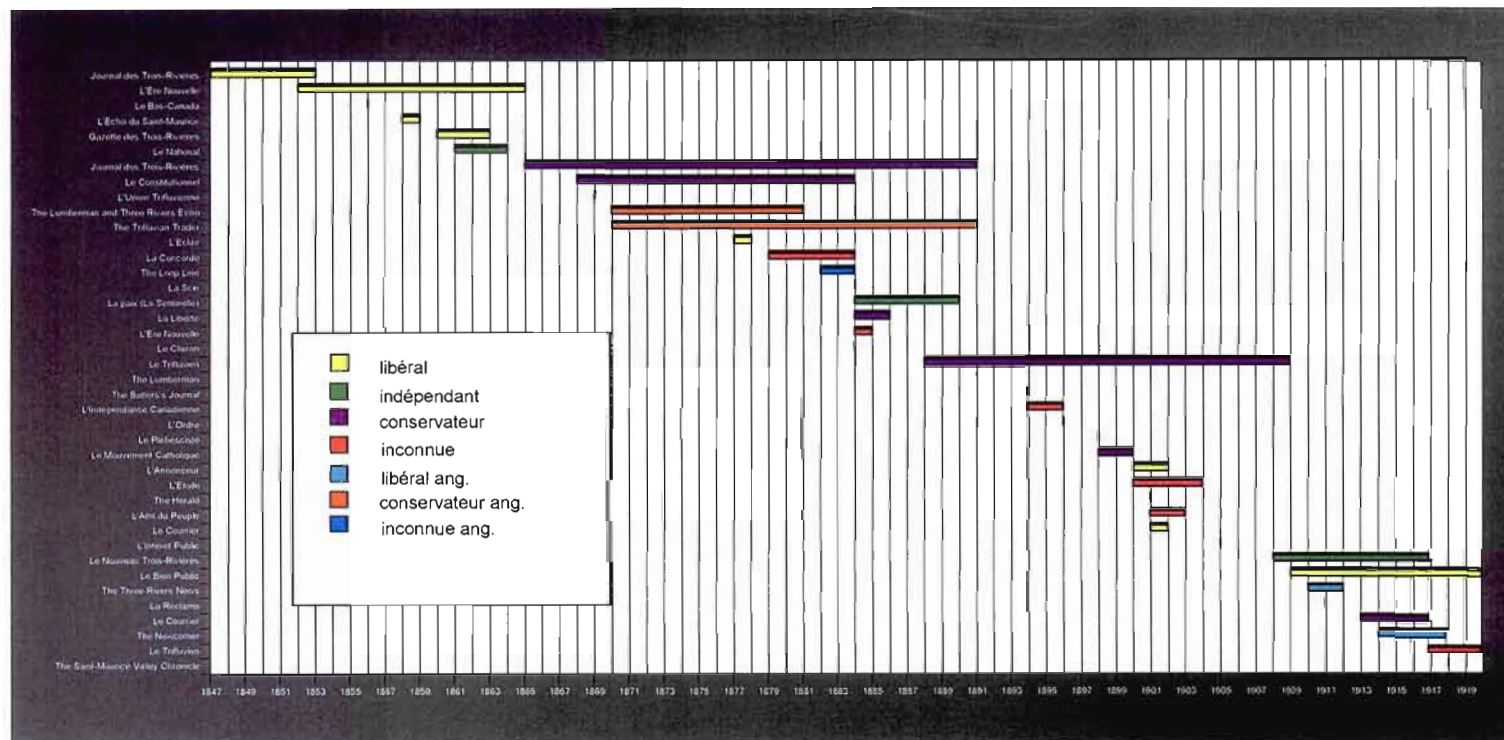
On note, cependant, que le sort électoral des partis politiques détermine des clochers dans la courbe des naissances et des décès. En effet, les années 1886, 1892, 1896 et 1912 coïncident avec une mortalité de journaux plus forte, tandis que les nouvelles feuilles sont aussi plus nombreuses⁹⁰.

En observant le tableau de la chronologie des journaux trifluviens, il semble que la presse de Trois-Rivières échappe à cette tendance. Manifestement, les principales poussées des naissances ne correspondent pas à ces dates, les périodes cumulant le plus grand nombre de décès non plus. De fait, pour la ville de Trois-Rivières, si nous pouvons observer des moments où il y a confluence des naissances, la pareille n'existe pas dans le cas des mortalités. Nous ne remarquons pas, en effet, de période de pointe où nombre de journaux s'éteignent en même temps. Nous devons donc chercher autre part qu'aux moments d'élection les raisons pouvant expliquer cette variation dans la distribution de l'appareil de presse trifluvien.

⁹⁰ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 42.

Tableau 2.2

Chronologie des journaux trifluviens entre 1852 et 1920



Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées du répertoire d'André Beaulieu et de Jean Hamelin

Afin de dégager un portrait plus précis de l'appareil de presse trifluvien, nous avons examiné le nombre de journaux fondés par décennie. Nous remarquons que la fondation de nouveaux journaux n'est pas répartie de manière égale d'une décennie à une autre. Les années 1850, 1880 et 1900 sont celles voyant naître le plus grand nombre de nouvelles feuilles. Pour la première décennie, soulignons que la ville de Trois-Rivières ne fait pas figure d'exception, puisqu'à l'échelle provinciale le nombre de périodiques aurait été multiplié par deux durant la décennie 1840 et cette augmentation se serait poursuivie durant les années 1850⁷.

Pour la ville de Trois-Rivières, les décennies qui ont été témoin du plus grand nombre de nouvelles fondations correspondent, avec quelques variations, aux décennies où le plus grand nombre de journaux se partagent la scène journalistique trifluvienne. En effet, les Trifliviens ont le choix de douze périodiques dont neuf nouveaux entre 1880 et 1889 (six francophones et 3 anglophones), alors qu'ils en avaient dix dont huit nouveaux à leur disposition durant la décennie 1890 à 1900 (quatre francophones et quatre anglophones). Ce sont neuf périodiques dont huit nouveaux (sept francophones et un anglophone), qui se côtoient pendant les années 1900-1909. Nous devons toutefois être prudente dans cette comparaison d'une décennie à l'autre car les différences sont minces. En effet, entre 1850 et 1859, six journaux sont fondés (quatre francophones et deux anglophones), alors qu'au cours de la décennie suivante, 1860-1869, sept journaux se côtoient dont six nouveaux (uniquement francophones). Enfin, six nouvelles fondations naissent entre 1910 et 1919 ; pour un total de huit journaux se partageant la scène journalistique trifluvienne au cours de cette décennie. Nous pouvons donc constater le faible écart entre le nombre des journaux fondés. Pendant la décennie 1870 le *Journal des Trois-Rivières* et le *Constitutionnel* continuent d'être publiés et quatre nouvelles

⁷ Claude Galarneau, « La presse périodique au Québec, de 1764 à 1859 », *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 4^e série, XII (1984), p. 143-166.

publications verront le jour. Ce faible taux de nouvelles publications est sans doute une des répercussions de la crise économique sévissant à cette époque.

Les années 1880 marquent un point tournant dans l'histoire de la presse, du moins dans les grandes villes, puisque c'est à ce moment que sont observés les débuts de la presse d'information entraînant dans son sillage des transformations touchant la plupart des aspects de la presse. Ces modifications ont un impact sur le nombre de journaux : dans l'ensemble de la province, la tendance générale est à l'augmentation⁸. Il est donc intéressant de s'attarder un instant à ce point de rupture que représente la décennie 1880, pour faire ressortir les différences et les similitudes entre la situation du nombre de journaux dans les grands centres urbains et celle de Trois-Rivières, petit centre urbain. De là, si nous divisons notre corpus en prenant l'année 1880 pour frontière, nous obtenons deux périodes : 1850 à 1879 et 1880 à 1920. Nous observons d'abord que le nombre de journaux fondés au cours de ces deux périodes est fort inégal, puisque entre 1850 et 1879 treize journaux verront le jour, alors que ce nombre sera un peu plus que doublé passant à vingt-sept entre 1880 et 1920. Donc à cet égard, Trois-Rivières suit la tendance générale. Cette augmentation du nombre de périodiques peut certainement s'expliquer en partie par le recul constant de l'analphabétisme à Trois-Rivières à partir de 1850. Son taux passe de 65% à 31% entre la décennie 1850 et la décennie 1890⁹. Selon René Hardy et Normand Séguin : « L'avènement de ce journalisme d'idées et de combat qui caractérise la deuxième moitié du siècle, on le doit certainement à l'alphabétisation croissante de la population »¹⁰. Suivant cet ordre d'idées, nous pouvons penser également comme hypothèse expliquant l'augmentation du nombre de périodiques après 1880 qu'une plus grande demande pour les journaux se fit sentir.

⁸ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 43.

⁹ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 382, 433.

¹⁰ *Ibid.*, p. 382, 432.

Mais au-delà de ces divergences et ressemblances entre la situation du nombre de journaux dans les grands centres et celle de Trois-Rivières une autre division temporelle que celle admise pour les grands centres (1880) se révèle davantage significative pour la ville de Trois-Rivières, lorsque nous examinons le tableau de la chronologie des journaux trifluviens. Ainsi, nous remarquons que quatre périodes se distinguent : 1852-1865, 1865-1888, 1888-1909 et 1909-1919. Nous observons notamment qu'au début de chaque période un ou deux journaux sont fondés, à l'exception de la période 1865-1888 où ce sont quatre journaux, et que ces derniers, en comparaison des autres feuilles créées au cours de la même période, ont une longévité plus longue. Nous observons également que ces périodes peuvent à leur tour être subdivisées. En effet, entre 1865 et 1888 la dynamique de la presse trifluvienne se modifie autour de l'année 1883. Lorsque nous regardons la longévité des journaux, nous observons quatre périodes distinctes, qui sont chacune définies par quelques journaux ayant une longévité nettement supérieure en comparaison des autres feuilles. Ces journaux ayant une plus grande longévité semblent écraser les autres. De plus, deux sous-sections sont détectables. En se référant au tableau de la chronologie des journaux trifluviens, il semble que sous le règne de ces journaux ayant une grande longévité, les années 1883 à 1885 et 1899 à 1905 semblent plus effervescentes. Enfin, soulignons que la période allant de 1865 à 1891 est celle où nous retrouvons le plus de journaux ayant une longévité significative. Nous en discuterons plus en profondeur dans la partie qui suit.

Nous avons démontré dans cette section que certaines décennies sont plus prolifiques que d'autres en ce qui a trait au nombre de journaux. Cependant, nous ne devons pas perdre de vue que l'appareil de presse trifluvien est en somme plutôt petit avec un total de 46 journaux pour une période totalisant 68 années. Cette petitesse du corpus, nous pouvons probablement l'imputer, en partie du moins, au fait que le poids démographique de Trois-Rivières demeure peu élevé jusqu'en 1920

et ce, malgré certaines poussées de croissance importantes¹¹. En effet, au recensement de 1921 la population de la ville s'établit à 22 367 habitants¹².

2.2 Longévité et périodicité

2.2.1 Longévité

À l'instar des autres aspects de la presse, différents paramètres influencent la longévité des journaux : la langue de publication, la périodicité, l'orientation politique, le parti au pouvoir, les conditions financières, etc. Afin d'analyser la longévité des journaux trifluviens, nous avons établi des catégories de longévité. Ainsi, nous avons les journaux qui ont duré moins d'un an, entre un et moins de trois ans, entre trois et moins de cinq ans, et nous avons poursuivi avec des plages quinquennales qui donnent les catégories suivantes : entre cinq et moins de dix ans, entre dix et moins de 15 ans, entre 15 et moins de 20 ans, entre 20 et moins de 25 ans et enfin 25 ans et plus.

Lorsque nous examinons le tableau de la longévité des journaux, les deux langues confondues, nous observons que 11 d'entre eux ont duré moins d'un an, 11 ont une durée de vie variant entre un et deux ans – c'est 22 des 39 périodiques du corpus qui ont une longévité de deux ans et moins-, cinq ont une longévité oscillant entre trois et quatre ans. Puis, quatre font partie de la catégorie cinq à neuf ans, trois s'inscrivent sous la bannière dix à 14 ans, un s'inscrit dans la plage 15 à 19, deux ont vécu entre 20 et 25 ans et finalement deux ont dépassé le cap des 26 années d'existence.

¹¹ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 464.

¹² *Ibid.*, p. 590.

Tableau 2.3

Longévité des journaux trifluviens selon la langue de publication entre 1852 et 1920

Langue/Longévité	Journaux francophones	Total	Journaux anglophones	Total	Grand total
Moins d'un an	Cultivateur indépendant (1854) Bas-Canada (1856) Clairon (1884) Sentinelle (1862) Union Trifluvienne (1869) Scie (1884) Éclair (1896) Ordre (1896) Plébisciste (1898) Intérêt Public (1905) Réclame (1911)	11	Lumberman (1891) New Era (1885) Trifluvian Trader (1891) Butler's Journal (1894) Canadian Démocrate (1894) Herald (1901) Lumberman (1884)	7	18
1 an à moins de 3 ans	Écho du Saint Maurice (1858-1859) Ère Nouvelle (1884-1885) Courrier (1901-1902) Éclair (1877-1878) Liberté (1884-1886) Indépendance Canadienne (1894-1896) Annonces (1900-1902) Ami du Peuple (1901-1903)	8	Three-Rivers Commercial Advertiser (1859-1861) Loop Line (1882-1884) Three Rivers News (1910-1912)	3	11
3 ans à moins de 5 ans	Gazette des Trois-Rivières (1860-1863) National (1861-1864) Étoile (1900-1904) Courrier (1913-1917)	4	Newcomer (1914-1918)	1	5
5 ans à moins de 10 ans	Concorde (1879-1884) Paix (Sentinelle) (1884-1890) Nouveau Trois-Rivières (1908-1917)	3	Inquirer (1854-1861)	1	4
10 ans à moins de 15 ans	Ère Nouvelle (1852-1865) Trifluvien (1917-1930)	2	Lumberman and Three Rivers Echo (1870-1881)	1	3
15 ans à moins de 20 ans	Constitutionnel (1868-1884)	1		0	1
20 ans à moins de 25 ans	Trifluvien (1888-1909)	1	Trifluvian Trader (1870-1891)	1	2
25 ans et plus	Journal des Trois-Rivières (1865-1891) Bien Public (1909-2000)	2	Saint-Maurice Valley Chronicle (1919-1933)	1	3
Total		32		15	47

Source . Compilation de l'auteure à partir des données tirées du répertoire d'André Beaulieu et de Jean Hamelin.

Au XIX^e siècle, la caractéristique première des journaux n'est certes pas leur durée dans le temps. Entre les années 1830 et 1879, pour l'ensemble de la province : « Plus de la moitié des journaux fondés durant la période [...] ont eu moins d'un an d'existence et seul le quart a dépassé les cinq ans d'existence »¹³. Pour la période allant de 1884 à 1914, la longévité des périodiques n'est guère plus impressionnante, car « moins de 28% des publications traversent la période »¹⁴. Différents facteurs ont un impact sur la longévité des périodiques, comme la langue, la périodicité ou encore l'époque au cours de laquelle le périodique est publié. L'historiographie a également démontré que, selon la langue de publication, les journaux ont une propension à se comporter, sur certains plans, de manière différente.

Il est, toutefois, difficile dans le cas qui nous occupe de faire des comparaisons significatives entre les journaux francophones et anglophones en raison du nombre relativement restreint des derniers. Cependant, sans en tirer de conclusions définitives, il est intéressant de noter que nous retrouvons des journaux anglophones parmi toutes les catégories énumérées précédemment, à l'exception de celles 15 à moins de 20 ans et 26 ans et plus. Toutes proportions gardées, ces chiffres font voir que les journaux anglophones ne se comportent pas différemment des journaux francophones, en ce sens que l'on retrouve chez les deux à la fois des journaux éphémères et durables, et ce peu importe la décennie de fondation de ces derniers. Les journaux anglophones trifluviens semblent, en outre, ne pas suivre la tendance de leurs homologues des grands centres urbains pour ce qui concerne la longévité, car à Montréal entre les années 1830 et 1879, il apparaît que les journaux de langue anglophone ont une durée de vie plus longue ou à tout le moins ils sont plus nombreux dans la catégorie 25 ans et plus¹⁵. Pour la période suivante, soit de 1884

¹³ Claude Galarneau, *loc. cit.*, p. 146.

¹⁴ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 42.

¹⁵ Christiane Campagna, *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs des journaux montréalais : 1830-1880*, mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, UQAM, 1998, p. 38.

à 1914, il semblerait également que les journaux anglophones jouissent d'une plus grande longévité¹⁶. Du côté francophone, il semblerait qu'il n'y ait pas de lien direct entre l'année de fondation d'un journal et sa longévité (tableau 2.2), puisque nous retrouvons parmi les éphémères des journaux nés au XIX^e siècle et au XX^e siècle. Les deux journaux à avoir duré plus de 26 ans ont été fondés respectivement en 1865 et en 1909. Nous devons souligner que dans le cas du premier, le *Journal des Trois-Rivières*, sa longévité peut s'expliquer jusqu'à un certain point par le fait qu'il fût l'organe officiel de l'évêché de Trois-Rivières. L'autre journal, le *Bien public*, s'il n'est pas officiellement l'organe de l'évêché, fut fondé notamment par Mgr Cloutier et ce dernier sera responsable passablement longtemps de son contenu.

Bref, ces observations ne permettent pas de conclure avec assurance. Il aurait été intéressant de pouvoir comparer les ratios des journaux francophones et des journaux anglophones dans chacune de ces plages de longévité, mais le corpus étant petit, les pourcentages perdent de leur signification, ce qui rend l'opération inutile.

2.2.2 Périodicité

À Trois-Rivières, entre le milieu du XIX^e siècle et le tournant du XX^e siècle, 21 hebdomadaires ont été publiés, sept journaux ont eu une périodicité bihebdomadaire, deux trihebdomadaires ont existé ainsi que deux quotidiens. Il nous est impossible d'identifier la périodicité de sept journaux du corpus, puisque ces feuilles sont disparues sans que ce type de données ait pu subsister. Par ailleurs, en 1894 Pierre McLeod entame le projet de fonder un quotidien, toutefois seul le prospectus de l'*Ordre* sera publié. *Le Constitutionnel* et *La Concorde* ont chacun deux éditions, l'une hebdomadaire et l'autre trihebdomadaire. Cette pratique avait cours dans les grands centres urbains où certains quotidiens avaient une édition hebdomadaire, celle-ci habituellement destinée au monde rural. Avant

¹⁶ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 47.

d'entreprendre l'analyse de la périodicité soulignons que : « Le trihebdomadaire joue le rôle d'un quotidien dans plusieurs localités dont le nombre de lecteurs et d'annonceurs n'est pas suffisant pour justifier une plus grande fréquence »¹⁷.

Comme nous l'avons signalé précédemment, on assiste, entre 1884 et 1914, à une augmentation du nombre d'hebdomadaires, alors que pour les quotidiens et les trihebdomadaires, au cours de la même période, nous observons un ralentissement sur le plan des naissances¹⁸. Trois-Rivières suit plus ou moins cette tendance. S'il est vrai qu'aucun nouveau trihebdomadaire n'est fondé après 1879 et que les hebdomadaires devancent en nombre les bihebdomadaires, c'est néanmoins au cours de cette période que deux quotidiens sont fondés à Trois-Rivières.

¹⁷ *Ibid.*, p. 43.

¹⁸ *Ibid.*

Tableau 2.4

Périodicité des journaux trifluviens selon la décennie de fondation entre les années 1852 et 1920

Périodicité/Décennie	Hebdomadaire	Total	Bihebdomadaire	Total	Trihebdomadaire	Total	Quotidien	Total	Inconnue	Total	Grand total
1850-1859	Ère nouvelle (1852-1865) Cultivateur indépendant (1854) Écho du Saint-Maurice (1858-1859)	3							Inquirer (1854-1861) Bas-Canada (1856) Three-Rivers Commercial Advertiser (1859-1861)	3	6
1860-1869	Gazette des Trois-Rivières (1860-1863) National (1861-1864)	2	Journal des Trois-Rivières (1865-1891)	1	*Constitutionnel (1868-1884)	1			Union Trifluvienne (1869) Sentinelle (1862)	2	6
1870-1879	Trifluvian Trader (1870-1891) Lumberman and Three Rivers Echo (1870-1881)	2	Éclair (1877-1878)	1	*Concorde (1879-1884)	1					4
1880-1889	Loop Line (1882-1884) Paix (Sentinelle) (1884-1890)	2	Ère nouvelle (1884-1885) Trifluvien (1888-1909)	2			Clairon (1884) Liberté (1884-1886)		Scie (1884) Lumberman (1884) New Era (1885)	3	9
1890-1899	Lumberman (1891) Indépendance canadienne (1894-1896) Plébisciste (1898) Canadian Democrat (1894)	4					Ordre (1896)		Trifluvian Trader (1891) Butler's Journal (1894) Éclair (1896)	3	8
1900-1909	Annonceur (1900-1902) Ami du peuple (1901-1903) Intérêt public (1905-1905) Nouveau Trois-Rivières (1908-1917) Bien public (1909-200)	5	Etoile (1900-1904) Courrier (1901-1902)	2					Herald (1901)	1	8
1910-1919	Three Rivers News (1910-1912) Newcomer (1914-1918) Trifluvien (1917-1930)	3	Courrier (1913-1917)	1					Réclame (1911) Saint-Maurice Valley Chronicle (1919-1933)	2	6
Total		21		7		2		3		14	47

Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées du répertoire d'André Beaulieu et de Jean Hamelin.

* Ces journaux ont des éditions hebdomadaires qui ne figurent pas dans le tableau.

Il apparaît clairement que la périodicité et le nombre de feuilles dans chacune des catégories sont inversement proportionnels. Dit autrement, plus un journal paraît fréquemment à Trois-Rivières, moins ils sont nombreux, c'est-à-dire que les trihebdomadaires et les quotidiens sont le type de journaux fondés le moins fréquemment à Trois-Rivières entre 1852 et 1920. Ainsi, nous observons, à partir du tableau 2.3, que les hebdomadaires dominent nettement le paysage journalistique trifluvien jusqu'en 1920. Dans la province de Québec, les feuilles hebdomadaires connaissent « [...] une croissance annuelle de près de 1 % [...] »¹⁹ entre 1884 et 1914. Jean de Bonville affirme également que : « Avec un certain retard et plus de discrétion, l'ensemble de la presse hebdomadaire adopte en partie les normes imposées par les quotidiens : la nouvelle locale se généralise, la présentation se diversifie »²⁰. Nous remarquons pour la ville de Trois-Rivières que la presse bihebdomadaire est présente du début à la fin de la période étudiée, alors que dans l'ensemble de la province ce type de périodique est en déclin au début du XX^e siècle : « En 1914, il ne reste plus que deux bihebdomadaires et aucun trihebdomadaire »²¹ dont l'un des bihebdomadaires est probablement *Le Courrier*. Cette presse qui s'éteint graduellement sera notamment remplacée par les quotidiens locaux ou par leur édition hebdomadaire²². Nous avons déjà soulevé que dans les régions plus petites les trihebdomadaires occupent le rôle de quotidiens et, comme eux, il arrive qu'ils aient des éditions hebdomadaires, ce qui est le cas pour les deux trihebdomadaires trifluviens. Parmi les 13 journaux anglophones, nous n'avons pas été en mesure de déterminer la périodicité pour huit d'entre eux. Nous avons donc trop d'inconnus pour pouvoir dégager si oui ou non la langue a une incidence sur la fréquence de parution des journaux à Trois-Rivières.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 243-244.

²¹ *Ibid.*, p. 43.

²² *Ibid.*, p. 43-44.

Nous avons également examiné la longévité des journaux à la lumière de leur périodicité. Précisons d'abord que la périodicité de 12 journaux nous est inconnue. Parmi ceux-ci, la majorité est formée d'éphémères. La presse hebdomadaire totalisant un peu plus de la moitié du corpus, il va de soi que cette dernière soit la plus représentée dans chacune des catégories. Sur les sept bihebdomadaires du corpus, deux ont dépassé le cap des cinq années de publication dont le *Journal des Trois-Rivières*, organe officieux de l'évêché. Enfin, il est intéressant de noter que les deux trihebdomadaires ont eu une longévité significative : *La Concorde*, cinq ans, et *Le Constitutionnel*, 16 ans. La presse quotidienne peu présente à Trois-Rivières, avec deux publications et un projet, rend impossible les conclusions. Toutefois, nous souhaitons souligner le fait que le quotidien *La Liberté* ait réussi à être publié pendant deux ans, ce qui est tout de même significatif dans ce petit centre urbain à l'époque où les journaux s'adressent principalement voire uniquement à l'élite et où les conditions financières nécessaires au maintien d'une feuille sont difficiles.

Tableau 2.5

Longévité des journaux trifluviens selon la périodicité à la date de fondation entre les années 1852 et 1920

Longévité/Périodicité	Hebdomadaire	Total	Bihebdomadaire	Total	Trihebdomadaire	Total	Quotidien	Total	Inconnue	Total	Grand total
Moins d'un an	Lumberman (1891) Plébisciste (1898) Intérêt public (1905) Cultivateur indépendant (1854) Canadian Democrat (1894)	5					Clairon (1884) Ordre (1896)	2	Bas-Canada (1856) Union trifluvienne (1869) Scie (1884) Butler's Journal (1894) Herald (1901) Réclame (1911) Sentinelle (1862) Lumberman (1884) New Era (1885) Trifluvian Trader (1891) Éclair (1896)	11	18
1 an à moins de 3 ans	Loop Line (1882-1884) Indépendance canadienne (1894-1896) Annonceur (1900-1902) Ami du peuple (1901-1903) Three Rivers News (1910-1912) Écho du Saint-Maurice (1858-1859)	6	Ère nouvelle (1884-1885) Courrier (1901-1902) Éclair (1877-1878)	3			Liberté (1884-1886)	1	Three-Rivers Commercial Advertiser (1859-1861)	1	11
3 ans à moins de 5 ans	Gazette des Trois-Rivières (1860-1863) National (1861-1864) Newcomer (1914-1918)	3	Étoile (1900-1904) Courrier (1913-1917)	2							5
5 ans à moins de 10 ans	Paix (Sentinelle) (1884-1890) Nouveau Trois-Rivières (1908-1917)	2			*Concorde (1879-1884)	1			Inquirer (1854-1861)	1	4
10 ans à moins de 15 ans	Ère nouvelle (1852-1865) Lumberman and Three Rivers Echo (1870-1881) Trifluvien (1917-1930)	3									3
15 ans à moins de 20 ans					*Constitutionnel (1868-1884)	1					1
20 ans à moins de 25 ans	Trifluvian Trader (1870-1891)	1	Trifluvien (1888-1909)	1							2
25 ans et plus	Bien public (1909-2000)	1	Journal des Trois-Rivières (1865-1891)	1					Saint-Maurice Valley Chronicle (1919-1933)	1	3
Total		21		7		2		3		14	47

Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées du répertoire d'André Beaulieu et de Jean Hamelin.

* Ces journaux ont des éditions hebdomadaires qui ne figurent pas dans le tableau.

Selon Jean de Bonville : « Trois-Rivières ne parvient pas à soutenir une presse hebdomadaire stable, et encore moins un quotidien. [...] Aucun titre ne survit plus de quelques années, jusqu'à l'arrivée du *Bien Public* en 1909 »²³. De plus, l'historiographie nous apprend que, pour toute la période considérée, la durée de vie moyenne d'un périodique est de moins d'un an²⁴. De manière plus précise, entre 1830 et 1879, 48,8% des périodiques francophones disparaissent l'année même de leur fondation²⁵, alors qu'entre les années 1884 et 1914, cette proportion diminue à 41,9%²⁶. S'il est vrai qu'aucun périodique trifluvien ne traverse l'ensemble de la période, cela ne permet pas d'emblée de conclure que tous sont éphémères. En effet, pour la ville de Trois-Rivières lorsque nous enlevons les éphémères, soit les journaux ayant une longévité de moins d'un an, nous observons que 29 des 47 journaux du corpus résistent à leur première année de publication. Jean de Bonville avance qu'aucun des journaux trifluviens ne résiste plus que quelques années. Ainsi, notre analyse ne corrobore pas cette opinion. Mais plus encore, lorsque nous retirons les éphémères, et les feuilles ayant une longévité égale ou inférieure à trois ans, c'est 18 journaux sur 47 soit un peu plus du tiers du corpus, qui ont une longévité égale ou supérieure à trois ans.

2.3 Orientation politique

Le commentaire politique est prépondérant dans le journal d'idées du XIX^e siècle. Non seulement ce commentaire est important, mais les feuilles du XIX^e siècle divulguent publiquement leur allégeance politique. Dans bien des cas, cette promesse de défendre une idéologie au profit d'une autre est récompensée financièrement, ce qui est bien nécessaire à la survie d'une feuille à une époque où

²³ *Ibid.*, p. 72.

²⁴ *Ibid.*, p. 43 et Christiane Campagna, *op. cit.*, p. 35-38.

²⁵ Christiane Campagna, *op. cit.*, p. 36.

²⁶ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 53.

le nombre des abonnés et la publicité ne sont pas suffisants pour faire survivre à eux seuls la publication²⁷. Aussi, nous nous sommes penchée sur l'orientation politique des journaux trifluviens. Par souci de clarté, nous reprendrons ici les catégories mises de l'avant par Jean de Bonville :

Afin de simplifier la présentation des informations, les tendances voisines sont regroupées. Ainsi, national et radical se fondent dans le qualificatif « libéral ». Les ultramontains et les conservateurs ne forment plus qu'une seule catégorie. Quant aux autres tendances, puisqu'elles représentent toutes des groupes indépendants des partis, elles sont assimilées au qualificatif « indépendant »²⁸.

Nos critères déterminant l'allégeance politique d'un journal sont semblables à ceux de l'historien. En effet, Jean de Bonville reprend l'orientation proclamée par l'éditeur ou le propriétaire. Conscient qu'il peut y avoir divergence entre le fait qu'un propriétaire affirme que son journal est indépendant et que dans les faits celui-ci s'oriente vers un parti, l'historien accepte de prendre comme telle une déclaration d'indépendance de la part d'un propriétaire²⁹. Nous avons amassé une partie de ces informations d'après l'historiographie existante³⁰. Puis, en consultant les prospectus, nous avons recueilli les renseignements manquants. Dans les cas où ce type d'information était absent, nous avons classé ces périodiques dans la catégorie « inconnue ». Précisons que 24 journaux sont classés dans cette dernière catégorie. Parmi eux, 16 sont des éphémères, expliquant en partie pourquoi nous n'avons pas beaucoup de renseignements à leur endroit.

²⁷ *Ibid.*, p. 43.

²⁸ *Ibid.*, p. 49.

²⁹ *Ibid.*, p. 59.

³⁰ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, 10 vol., Québec, Presse de l'Université Laval, 1973-1985. et Henri Vallée, *Les journaux trifluviens : de 1817 à 1933*, Trois-Rivières, Édition du Bien public, 1933, 89 p.

Tableau 2.5

Longévité des journaux trifluviens selon la périodicité à la date de fondation entre les années 1852 et 1920

Longévité/Périodicité	Hebdomadaire	Total	Bihebdomadaire	Total	Trihebdomadaire	Total	Quotidien	Total	Inconnue	Total	Grand total
Moins d'un an	Lumberman (1891) Piébisiciste (1898) Intérêt public (1905) Cultivateur indépendant (1854) Canadian Democrat (1894)	5					Clairon (1884) Ordre (1896)	2	Bas-Canada (1856) Union trifluviennne (1869) Scie (1884) Butler's Journal (1894) Herakl (1901) Réclame (1911) Sentinelle (1862) Lumberman (1884) New Era (1885) Trifluvian Trader (1891) Éclair (1896)	11	18
1 an à moins de 3 ans	Loop Line (1882-1884) Indépendance canadienne (1894-1896) Annonceur (1900-1902) Ami du peuple (1901-1903) Three Rivers News (1910-1912) Écho du Saint-Maurice (1858-1859)	6	Ère nouvelle (1884-1885) Courier (1901-1902) Éclair (1877-1878)	3			Liberté (1884-1886)	1	Three-Rivers Commercial Advertiser (1859-1861)	1	11
3 ans à moins de 5 ans	Gazette des Trois-Rivières (1860-1863) National (1861-1864) Newcomer (1914-1918)	3	Étoile (1900-1904) Courier (1913-1917)	2							5
5 ans à moins de 10 ans	Paix (Sentinelle) (1884-1890) Nouveau Trois-Rivières (1908-1917)	2			*Concorde (1879-1884)	1			Inquirer (1854-1861)	1	4
10 ans à moins de 15 ans	Ère nouvelle (1852-1865) Lumberman and Three Rivers Echo (1870-1881) Trifluvien (1917-1930)	3									3
15 ans à moins de 20 ans					*Constitutionnel (1868-1884)	1					1
20 ans à moins de 25 ans	Trifluvian Trader (1870-1891)	1	Trifluvien (1888-1909)	1							2
25 ans et plus	Bien public (1909-2000)	1	Journal des Trois-Rivières (1865-1891)	1					Saint-Maurice Valley Chronicle (1919-1933)	1	3
Total		21		7		2		3		14	47

Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées du répertoire d'André Beaulieu et de Jean Hamelin.

* Ces journaux ont des éditions hebdomadaires qui ne figurent pas dans le tableau.

Toutes les tendances politiques, bien qu'à différents degrés, sont représentées à Trois-Rivières. En regardant le tableau 2.6, le premier constat s'imposant est le peu de différence entre le camp des journaux libéraux et celui des conservateurs. En prenant également en compte la longévité des journaux, au moins deux feuilles d'allégeance opposées se partageront le lectorat trifluvien tout au long de la période étudiée. Là où les différences se remarquent pour les journaux de ces deux tendances, c'est dans leur distribution dans chacune des décennies. Autant pour les journaux de tendance libérale que ceux de tendance conservatrice, la majorité sont fondés entre 1860 et 1899, particulièrement dans le cas des feuilles conservatrices. À partir de 1900, seulement deux nouvelles fondations d'allégeances conservatrices verront le jour alors qu'il y en aura cinq du côté libéral. Nous verrons tout au long de mémoire qu'une des marques de l'émergence de la presse d'information est la volonté des propriétaires de s'affranchir de la tutelle politique. Il est à noter cependant que toutes les allégeances ne réagissent pas de la même manière face à ce courant émancipateur. En effet, pour l'ensemble du Québec, cette distanciation du pouvoir politique est plus marquée au sein de la presse conservatrice, passant de 56% à 28% entre 1884 et 1914³¹. À cet égard, la presse trifluvienne présente la même tendance que celle du reste de la province. Dans le cas de Trois-Rivières, un autre facteur contribue à comprendre ce retrait graduel de la presse conservatrice, du moins sur le plan des nouvelles fondations. Comme l'explique René Hardy : « Depuis la Confédération, l'électorat trifluvien choisit invariablement des représentants conservateurs aux gouvernements provincial et fédéral »³². Cette inclination de la population trifluvienne prend fin à l'élection de 1900 : « En moins de six ans [...] la machine libérale dirigée par Jacques Bureau a pris le contrôle politique de Trois Rivières »³³. Le fait que cette situation soit en partie reflétée par la presse laisse supposer sa partialité.

³¹ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 49.

³² René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 578.

³³ *Ibid.*, p. 579.

Ces frontières politiques ne sont toutefois pas étanches, en ce sens que certains journaux se réorientent au cours de leur vie. À titre d'exemple, *Le Nouveau Trois-Rivières*, d'abord indépendant, passera sous la bannière libérale. Nous remarquons par ailleurs qu'encore en 1914, date de naissance de la dernière feuille de notre corpus dont nous connaissons l'orientation politique, les propriétaires trifluviens se réclament toujours d'un parti, ce qui s'éloigne de la tendance générale de la presse au tournant du XX^e siècle. Bien plus, si nous incluons les périodiques fondés avant cette date et ayant toujours cours à l'époque, nous nous apercevons que la presse trifluvienne s'aligne encore majoritairement sur les partis politiques, contrairement à ce qui se passe dans le reste de la province à pareille date. En effet, selon Jean de Bonville : « Un mouvement soutenu porte les journaux vers leur émancipation politique. Un nombre croissant de quotidiens et d'hebdomadaires cesse de se réclamer d'une allégeance politique. Ainsi, en 1884 15% des hebdomadaires de la province se définissent comme étant indépendant alors qu'ils passent à 35% en 1914 »³⁴. Si les journaux trifluviens suivent la tendance générale en ce qui a trait au recul de l'allégeance conservatrice, ils présentent par contre des spécificités locales quant à leur partisanerie prise dans l'ensemble.

Il semblerait également que le facteur linguistique ait une incidence sur la vitesse de la distanciation face au pouvoir, du moins à l'échelle provinciale³⁵. Cette donnée est difficilement vérifiable dans le cas des journaux anglophones de Trois-Rivières, étant donné leur nombre réduit, en plus du fait que, des 15 feuilles anglophones de la ville, 11 font partie de la catégorie inconnue. S'il nous est impossible dans le cas des journaux de langue anglaise de dégager des constantes et des conclusions, soulignons néanmoins qu'ils se distribuent comme suit : *The Loop Line* est un

³⁴ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 49.

³⁵ *Ibid.*, p. 50.

journal libéral, tandis que les deux *The Trifluvian Trader* et *The Lumberman and Three Rivers Echo* sont conservateurs.

L'orientation politique d'un journal, selon Jean de Bonville, ne peut servir à évaluer la longévité de la publication, car elle est « trop changeante ». Toutefois, toujours selon l'historien, l'allégeance peut être utilisée comme paramètre de longévité sur « une courte période » au début de la fondation³⁶. Toutefois, nous sommes d'avis qu'elle peut être significative dans le cas d'un petit centre urbain où nous supposons que l'appareil de presse demeurera, tout au long de la période étudiée, orienté politiquement. De plus, dans le cas où l'orientation ne peut servir à expliquer la longévité des périodiques, il est intéressant d'examiner la durée de vie des périodiques selon qu'ils soient conservateurs, libéraux ou indépendants et d'en chercher ailleurs l'explication.

Entre 1852 et 1879, la presse libérale est absente du monde journalistique trifluvien. À partir de 1879, nous remarquons toutefois que des tentatives pour concurrencer la presse conservatrice sont engagées. En effet, entre les années 1879 et 1887, cinq nouveaux journaux seront fondés. Parmi ceux-ci, un seul est conservateur, trois sont de tendance libérale et un se proclame indépendant. Ces efforts pour équilibrer le paysage journalistique se solderont par des échecs, en ce sens qu'aucun d'entre eux ne durera assez longtemps pour devenir un véritable adversaire.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que les nouveaux journaux publiés en même temps qu'un journal conservateur bien implanté sont éphémères. À titre d'exemple, simultanément à la publication du *Journal des Trois-Rivières*, du *Constitutionnel* et du *Trifluvian Trader* qui ont une durée de vie respective de 23 ans, 16 ans et 21 ans et couvrant les années 1865 à 1891, aucun nouveau journal ne dépassera le cap des cinq années d'existence. Ainsi, à l'exception de ces trois

³⁶ *Ibid.*, p. 54.

journaux conservateurs, nous constatons qu'entre les années 1879 et 1887, une partie de la presse trifluvienne souffre d'instabilité. Soulignons qu'au cours de cette période où la presse est sous l'égide du *Journal des Trois-Rivières*, un des journaux libéraux fondés sera l'organe officiel de ce parti : la *Concorde*. Cette feuille bénéficiait donc d'un support financier relativement stable. Nous savons que ce mode de financement est plutôt précaire pour les journaux puisque souvent lorsque le parti opposé est élu, les journaux voient leurs vivres disparaître. Pourtant, tout le temps que la *Concorde* fut publié ce sont les conservateurs qui détenaient le pouvoir, les libéraux ne les déclassant qu'en 1887³⁷, soit trois ans après la mort de la *Concorde*. Des observations similaires peuvent être relevées pour une seconde période qui s'ouvre avec la fondation du *Trifluvien*, organe officiel du parti conservateur. Ce bihebdomadaire, d'allégeance conservatrice, paraîtra de 1888 à 1909. Au cours de cette période quatre journaux seront fondés dont deux libéraux, un ultramontain et un dont l'orientation politique nous est inconnue. Ces nouvelles feuilles auront une longévité oscillant entre un an et quatre ans, ce qui montre encore l'instabilité d'une partie de la presse trifluvienne. Cette tendance ne s'esquive pas à l'aube des années 1910. Parmi les six nouvelles feuilles naissant au cours de cette période, quatre ont une allégeance inconnue, un est libéral et l'autre conservateur. Ces deux derniers journaux ont une longévité respective de trois ans et quatre ans et comme pour les exemples précédents ils sont chapeautés par des journaux ayant une plus grande longévité.

L'instabilité relative de la presse trifluvienne peut partiellement s'expliquer par les conditions financières précaires des journaux du XIX^e siècle ainsi que par l'étroitesse de son marché. Cela étant, ces difficultés qu'éprouve la presse libérale à s'implanter de manière durable ne sont pas uniques à la ville de Trois-Rivières, puisque

³⁷ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal : Boréal Express, Coll. Boréal Compact, 1989, p. 192.

l'allégeance conservatrice dominait le paysage journalistique québécois jusqu'au milieu de la décennie 1880³⁸.

2.4 Conclusion

L'objectif de ce chapitre était double. Dans un premier temps, nous désirions dresser le portrait d'ensemble de l'appareil de presse trifluvien. Puis, dans un deuxième temps nous souhaitions saisir son évolution entre les années 1852 et 1920. Pour ce faire, nous avons examiné le nombre de journaux et la langue, la périodicité, la longévité ainsi que l'orientation politique. Il ressort d'abord que l'appareil de presse trifluvien est plus dynamique que l'avait laissé entrevoir l'historiographie. Nous pensons notamment à ce qu'avait avancé Jean de Bonville à propos de l'incapacité des triflubiens à implanter une presse durable. Nous avons démontré que, bien qu'une partie de l'appareil de presse soit éphémère, une partie importante des journaux résiste un certain temps. Il ressort également que l'année 1880 n'est pas particulièrement marquante pour Trois-Rivières, alors qu'elle est une année charnière dans le passage de la presse d'opinion à la presse d'information. Ainsi, nous devons regarder autrement la distribution temporelle de la presse trifluvienne. Le tableau sur la chronologie a fait ressortir la grande difficulté que semblent éprouver les journaux naissant sous un journal déjà établi. Peut-être cela vient-il d'un manque de demande, d'un bassin de lecteurs trop petit ? Peut-être que seulement quelques individus détenaient assez de capital pour faire vivre une feuille?

Bref, à la lumière de ce chapitre, nous constatons que, si la presse trifluvienne s'apparente à certains égards à la presse de grands centres urbains tel Montréal, elle présente dans l'ensemble des caractéristiques qui lui sont propres, ce qui peut notamment laisser présumer qu'elle répond à une demande locale. Les chapitres suivants permettront de vérifier cette supposition.

³⁸ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 49.

CHAPITRE III

PROSOPOGRAPHIE DU PERSONNEL DE PRESSE TRIFLUVIEN ENTRE LES ANNÉES 1852 ET 1920

Pour aller plus loin dans la connaissance de l'évolution de la presse trifluvienne, nous voudrions nous attacher dans ce troisième chapitre à ses artisans par le biais de la méthode prosopographique qui « permet, grâce à la biographie, un genre historique plus traditionnel, de traiter un groupe social dans son ensemble »¹. Dit autrement, nous souhaitons cerner l'évolution des artisans de la presse trifluvienne entre 1852 et 1920 afin de mieux comprendre les particularités cette dernière. Les limites des sources qui nous intéressent nous ont toutefois forcée à revoir quelque peu notre objectif de départ. Ainsi, au terme de ce chapitre, nous serons plutôt en mesure d'offrir un portrait de groupe qualitatif qu'une étude prosopographique permettant notamment une analyse quantitative. Mentionnons tout de même que nous nous inspirerons grandement de la méthodologie utilisée dans les études prosopographiques. De manière spécifique, nous avons calqué notre démarche sur celle de Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre dans leur article *La haute rédaction des quotidiens québécois entre 1850 et 1920*² présenté dans le bilan historiographique. De plus, leur étude servira, lorsque cela sera pertinent, de base comparative entre le cheminement des hommes du corpus et le personnel de presse des grands centres urbains. Ces deux historiens ont étudié de manière spécifique la haute rédaction des quotidiens québécois, donc ce qui pourrait à prime abord être

¹ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, «La haute rédaction des quotidiens québécois entre 1850 et 1920» dans *Érudition, humanisme et savoir*. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin, sous la dir. d'Yves Roby et Nive Voisine. Sainte-Foy : Les presses de l'Université Laval, 1996, p. 403.

² *Ibid.*, p. 408-410.

considéré comme un non-sens, que de comparer nos données avec les leurs, ne l'est en définitive pas tant. Expliquons-nous. D'abord, nous supposons que l'appareil de presse trifluvien demeure de petite envergure et qu'il s'apparente plus à la presse des campagnes qu'à celle des grands centres urbains. À cet égard, Jean de Bonville explique que : « Rédacteurs, directeurs, éditeurs et propriétaires d'imprimerie : nombre de licenciés en droit et d'avocats gravitent autour de la presse. À Montréal et à Québec, ils sont directeurs et rédacteurs ; à la campagne, ils sont plus souvent propriétaires de leur journal et de son atelier [...] »³. Nous vérifierons si ces propos s'appliquent au cas de Trois-Rivières. Par ailleurs, nous souhaitons déterminer si la presse à Trois-Rivières se dirige vers une presse d'information. Nous avons démontré dans les chapitres précédents que différents paramètres, dont la professionnalisation du personnel, sont à examiner afin de déterminer s'il y a passage ou non. Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre ont notamment démontré qu'un des signes de la professionnalisation est une durée en poste plus longue⁴. C'est ce type d'information que nous comparerons, ce qui nous donnera des informations supplémentaires pour déterminer quel genre de presse est publié à Trois-Rivières.

Pour ce faire, nous avons dans un premier temps, à l'aide du répertoire d'André Beaulieu et de Jean Hamelin⁵ ainsi que de l'ouvrage d'Henri Vallée⁶, dressé une liste de tous les individus ayant participé aux journaux trifluviens entre 1852 et 1920. Ce qui nous a permis de constituer un corpus de 106 hommes, toutes fonctions confondues. Ce qui nous a mené à la seconde étape de cette prosopographie : la

³ Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Les presses de l'Université Laval, Québec, 1988, p. 160.

⁴ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 421.

⁵ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, 10 vol., Québec, Presse de l'Université Laval, 1973-1985.

⁶ Henri Vallée, *Les journaux trifluviens : de 1817 à 1933*, Trois-Rivières, Édition du Bien public, 1933, 89 p.

constitution de fiches biographiques⁷, comprenant 25 champs. Le *Dictionnaire biographique du Canada*⁸, *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*⁹, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*¹⁰ et le *Dictionnaire des parlementaires*¹¹ ont été nos premières sources. À cet égard, mentionnons que nous avons trouvé dix notices dans le *Dictionnaire biographique du Canada* et que ce sont ces individus en totalité ou en partie que nous avons retrouvés dans les autres dictionnaires. Nous avons, par la suite, consulté différents fonds d'archives du Séminaire de Trois-Rivières afin de compléter les informations manquantes. Deux types de fonds étaient à notre disposition. Le premier est le Fonds trifluvien du XIX^e et XX^e siècle portant sur les individus considérés importants pour la ville ou la région. Les autres fonds étaient réservés à un individu ou à sa famille. La cueillette de données fut inégale, il faut le dire. Alors que pour certains des artisans de la presse nous avons trouvé de l'information dans toutes les sources consultées, pour d'autres nous avons difficilement trouvé, même s'ils avaient été longtemps à la barre de journaux importants, ils sont les oubliés de l'histoire¹².

De notre population de base, soit les 106 individus, nous connaissons les fonctions, les dates d'entrée en poste et la date de la fin des mandats, pour les

⁷ Un exemple de ces fiches est placé en annexe.

⁸ *Dictionnaire biographique du Canada*, 2006-007. <http://www.biographi.ca/FR/index.html>.

⁹ William Stewart Wallace, *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*, London/Toronto : Macmillan, 4e éd., 1978, 822 p.

¹⁰ Nive Voisine (sous la direction), *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978-.

¹¹ *Dictionnaire des parlementaires du Québec (1792-1992)*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1993.

¹² Henri Vallée souligne, entre autres, l'importance des frères Dufresne à qui l'on doit la fondation du journal des Trois-Rivières et qui ont notamment été à la barre du *Journal des Trois-Rivières*, pourtant la cueillette d'information sur eux n'a donné que des résultats parcellaires. Henri Vallée, *op. cit.*, 89 p.

activités journalistiques tant à Trois-Rivières qu'à l'extérieur de la ville. Ces informations nous permettront d'analyser les fonctions occupées et la durée des carrières pour la totalité des membres du corpus. Par contre, nous avons été en mesure de compléter les notices pour seulement 33 membres du corpus, soit un peu moins du tiers. Il en résulte donc que nous disposons de données pour une sous-population et de la sorte notre analyse permettra d'indiquer seulement quelques tendances et non, comme nous l'aurions souhaité, de présenter un portrait représentatif de l'évolution personnelle et professionnelle des membres du corpus.

3.1 Univers social et culturel

3.1.1 Des acteurs locaux

D'où sont originaires les propriétaires de journaux trifluviens? Sont-ils Québécois ou étrangers? Sont-ils originaires de milieux défavorisés ou au contraire font-ils partie des privilégiés de la société? C'est le premier cliché que nous prendrons des hommes du corpus. En nous reportant au tableau 3.1, nous remarquons que 16 propriétaires sont natifs de la région mauricienne, dont 7 de la ville de Trois-Rivières et 9 des alentours. Les individus nés à Trois-Rivières sont : Joseph Barnard¹³, George Baillie Houliston¹⁴, Ernest Pacaud¹⁵, Pierre McLeod¹⁶, Joseph-Napoléon Bureau¹⁷, Louis-Thomas Polette¹⁸ et Louis-Delavoie Durand¹⁹. Ceux originaires des

¹³ René Verrette, *Les idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie, 1850-1950*. Les presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1999, p. 37.

¹⁴ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds de la famille McLeod, FN-0268.

¹⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Joseph-Napoléon Bureau, FN-0013.

¹⁸ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

régions adjacentes à Trois-Rivières se répartissent comme suit : Abraham Lesieur-Desaulniers²⁰ et Elzéar Gérin²¹ sont tous deux de Yamachiche. Gédéon²² et Alfred Désilets²³ sont natifs de Saint-Grégoire de Nicolet. C'est dans le comté de Saint-Maurice qu'est né Omer Hérroux²⁴. Paul-Victor Ayotte²⁵ et C.-J. Magnan²⁶ sont originaires du comté de Maskinongé. George-Isidore Barthe²⁷ est né à Restigouche et son fils Jean-Baptiste Meilleur-Barthe²⁸, faisant également partie du corpus verra le jour à Sorel. Quatre autres propriétaires ont également vu le jour dans la province de Québec. De manière plus précise, deux (Alexander Baptist²⁹ et Joseph-Alfred Cambray³⁰) sont nés dans la région de Québec, Arthur Turcotte dans celle de Montréal³¹ et Joseph-Guillaume Barthe à Carleton³², en Gaspésie. Le dernier

¹⁹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069.

²⁰ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, Les avocats des Trois-Rivières, 19 p.

²¹ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

²² Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

²³ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, Les avocats des Trois-Rivières, 19 p.

²⁴ René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2004, p. 808.

²⁵ *Le Nouvelliste*, mercredi 29 avril 1981.

²⁶ *Almanach trifluvien, supplément de Noël*, 1933, Trois-Rivières : La Chronique de la vallée du Saint-Maurice, Vol. 1, no 2, p. 99.

²⁷ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

²⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-010.

²⁹ John Alexander Cooper, *Men of Canada : a Portrait Gallery of Men whose Energy, Ability, Enterprise and Public Spirit Are Responsible for the Advancement of Canada, the Premier Colony of Great Britain*, Montreal ; Toronto : Canadian historical company, 1901, 296 p.

³⁰ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds J.-Alfred Cambray, FN-0171.

³¹ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

individu du corpus pour lequel la provenance géographique est connue est Gustave Vekeman, un Belge³³, dont le nom de plume était Jean des Érables. Pour dix d'entre eux, nous ne possédons pas d'informations.

À propos d'un propriétaire, dont l'origine n'est pas confirmée par les sources, au moins une supposition est possible. Ezéchiel Moses Hart, sur lequel nous avons recueilli peu d'information, est probablement né dans la région mauricienne et peut-être même dans la ville de Trois-Rivières. En effet, la famille Hart est une vieille famille trifluvienne installée dans la ville au XVIII^e siècle et importante tant en nombre qu'en influence³⁴. Aussi, les sources semblent indiquer que tous les Hart ayant résidé à Trois-Rivières proviendraient de cette même souche³⁵.

Tableau 3.1
Lieu d'origine des propriétaires de journaux trifluviens entre 1852
et 1920

Québec	
Trois-Rivières	7
Mauricie	9
Québec	2
Montréal	1
Carleton	1
Belgique	1
Inconnu	10
Total	31
Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées de diverses sources	

³² Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-010.

³³ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 804.

³⁴ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

³⁵ *Ibid.*, et René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 388.

Ainsi, sur les 21 individus pour lesquels nous possédons de l'information, tous sont originaires de la province de Québec, à l'exception de un. Fait encore plus intéressant, la provenance de la moitié du corpus est plutôt concentrée dans les régions limitrophes de celle où ils ont œuvré. C'est donc dire que la presse trifluvienne est produite en grande partie par des acteurs locaux. Nous pouvons présumer que ces hommes de la région sont bien positionnés pour connaître ce qui se passe dans celle-ci et qu'ainsi ils seront en mesure de connaître les choses susceptibles d'intéresser les lecteurs. Nous pouvons également supposer que leur ancrage dans la région leur permettra d'insuffler une saveur locale aux journaux.

3.1.2 La petite bourgeoisie aux commandes

3.1.2.1 Profession des pères

L'examen de la profession exercée par les pères du personnel de presse trifluvien apportera les premiers éléments de réponse quant à leur origine sociale. Les sources ayant révélé à sujet que peu de pères avait pratiqué la politique ou le journalisme, nous avons décidé de regrouper ces professions avec la profession principale du père dans le tableau 3.2. Précisons que nous avons trouvé de l'information pour les pères de 18 membres du corpus.

Tableau 3.2
Profession des pères des propriétaires de journaux trifluviens entre 1852
et 1920

Agriculture	
Cultivateur	6
Commerce et affaires	
Marchands	7
Professions libérales	
Avocat et homme politique	2
Avocat et journaliste	1
Notaire	1
Métiers ou artisans	
Plâtrier, maçon	1
Arpenteur	1
Inconnue	12
Total	31
Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées de diverses sources	

Les quatre pères faisant partie des professions libérales ont de manière systématique partagé leur temps entre la pratique du droit, la politique ou le journalisme. À propos du journalisme, faisons remarquer que seulement George-Isidore Barthe, père de Jean-Baptiste Meilleur-Barthe, a touché à ce domaine³⁶, ce qui dénote le peu de tradition journalistique à Trois-Rivières.

Parmi les hommes du corpus, sept ont été élevés dans des familles où le chef était marchand, il s'agit de : Omer Héroux³⁷, Louis-Delavoie Durand³⁸, Joseph-

³⁶ Ce cas est quelque peu particulier puisque père et fils font partie du corpus.

³⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Jean Héroux, FN-0466, Jean Héroux, Omer Héroux, 1876-1963, Vie, carrière, intimité (jusque vers la mi-juillet 1924), notes par son fil, 151 p.

³⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069.

Napoléon Bureau³⁹, George-Isidore et Joseph-Guillaume Barthe⁴⁰, Alexander Baptist⁴¹ et George-Baillie Houliston⁴². Nous retrouvons parmi ces marchands une diversité notable allant du propriétaire du magasin général à Saint-Barnabé-Nord, le père de Omer Héroux⁴³, au grand baron de bois mauricien, le père d'Alexander Baptist⁴⁴. Deux des pères marchands ont aussi œuvré dans d'autres domaines. Il s'agit de Joseph Barthe⁴⁵, père de George-Isidore Barthe, qui avant de devenir capitaine au long cours fut cultivateur, et du père de Omer Héroux, auquel nous avons fait référence plus haut, qui eut une brève carrière sur la scène politique municipale. Pour la petite histoire, il fut élu maire de Saint-Barnabé-Nord, à son insu, pour l'année 1894-1895⁴⁶. Mentionnons que nous n'avons pas comptabilisé ces deux professions dans le tableau 3.2, car nous avons pris en considération les emplois au moment où le fils était journaliste ou ceux ayant été pratiqués le plus longtemps.

Aussi, nous avons recensé quatre cultivateurs parmi les pères (George-Isidore et Joseph-Guillaume Barthe⁴⁷, Gédéon et Alfred Désilets⁴⁸, Paul-Victor Ayotte⁴⁹, Elzéar

³⁹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Joseph-Napoléon Bureau, FN-0013.

⁴⁰ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁴¹ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

⁴² *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁴³ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Jean Héroux, *op. cit.*

⁴⁴ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

⁴⁵ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, Les avocats des Trois-Rivières, 19 p.

⁴⁶ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Jean Héroux, FN-0466, Jean Héroux, Omer Héroux, 1876-1963, Vie, carrière, intimité (jusque vers la mi-juillet 1924), notes par son fil, 151 p.

⁴⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, Les avocats des Trois-Rivières, 19 p.

Gérin⁵⁰, dont certains semblent avoir eu une importance considérable⁵¹. En effet, les Gérin auraient été « [...] des cultivateurs diligents et prospèrent de la région d'Yamachiche »⁵². De ces cultivateurs, seul le père de George-Isidore Barthe, mentionné plus haut, aurait eu une autre occupation⁵³. Enfin, s'il y a peu de tradition journalistique à Trois-Rivières, il y a également peu de journalistes dont le père a fait partie d'un corps de métier. En effet, dans la catégorie des métiers ou artisans, nous retrouvons uniquement le père de Pierre et Magloire McLeod qui fut plâtrier ou maçon⁵⁴, et celui de Joseph Barnard, lequel a exercé le métier d'arpenteur⁵⁵.

En combinant le nombre de pères ayant œuvré au sein des professions libérales et les six s'étant occupés de commerce et des affaires, c'est près du tiers des individus du corpus qui, dès la naissance, font partie de la petite bourgeoisie⁵⁶. Pour les autres membres du personnel de presse, la profession des pères n'est pas suffisamment éloquente pour déterminer leur niveau d'aisance. Cependant, à la suite de la section suivante qui joute la formation scolaire poursuivie par les

⁴⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

⁴⁹ *Ibid.*, FN-0368-004.

⁵⁰ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁵¹ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ Mentionné à la page précédente ; il fut capitaine au long cours.

⁵⁴ Dans les sources concernant Magloire McLeod il est dit qu'il était plâtrier alors que dans les sources relatives à Pierre McLeod il est fait mention de sa profession en tant que maçon. « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p. et Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds de la famille McLeod, FN-0268.

⁵⁵ René Verrette, *op. cit.*, p. 37.

⁵⁶ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal : Boréal Express, Coll. Boréal Compact, 1989, p. 192.

individus du corpus aux professions des pères, nous serons plus à même de compléter le portrait de leur origine sociale⁵⁷.

3.1.2.2 Formation scolaire

Voici donc ce que révèlent les sources quant au cheminement scolaire pour les 29 membres du personnel de presse pour lesquels nous avons pu amasser de l'information. Portons à l'attention que dans certains cas, il n'était pas explicitement mentionné les études poursuivies par les hommes du corpus. Toutefois, sachant qu'ils avaient notamment fait carrière en tant qu'avocat ou notaire, nous avons été à même de présumer qu'ils avaient une certaine formation académique : ce fut le cas pour 12 individus. Enfin, les sources sont demeurées muettes quant au cheminement scolaire de Gustave Vekeman et P.-A.-J. Voyer.

⁵⁷ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 415-416.

Tableau 3.3
Niveau de scolarité des propriétaires de journaux trifluviens entre
1852 et 1920

Études classiques		3
Barreau		
	Études classiques	3
	Études universitaires	5
	Inconnu	12
Total		20
Notariat		
	Études classiques	
	Études universitaires	
	Inconnu	1
Total		1
Médecine		
	Études classiques	
	Études universitaires	
	Inconnu	1
Total		1
Lettres et pédagogie		1
Total		1
Théologie		2
Total		2
Inconnu		3
Total		31
Source : Compilation de l'auteure à partir des données tirées de diverses sources		

Les deux premiers constats qui ressortent du tableau 3.3 sont que la plupart des futurs membres du personnel de presse, c'est-à-dire 28 sur 31, ont probablement complété leurs études classiques et le droit a eu une nette longueur d'avance dans le choix des études poursuivies. Parmi ces derniers, cinq ont fait leur droit à l'université, trois ont fait leur cléricature dans des bureaux personnels d'avocats, et douze autres ont passé par des chemins inconnus pour apprendre le droit. De ces vingt avocats, deux ont en plus une autre formation. Dans le premier cas, en plus de faire son droit, Télésphore-Eusèbe Normand a fait des études de notariat. Le second, quant à lui, a également fait des études en médecine, il s'agit de Joseph-

Guillaume Barthe⁵⁸. Ajoutons à cela que Jean-Baptiste Meilleur-Barthe a étudié le droit, « mais ne s'est jamais fait admettre au barreau »⁵⁹. C.-J. Magnan a été reçu docteur ès lettres ainsi que docteur en pédagogie⁶⁰. Par ailleurs, Paul-Victor Ayotte⁶¹, Gédéon Désilets⁶², Omer Héroux⁶³ et Alexander Baptist⁶⁴ auraient arrêté leurs études avant ou immédiatement après le cours classique. Enfin, nous ne connaissons guère les études poursuivies par le révérend J. Aitken Clark et celle de Mgr Cloutier, mais il est possible de présumer qu'ils aient au moins fait leur cours classique étant donné leurs fonctions.

Ces données font voir que les individus qui formeront une partie du personnel de presse trifluvien ont un degré d'instruction assez considérable pour l'époque. Nous avons démontré précédemment qu'il y avait peu de tradition journalistique à Trois-Rivières : notons qu'à l'inverse les quatre fils des hommes de profession libérale ont suivi les traces de leur père. Toutefois, comme nous l'avons mentionné précédemment, Jean-Baptiste Meilleur-Barthe a fait son droit comme son père, à la différence qu'il ne s'est jamais fait admettre au barreau.

⁵⁸ William Stewart Wallace, *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*, London/Toronto : Macmillan, 4e éd., 1978, p. 43.

⁵⁹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

⁶⁰ *Almanach trifluvien, supplément de Noël*, 1933, Trois-Rivières : La Chronique de la vallée du Saint-Maurice, Vol. 1, no 2, p. 99.

⁶¹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

⁶² *Ibid.*

⁶³ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Jean Héroux, FN-0466, Jean Héroux, Omer Héroux, 1876-1963, Vie, carrière, intimité (jusque vers la mi-juillet 1924), notes par son fil, 151 p.

⁶⁴ John Alexander Cooper, *Men of Canada : a Portrait Gallery of Men whose Energy, Ability, Enterprise and Public Spirit Are Responsible for the Advancement of Canada, the Premier Colony of Great Britain*, Montreal ; Toronto : Canadian historical company, 1901, 296 p.

Nous avons également voulu voir où les propriétaires avaient fait leurs études. La plupart des individus formant le corpus ont étudié, pour une partie de leurs études ou la totalité de celles-ci, principalement dans la région mauricienne et dans les villes de Montréal ou de Québec. Toutefois, près du tiers des futurs hommes de presse ont fait, en partie ou en totalité, leurs études à l'extérieur de la province de Québec ou même à l'étranger. C.-J. Magnan possède un doctorat en lettres conjointement de l'Université Laval et de l'Université d'Ottawa. Louis-Delavoie Durand a été au collège Saint-Dunstan à Charlottetown, Île-du-Prince-Édouard, pour ensuite terminer ses études à Montréal⁶⁵. Parmi les autres individus à avoir quitté Trois-Rivières dans le cadre de leurs études, deux l'ont fait aux États-Unis : Alexander Baptist, qui après avoir fréquenté différents *highs schools* est allé terminer ses études au collège *Troy* dans l'État de New York⁶⁶, et Abraham Lesieur-Desaulniers, qui commença des études au collège de Nicolet, les termina à l'Académie Wilbraham au Connecticut, puis revint faire son droit à l'Université McGill⁶⁷. Quant à Arthur Turcotte, après avoir fréquenté le collège Sainte-Marie, il a étudié au *Stonyhurst College* en Angleterre, puis est revenu au pays où il a étudié le droit à l'Université Laval et au *McGill College*⁶⁸. George-Isidore Barthe a étudié à Montréal, cependant les sources n'ont fourni aucune précision supplémentaire. J.-A. Cambray a fait son droit à l'Université Laval. Joseph Barnard et Alfred Désilets sont tous deux diplômés en droit de la succursale de l'Université Laval à Montréal. Enfin, Ernest Pacaud, natif de Trois-Rivières, a fait ses études classiques au Séminaire de Nicolet après avoir fait ses études primaires dans une école anglaise⁶⁹. S'agit-il

⁶⁵ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069.

⁶⁶ John Alexander Cooper, *Men of Canada : a Portrait Gallery of Men whose Energy, Ability, Enterprise and Public Spirit Are Responsible for the Advancement of Canada, the Premier Colony of Great Britain*, Montreal ; Toronto : Canadian historical company, 1901, 296 p.

⁶⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

⁶⁸ *Dictionnaire biographique du Canada*, op. cit.

⁶⁹ *Ibid.*

d'une école dans la province de Québec, au Canada ou à l'étranger? Nous ne possédons pas davantage de renseignements. Le fait qu'un peu plus de la moitié des futurs hommes de presse aient étudié dans la région vient confirmer ce que nous avons été en mesure de dégager quant à leur provenance géographique à savoir que l'appareil de presse trifluvien est principalement l'œuvre d'acteurs locaux.

Dans le cas de Trois-Rivières, nous avons vu précédemment qu'environ le tiers du corpus provenait d'un milieu plutôt aisé. Cela dit, il ressort à ce stade-ci que pratiquement la totalité du corpus appartient au monde des professions libérales. En effet, alors qu'au départ le fait que neuf individus du corpus avaient un père cultivateur ou artisan nous laissa croire qu'ils étaient d'origines plus modestes, ces neuf hommes se sont hissés parmi l'élite par leur scolarité. P.-V. Ayotte, fils de cultivateur, fait exception à cette ascension sociale par la scolarité puisque, selon les sources, il aurait uniquement fait son primaire. Cependant, comme nous le verrons dans la section suivante, il ouvrira une maison de commerce éponyme, pénétrant ainsi les rangs de la petite bourgeoisie.

Bref, la combinaison des renseignements sur la profession des pères et sur la fréquentation scolaire des fils fait voir que les futurs membres du personnel de presse trifluvien appartiennent à la petite bourgeoisie. Cette conclusion diffère de ce qui se passe dans le cas des journalistes montréalais d'origine plus modeste tel que démontré par Jean de Bonville⁷⁰. Par contre, les rédacteurs proviennent surtout du droit, s'apparentant ainsi un peu plus à ce qu'ont observé Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre à propos de la haute direction québécoise : « Ces rédacteurs ont sans doute connu une nette ascension sociale, mais ils provenaient en général de milieux suffisamment aisés pour que les enfants soient instruits et ce, même si l'on tient compte des quelques cas où le curé payait pour le jeune homme d'avenir »⁷¹. Ainsi,

⁷⁰ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 160.

⁷¹ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 413 et 414.

l'origine sociale des membres du corpus s'aligne plutôt sur celle de la haute rédaction tel que démontré par Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre.

3.1.2.3 État civil

Les individus du corpus à l'étude sont en majorité mariés, soit 19 sur 31. Deux sont célibataires, Mgr Cloutier, et Louis-Delavoie Durand, puis 10 ont un état civil inconnu. Cela étant, comme nous supposons que l'appareil de presse trifluvien demeurera près des pouvoirs locaux jusqu'à la fin de la période étudiée, nous avons crû qu'il serait intéressant de regarder les alliances faites par les propriétaires. Mentionnons cependant que s'il a été difficile pour cette étude prosopographique de trouver des renseignements sur les propriétaires, cela fut pis dans le cas de leurs épouses. De la sorte, nous n'avons pu dans bien des cas que présumer à partir du patronyme de la jeune fille.

Cela dit, un peu moins du tiers des hommes du corpus se sont mariés avec des relations du monde journalistique, soit neuf sur 31. Elzéar Gérin a épousé Marie-Agathe-Élodie Dufresne⁷², probablement liée aux Dufresne du *Journal des Trois-Rivières*. T.-É. Normand, fondateur du *Constitutionnel*, a épousé en secondes noces la veuve d'Elzéar Gérin décédé en 1887. George Baillie Houlston a épousé la fille de George Baptist⁷³, important marchand de bois dont le fils, Alexander Baptist, a repris le négoce en plus d'avoir fait partie du groupe de propriétaires-éditeurs du journal *La Concorde*. Ernest Pacaud a épousé la sœur cadette d'Arthur Turcotte⁷⁴, aussi membre du groupe de propriétaires-éditeurs du journal *La Concorde* et important homme politique de la région. Nous savons que Joseph-Guillaume, frère de George-Isidore Barthe, a épousé Louise Pacaud. Était-elle liée à E. Pacaud ? Les sources ne le mentionnent pas. J.-A. Cambray était le gendre de Pierre-Victor

⁷² *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

Ayotte⁷⁵. Enfin, Omer Héroux a épousé en secondes noces Bernadette Dufresne, fille de Ephrem-R. Dufresne, propriétaire du *Journal des Trois-Rivières*⁷⁶. George-Isidore Barthe a épousé la fille d'un homme qui fut notamment docteur en médecine, député, publiciste, surintendant de l'instruction publique, et inspecteur des postes⁷⁷. Cette union sort des liens du monde journalistique, mais il n'en demeure pas moins qu'elle se produit dans le cercle des membres influents de la ville. Dans le même ordre d'idées, mentionnons également le mariage de Gédéon Désilets avec Lumina Larue, fille d'Auguste Larue, propriétaire des vieilles forges⁷⁸. Ainsi, si nous ajoutons ces deux dernières unions aux cinq s'étant faites au sein du monde journalistique, c'est près du tiers des hommes oeuvrant dans le monde journalistique trifluvien qui se sont mariés dans les rangs privilégiés.

Au terme de ce qui précède, il ressort que la presse trifluvienne est produite majoritairement par des hommes originaires de la région, appartenant à la petite bourgeoisie, ayant un degré d'instruction élevé et ayant pris épouse de milieux influents.

3.1.2.4 Voyages

L'examen des voyages effectués par le personnel de presse trifluvien fournira, d'une part, des renseignements quant à leur degré d'aisance financière, d'autre part, des indices sur leur niveau culturel. Puisque nous avons vu les déplacements des hommes du corpus au moment de leurs études, nous nous sommes concentrée ici sur les voyages effectués au cours de leur vie active.

⁷⁵ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-004.

⁷⁶ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Jean Héroux, FN-0466, Jean Héroux, Omer Héroux, 1876-1963, Vie, carrière, intimité (jusque vers la mi-juillet 1924), notes par son fil, 151 p.

⁷⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, Les avocats des Trois-Rivières, 19 p.

⁷⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

De ce fait, selon les données amassées, dix membres du personnel de presse ont voyagé. Deux types de destinations peuvent être distinguées : celles ayant eu lieu à l'intérieur de la province, celles ayant eu lieu à l'extérieur de celle-ci. Cinq individus s'inscrivent dans la première catégorie, puis sept trouvent place dans la deuxième. Un seul individu, Elzéar Gérin, fait partie de l'une et de l'autre catégories.

Pour ceux ayant voyagé à l'intérieur des limites provinciales, les destinations sont Montréal, Sorel, et Québec. Seul Omer Héroux a quitté définitivement Trois-Rivières pour s'établir à Montréal. Il a été rédacteur de l'*Action catholique*, poste qu'il quittera en 1910 pour devenir rédacteur du *Devoir* d'Henri Bourassa⁷⁹. George-Isidore Barthe a résidé à Montréal et à Sorel⁸⁰. Pierre McLeod a également habité Montréal⁸¹. Elzéar Gérin s'est établi momentanément à Québec. Enfin, Charles-G. Ogden aurait souvent fait l'aller-retour entre Montréal et Québec pour des raisons d'affaires⁸².

Quelques hommes sont également allés en voyage à l'extérieur de la province, soit à Ottawa. Nous comptons parmi eux George-Isidore Barthe⁸³, Pierre McLeod⁸⁴ et Elzéar Gérin⁸⁵ qui y ont tous trois fait leur résidence durant un temps.

⁷⁹ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 808.

⁸⁰ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁸¹ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

⁸² *The Saint-Maurice Valley Chronicle*, Jeudi 19 juillet, 1934.

⁸³ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁸⁴ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

⁸⁵ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

De ces hommes et d'autres ont voyagé à l'extérieur du pays, soit aux États-Unis ou en Europe. Elzéar Gérin en plus d'avoir résidé à Québec et à Ottawa tel que mentionné, a habité un moment en Grande-Bretagne et en France⁸⁶. Joseph-Guillaume Barthe a aussi vécu trois ans à Paris où il collabora à la *Gazette de France*. Il aurait notamment « fait un voyage en Europe comme secrétaire privé de Sir Hector Langevin »⁸⁷. Pour sa part, George-Baillie Houlston aurait entrepris, à la fin du mois de janvier 1891, un voyage autour du monde⁸⁸. Le service dans le contingent des zouaves pontificaux permit à Gédéon Désilets de voyager lorsqu'il était dans la vingtaine⁸⁹. Notons qu'il fut parmi les cinq premiers Canadiens français à joindre la garde du Pape. Pierre-Victor Ayotte aurait quitté assez tôt le domaine familial pour aller apprendre son métier de photographe et travailler dans une usine de bretelles à Lowell, Massachusetts⁹⁰. Ephrem-R. Dufresne aurait quitté Trois-Rivières autour de 1882 pour aller poursuivre sa carrière journalistique entre autres au Minnesota et au New Hampshire. Nous savons qu'en 1901, il résidait de nouveau à Trois-Rivières, mais nous ignorons la durée de son séjour chez nos voisins du Sud⁹¹. Enfin le dernier individu du corpus dans cette catégorie est le révérend J. Aitken Clark. Les sources n'ont pas révélé s'il a voyagé, par contre nous savons que son fils est né à Édimbourg et qu'il s'établira éventuellement à Trois-Rivières⁹². Son

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

⁸⁸ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

⁸⁹ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 439.

⁹⁰ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-004.

⁹¹ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

⁹² *Almanach trifluvien, supplément de Noël*, 1933, Trois-Rivières : La Chronique de la vallée du Saint-Maurice, Vol. 1, no 2, p. 228.

père était-il présent au moment de sa naissance? Auquel cas, Aitken Clark aussi aurait effectué un voyage.

Tableau 3.4
Voyages des propriétaires de journaux trifluviens entre 1852
et 1920

Québec	
Québec	2
Montréal	3
Sorel	1
Ottawa	3
Etats-Unis	
Lowell, Massachussetts	1
	2
International	
France	1
Royaume-Uni	2
Rome	1
Inconnu	22
Total	38

Source : Compilation de l'auteure à partir des
données tirées de diverses sources

Près du tiers des individus du corpus ont quitté Trois-Rivières à un moment ou un autre de leur vie active. Cela confirme à nouveau ce que nous avons démontré dans la partie sur la situation socio-économique du personnel de presse trifluvien, à savoir que ces derniers sont des individus à l'aise financièrement. Les individus ayant voyagé lors de leur vie adulte ne sont pas les mêmes que ceux ayant quitté Trois-Rivières pour leurs études, à l'exception de George-Isidore Barthe. Donc, en combinant les dix individus du tableau précédent (en ne comptant Elzéar Gérin qu'une seule fois et en omettant George-Isidore Barthe puisqu'il a voyagé en tant qu'étudiant et c'est là que nous le récupérerons) et les neuf ayant étudié à l'extérieur de Trois-Rivières, presque les deux tiers des hommes du corpus ont effectué un voyage. Par ailleurs, cette ouverture sur le monde d'une partie importante du corpus est le premier indice que ce sont des hommes assez cultivés. Dans un autre ordre

d'idées, faisons remarquer qu'outre Omer Héroux et Ephrem-R. Dufresne, les individus du corpus n'ont pas quitté définitivement Trois-Rivières. Cela a peut-être à voir avec leur position plutôt privilégiée dans la société trifluvienne, par opposition à la vague migratoire de la classe ouvrière du XIX^e siècle qui allait tenter sa chance dans les usines étatsuniennes en espérant améliorer leur qualité de vie.

3.1.3 Des hommes littéraires et actifs sur la scène culturelle

La littérature produite par les hommes du corpus ainsi que leur appartenance à des cercles associatifs nous aideront à compléter le tableau de leur niveau de culture tel qu'amorcé par l'examen des voyages. Huit individus du corpus ont publié des ouvrages. Abraham Lesieur-Desaulniers a écrit *Généalogie de quelques familles d'Yamachiche*, Jean-Baptiste Meilleur-Barthe a notamment publié *Trois-Rivières, album illustré, histoire, géographie, industrie*. Pour sa part, Pierre McLeod a consacré un mémoire à Mgr Merry Del Val. Quant à lui, J.-A. Cambray a notamment écrit *Robert Giffard, premier seigneur de Beauport (1934)* en plus des *Bribes d'histoire de Cap-de-la-Madeleine*. Dans un autre registre, C.J. Magnan a à son actif une liste impressionnante d'œuvres littéraires et pédagogiques dont fait partie *l'Enseignement primaire*, une revue dont il était le directeur. Pierre-Arthur-Joseph Voyer était biographe comme nous l'avons vu précédemment. Cela dit, les sources n'offraient pas plus de détails quant aux personnages auxquels il s'est intéressé, mais nous savons qu'il a notamment publié un ouvrage à Trois-Rivières en 1883, puis un autre ouvrage en deux volumes, *Les contemporains*, à Montréal en 1898-1899 sous le pseudonyme de Vieux Rouge. Abraham Lesieur-Desaulniers, mentionné plus haut a aussi touché un autre genre en rédigeant un *Dictionnaire du droit canadien*. Elzéar Gérin a écrit *Notes de voyage*. Enfin, George-Isidore Barthe a publié un roman intitulé *Drames de la vie réelle*, roman canadien en 1896 à Sorel.

Avec ce roman, dit-on, « [...] travail bâclé en 8 jours pour répondre à un pressant besoin d'argent, l'auteur ne s'abusa jamais sur sa valeur littéraire »⁹³.

C'est donc un peu plus du quart du personnel de la presse trifluvienne qui a publié en dehors du monde journalistique. Par ailleurs, le genre historique semble avoir été prisé. Encore ici, cela démontre que le personnel de presse trifluvien a un niveau de culture assez élevé.

En ce qui a trait aux cercles associatifs, nous avons trouvé des renseignements pour 13 membres du personnel de presse trifluvien. Ces derniers étant passablement divers, nous les avons regroupés selon leurs caractéristiques communes. Ainsi, nous avons regroupé les associations de bienfaisance, celles de nature culturelle, celles à caractère religieux et celles à caractère plutôt politique.

Les associations caritatives ont été peu populaires parmi les hommes de presse trifluvien car seul C.J. Magnan fit partie de ce type d'association. En effet, il fut membre de la société Saint-Vincent de Paul du Canada. Nous ne savons pas de manière exacte quand il en devint membre, mais nous savons qu'il a voyagé dans le cadre de ses fonctions à la tête de la société. Il en était le président dans les années 1930. Nous pouvons supposer qu'avant d'obtenir la présidence de ce type d'association il fait en être membre pendant un certain temps. Il est donc plausible que C.J. Magnan ait fait partie de cette société alors qu'il oeuvrait dans le monde journalistique trifluvien.

Plus nombreux sont les hommes de presse trifluvien à avoir gravité au sein de cercles culturels. Parmi eux, Elzéar Gérin qui a notamment fait partie du bureau de

⁹³ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

direction de l'Union catholique et Alexander Baptist ont été les dirigeants du *Three Rivers Turf Club* avec des hommes influents de la région : politiciens, avocats, notaires, commerçants⁹⁴. Nous savons que cette association organisait d'ailleurs des courses de chevaux attelés⁹⁵. Quant à Arthur Turcotte, il semblerait qu'il ait consacré quelques-uns de ses temps libres aux arts de la scène :

[...] Ne nous trompons pas cependant, car si la fanfare recrute surtout dans les couches populaire, les choristes sont ceux-là mêmes qui pratiquent l'art lyrique dans les rencontres sociales typiques de leur classe. Ils proviennent essentiellement des professions libérales : par exemple, au début des années 1880, le protonotaire Panneton, l'avocat et futur maire Arthur Turcotte, le percepteur Hébert et les avocats Grenier et Olivier se produisent comme solistes à la cathédrale et à la salle de l'hôtel de ville [...] ⁹⁶.

Louis-Delavoie Durand a été en 1908 secrétaire de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin⁹⁷. Cette académie n'est pas une association culturelle, mais un lieu d'étude théologique sur la philosophie thomiste. Nous pouvons supposer que de cette première expérience il conservera l'intérêt pour une certaine implication sociale dans différentes sphères. Il fut notamment conférencier⁹⁸ en plus de s'être activement occupé des fêtes du tricentenaire de Trois-Rivières⁹⁹. Il fut membre du Cercle universitaire de Montréal ainsi que de la Société d'histoire régionale des Trois-Rivières, en plus d'avoir été président de l'Association des anciens élèves de La Salle¹⁰⁰.

⁹⁴ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 453.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 453.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 447-448.

⁹⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069. Jacques Lacoursière, de l'intellectuel à l'homme d'un seul livre.

⁹⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*

La présidence de la section trifluvienne de la Société de généalogie fut assurée un moment par J.-A. Cambray¹⁰¹. Jean-Baptiste Meilleur-Barthe, quant à lui, fut membre de la Société d'histoire régionale des Trois-Rivières¹⁰². C.J. Magnan fut également membre de la Société Royale du Canada. Il fut le premier instituteur canadien-français à y être admis et fit un stage à la présidence de la section française de cette association¹⁰³. Il fut également officier de l'instruction publique en France¹⁰⁴. George-Baillie Houlston et Ezéchiel-Moses Hart, deux des copropriétaires de la *Concorde*, s'unissent à l'avocat William McDougall en 1865 et « [...] inaugurent une « chambre de lecture » afin de mettre les journaux à la disposition de la classe instruite moyennant une souscription de quatre dollars »¹⁰⁵. De plus, selon R. Hardy, Houlston aurait été « [...] très actif dans les associations anglophones [...] »¹⁰⁶ ; cependant l'historien ne mentionne pas lesquelles et nous n'avons trouvé aucune trace de ces passages parmi les sources. Enfin, George-Isidore Barthe fut le président de l'Association de presse de la province de Québec pour l'année 1880.

Du côté des associations religieuses nous retrouvons Paul-Victor Ayotte ayant fait partie de la fraternité du Tiers-Ordre pendant 50 ans¹⁰⁷. Puis, Gédéon Désilets,

¹⁰¹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds J.-Alfred Cambray, FN-0171.

¹⁰² Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-010.

¹⁰³ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-130, Jean Lambert, À la mémoire de C.-J. Magnan, Écho de Saint-Justin, 11 juin 1943.

¹⁰⁴ Almanach trifluvien, supplément de Noël, 1933, Trois-Rivières : La Chronique de la vallée du Saint-Maurice, Vol. 1, no 2, p. 99.

¹⁰⁵ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 443.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-004.

ancien zouave pontifical, fut syndic des pères franciscains à Trois-Rivières durant presque 40 ans¹⁰⁸. Enfin, C.J. Magnan a été commandeur de l'Ordre Saint-Grégoire-le-Grand¹⁰⁹.

Nous retrouvons également trois individus du corpus dans les cercles de type politique dont notamment George-Isidore Barthe, qui a cumulé plusieurs fonctions au sein de l'Institut canadien (étant une filiale de l'association montréalaise, elle participe aux mêmes objectifs politiques)¹¹⁰ et notamment celle de secrétaire-trésorier¹¹¹. Parmi les propriétaires de journaux trifluviens, deux ont été président de la Société Saint-Jean-Baptiste : il s'agit de T.-E. Normand pour l'année 1891-1892¹¹² et de J.-A. Cambray qui a été président de cette association dans la région de Québec, mais nous ne savons pas combien de temps il occupa cette fonction ni à quelle époque.

La présentation de ces résultats laisse entrevoir que certains ont eu une vie associative plus active que d'autres. En effet, C.-J. Magnan a non seulement fait partie de trois cercles mais chacun d'entre eux avaient des objectifs bien différents. J.-A. Cambray a aussi fait partie de deux associations dont une à caractère culturel et l'autre plutôt politique.

L'adhésion de près de la moitié des hommes du corpus à des cercles associatifs fait ressortir, d'une part, leur appartenance à l'élite culturelle de la région. D'autre part, ces milieux sont propices à la création de relations. Si nous comparons nos

¹⁰⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054, L'Écho de Saint-Justin 1^{er} décembre 1922.

¹⁰⁹ *Almanach trifluvien, supplément de Noël*, 1933, Trois-Rivières : La Chronique de la vallée du Saint-Maurice, Vol. 1, no 2,, p. 99.

¹¹⁰ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 442.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 446.

¹¹² René Verrette, *op. cit.*, p. 118.

conclusions avec celles de Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, nous remarquons que sur le plan culturel des similitudes existent entre le personnel de presse trifluvien et la haute rédaction des quotidiens. En effet, ces deux historiens ont démontré que la haute rédaction des quotidiens est un groupe ayant un haut niveau de culture. Ils arrivent à cette conclusion notamment par l'étude des publications de la haute rédaction, autres que celles des journaux, les distinctions reçues et leur appartenance à des sociétés culturelles¹¹³.

L'exploration de l'univers social et culturel des membres du corpus pour lesquels nous possédions de l'information a démontré que ce dernier est dans l'ensemble plutôt uniforme.

3.2 Univers journalistique

3.2.1 Les hommes de presse trifluviens : amateurs ou professionnels?

La dernière partie de cette prosopographie consistera à examiner qui a fait quoi. De manière plus précise, il s'agira de brosser le portrait de ce groupe d'individus ayant à un moment ou un autre participé aux journaux de Trois-Rivières. Pour ce faire, nous devons d'abord définir les différentes fonctions relatives au journalisme avec les problèmes que cela comporte. En effet, comme le soulignent les historiens, Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, au XIX^e siècle le même terme peut renvoyer à des fonctions différentes ou encore différents termes peuvent signifier le même poste. Ils ne sont pas les seuls à soulever ce problème d'ambiguïté quant à l'appellation des différents rôles dans le monde journalistique. En effet, Jean de Bonville souligne que :

À la fin du XIX^e siècle, le vocabulaire du journalisme pose des problèmes¹¹⁴. [...] rédacteurs, reporters et éditeurs revendiquent tous le titre de journaliste. Aussi

¹¹³ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 416-417.

¹¹⁴ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 157.

n'est-il pas surprenant que le mot regroupe l'ensemble des personnes dont la principale source de revenu est la production intellectuelle du journal¹¹⁵.

À titre d'exemple, un homme qui produit un journal sans le concours d'autres personnes peut être désigné comme fondateur-rédacteur, c'est le cas notamment de Martin Butler, ou encore comme propriétaire, c'est le cas de Calixte Levasseur. Celui-ci publie seul la *Gazette des Trois-Rivières* pendant trois ans (1860-1863) d'ailleurs. Ces deux trifluviens occupent des postes similaires dans le monde de la presse ; pourtant lorsqu'ils sont évoqués, ils le sont différemment.

Nous avons mentionné au tout début de l'introduction de ce chapitre que nous avons constitué un corpus de 106 hommes, toutes fonctions confondues, qui se répartissent en fait selon les huit catégories que voici : fondateur, propriétaire, éditeur, rédacteur, administrateur, reporter et éditorialiste, imprimeur, collaborateur et directeur. Ces catégories ont été reprises telles quelles des ouvrages consultés. Pour éviter les doubles entrées lors de l'analyse des données, nous avons regroupé certaines de ces occupations. De telle sorte que nous avons désormais les cinq catégories suivantes : la haute rédaction, comprenant les fondateurs, les propriétaires, les éditeurs, les rédacteurs (au sens de rédacteur principal du journal d'opinion) et les éditorialistes ; la basse rédaction, c'est-à-dire les journalistes, parmi lesquels nous retrouvons les collaborateurs et les reporters ; les administrateurs incluant les administrateurs et les directeurs ; les imprimeurs, constituant à eux seuls une catégorie. En ce qui a trait aux individus ayant cumulé plusieurs fonctions nous les avons classés selon le poste qu'ils ont occupé le plus longtemps au cours de leurs activités dans le domaine journalistique.

Nous avons démontré dans le second chapitre que la presse trifluvienne était, de manière générale, plutôt instable, c'est pourquoi des paramètres autres que la longévité des mandats doivent être examinés afin de déterminer s'il y a ou non

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 158.

professionnalisation dans les emplois du monde journalistique trifluvien¹¹⁶. L'articulation entre le nombre de feuilles, le nombre de fonctions occupées et le nombre de temps demeuré en poste donnera les premiers éléments de réponse. Nous devons ainsi départager les individus ayant cumulé diverses fonctions au sein de la même feuille, de ceux ayant exercé une tâche dans un seul journal. Il faut également distinguer les individus ayant fondé et travaillé au sein de plusieurs feuilles en ayant occupé plusieurs fonctions, de ceux ayant toujours occupé la même fonction dans différents journaux.

De cet exercice, il est possible d'avancer que notre corpus se compose de la manière suivante : 94 font partie de la haute rédaction, 6 sont journalistes et 6 sont imprimeurs. Le détail de chacune de ces catégories est présenté dans le tableau 3.5. Parmi eux, 57 individus ont travaillé pour une feuille seulement, dont 48 ont occupé une seule fonction et 9 en ont cumulé plusieurs. Parmi les 49 hommes à avoir œuvré dans au moins deux journaux, 43 ont cumulé diverses fonctions et 6 une seule.

¹¹⁶ Voir Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 421.

Tableau 3.5
Distribution du personnel de presse
selon leur occupation entre 1852 et 1920

Haute rédaction et administration	
Fondateur	11
Propriétaire	62
Rédacteur	19
Administrateur	2
Total	94
Journalistes ou basse rédaction	
Collaborateur	5
Reporter	1
Total	6
Imprimeur	6
Total	6
Grand total	106

Source : Compilation de l'auteure à partir
des
données tirées de diverses sources

Le fait qu'une forte majorité du corpus fasse partie de la haute rédaction laisse supposer que les équipes de rédaction étaient peu nombreuses. En d'autres termes, les journaux trifluviens étant souvent éphémères et le lectorat assez restreint, la publication d'une feuille était possible sans le concours d'employés supplémentaires. En se référant à l'appendice B, nous constatons que la plupart des hommes désignés comme étant fondateur ou propriétaire sont accompagnés du terme éditeur ou rédacteur, ce qui signifie qu'ils se sont impliqués directement dans la rédaction de leur feuille, ce qui est propre à la manière de fonctionner au XIX^e siècle. Les conditions financières précaires de ce domaine, principalement dans les petits centres urbains, entravent certainement la possibilité des propriétaires à avoir recours à une grande équipe ainsi qu'au matériel nécessaire à une grande production est possiblement une explication du personnel réduit dans le cas des journaux trifluviens. C'est du moins ce que laisse entrevoir les propos d'Henri Vallée à propos du projet de fondation de l'*Ordre* dans les dernières années du XIX^e siècle :

Où donc aurait-on pris les fonds pour financer une pareille entreprise, surtout un quotidien, pour payer les services d'une rédaction aussi nombreuse et spécialisée, quand les journaux du temps se mouraient faute d'encouragement,

et que nous voyons nos journaux indépendants actuels, imprimés cependant dans de grandes villes, aux prises avec les plus grandes difficultés financières¹¹⁷ ?

Par ailleurs, le fait qu'il y ait peu de membres du corpus dans la catégorie basse rédaction est un indice supplémentaire de la petitesse des équipes de rédaction et laisse supposer que les journaux trifluviens sont produits d'une manière traditionnelle tout au long de la période étudiée.

3.2.2 Durée de la carrière

Parmi les 106 membres du personnel de presse, 35 ont travaillé dans ce domaine au moins cinq ans, comme le montre le tableau 3.6. En présentant la population de base dans l'introduction de ce chapitre, nous avons souligné que nous connaissions les membres du corpus ayant exercé le journalisme ailleurs qu'à Trois-Rivières. Nous avons tenu compte de ces individus dans l'analyse des données. Notons que dans la catégorie inconnue sont inclus les membres du corpus aillant travaillé dans plusieurs journaux et dont le cumul de ces passages est d'au moins cinq ans, sans que nous n'ayons pu cerner avec exactitude le nombre d'années où ils ont été dans le domaine journalistique. Cela signifie donc que 71 individus du corpus, ayant été aussi bien propriétaire que collaborateur, n'ont fait que brièvement passer sur la scène journalistique trifluvienne. En ce qui a trait à ceux ayant occupé un poste dans le monde journalistique trifluvien de manière significative, il est intéressant de noter qu'ils sont responsables de 25 des 47 journaux à l'étude. C'est donc que certains parmi eux ont fondé et refondé plusieurs feuilles.

¹¹⁷ Henri Vallée, *op. cit.*, p. 63.

Tableau 3.6
Membre du personnel de presse trifluvien entre
1852
et 1920 ayant été dans le domaine plus de 5
années

5 à 9 ans	11
10 à 14 ans	1
15 à 19 ans	8
20 ans et plus	3
Inconnu	12
Total	35

Source : Compilation de l'auteure à partir des
données tirées de diverses sources

Par ailleurs, parmi les 35 individus ayant travaillé dans le domaine journalistique au moins cinq ans, quelques-uns se distinguent par le nombre de feuilles qu'ils ont fondées au cours de leur carrière. En effet, c'est le cas de Pierre McLeod qui fut dans le domaine au moins 12 ans et qui a participé à sept journaux autant à titre de rédacteur que de propriétaire. Elzéar Gérin, quant à lui, a travaillé dans cinq journaux sur une période de 14 ans. George-Isidore Barthe a fondé le *Bas-Canada* en 1858 et publié l'*Indépendance canadienne* de 1894 à 1896. Nous savons également qu'il a fondé et dirigé sept journaux au cours de son passage sur la scène journalistique, mais nous n'en connaissons que quatre. Néanmoins, entre le *Bas-Canada* et l'*Indépendance canadienne*, 38 années se sont écoulées au cours desquelles George-Isidore Barthe s'est occupé de journalisme. Entre 1896 et 1917, Jean-Baptiste Meilleur-Barthe a quant à lui fondé une douzaine de journaux, dont le *Nouveau Trois-Rivières* qu'il publie seul de 1908 à 1917. Joseph-Alfred-Norbert Provencher débute dans le journalisme pendant ses études en droit en fondant la *Sentinelle*. « Admis au Barreau de Montréal le 30 avril 1864, il n'exerça pas

immédiatement sa profession d'avocat, puisque déjà la carrière de journaliste semblait l'attirer davantage ; ainsi, il entra comme rédacteur de nuit à la *Minerve* »¹¹⁸. Puis en 1867, Provencher délaisse temporairement le journalisme pour la politique. Ce n'est qu'en 1880 qu'il renouera avec sa première carrière, emploi qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1887. Provencher aura dans sa carrière journalistique travaillé pour six journaux dont cinq feuilles montréalaises. Les cas de Joseph-Alfred Désilets et d'Ephrem-R. Dufresne sont un peu particuliers puisqu'ils ont tous deux travaillé pour le *Journal des Trois-Rivières* et le *Trifluvian Trader*, le second étant en fait la version anglaise du premier. Après son passage au *Journal des Trois-Rivières*, qui aura duré quatre années, Désilets se retire du journalisme en 1880 pour n'y revenir que dans la première décennie du XX^e siècle dans une feuille dont il sera le co-propriétaire ainsi que le co-rédacteur. Dans le cas d'Ephrem-R. Dufresne, il fut co-propriétaire-éditeur du *Journal des Trois-Rivières* pendant quatre ans. Puis, il quitte Trois-Rivières pour les États-Unis où il travaillera comme journaliste dans au moins trois villes. Enfin, Abraham Lesieur-Desaulniers a été le rédacteur de l'*Ère nouvelle* pendant 13 ans et il semblerait qu'il ait collaboré à plusieurs journaux, mais nous n'avons pas été en mesure de retracer lesquels.

La durée des carrières relativement longue des hommes mentionnés précédemment n'est pas synonyme de longévité pour les journaux dont ils se sont occupés. À titre d'exemple, les feuilles de Jean-Baptiste Meilleur-Barthe fondateur de douze journaux et qui a fait ce métier longtemps, n'ont pas dépassé le cap de leur première année de publication. Ou encore, Pierre McLeod tentera de publier un quotidien, cependant seul le prospectus verra le jour. Pierre-Victor Ayotte, pour sa part, tentera d'insuffler un second souffle au *Trifluvian Trader* en 1891 sans succès.

Dix des 18 feuilles éphémères sont publiées par 14 membres du corpus pour lesquels nous perdons la trace après ce bref passage sur la scène journalistique

¹¹⁸ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

trifluvienne. Il y a tout lieu de croire que ce fut leur unique expérience dans ce domaine car dans les cas où un de ces individus vont poursuivre leur carrière à l'extérieur de Trois-Rivières, Henri Vallée le mentionne. À cet égard, nous pouvons citer en exemple le cas d'Alfred Norbert Provencher, qui selon Vallée, après avoir publié la *Sentinelle* part pour Montréal où il « [...] fera une brillante carrière de journaliste »¹¹⁹. Nous savons également que Philippe Duval et Joseph Labonté, propriétaires de l'*Éclair*, vont poursuivre leur carrière journalistique dans le comté de Maskinongé¹²⁰.

La durée des carrières et la longévité des feuilles ne semblent pas aller de paire à Trois-Rivières. En effet, nous avons démontré que des membres du corpus ayant été dans le domaine relativement longtemps sont tout autant à la tête des journaux éphémères que des individus s'étant consacrés au journalisme pendant une partie importante de leur vie. En outre, nous observons dans les journaux présentant une longévité importante des changements de propriétaires assez fréquents. Comme dans le cas des journaux éphémères, ces derniers ont accueilli à leur direction des hommes dont ce sera la seule expérience et d'autres qui la réitéreront dans d'autres feuilles. À titre d'exemple, William-Henri Rowen, co-propriétaire de l'*Ère nouvelle* de 1852 à 1858 et seul propriétaire de 1858 à 1865, ne publiera plus de journal par la suite. Gédéon Désilets, propriétaire avec ses frères du *Journal des Trois-Rivières* pendant 19 ans, se retirera du journalisme lorsqu'il quittera, pour des raisons de santé¹²¹, la direction du journal. D'un autre côté nous avons des hommes comme Jean-Baptiste Normand, co-propriétaire pendant trois ans du *Constitutionnel*, journal publié pendant 16 ans, et qui quitte le journalisme après ce passage. Hector Trépanier, propriétaire de ce journal quelques années plus tard suit le même parcours que Jean-Baptiste Normand et nous pourrions ainsi multiplier les

¹¹⁹ René Verrette, *op. cit.*, p. 118.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 43.

¹²¹ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

exemples. En définitive, seulement 35 membres du corpus ont fait du journalisme pendant une durée significative et ces derniers ont principalement occupé des postes au sein de la haute rédaction.

Pour cette partie, nous possédions les renseignements nécessaires pour étudier la totalité du corpus. Cela n'est toutefois pas le cas pour le reste de cette prosopographie. En effet, les notices que nous avons pu compléter étant au nombre de 31 comme dans les parties précédentes c'est donc sur eux que portera le reste de l'analyse. Soulignons toutefois que si nous ne savons pas ce que ces hommes, dont nous perdons la trace, ont fait par la suite, par contre, nous savons ce qu'ils n'ont pas fait. En effet, s'ils avaient été des littéraires ou des hommes politiques nous les aurions repéré dans les dictionnaires spécialisés. Ainsi, nous pouvons supposer qu'une partie importante de l'appareil de presse trifluvien fut produite par des gens « ordinaires », qu'ils n'étaient pas des personnalités publiques.

3.2.3 Âge d'entrée dans la profession

Nous avons examiné l'âge auquel les hommes du corpus se sont livrés à leur première expérience connue dans le monde journalistique. Mentionnons que ces données étaient disponibles pour 24 des 31 individus pour lesquels nous avons complété des fiches biographiques. Parmi eux, 19 débutent dans la profession en tant que membre de la haute direction et cinq en tant que simples journalistes. De ces cinq journalistes, quatre accéderont éventuellement à la tête d'un journal. Notons que peu d'hommes de presse trifluviens ont une expérience du milieu lorsqu'ils accèdent à des postes de direction, tel que la haute rédaction, la propriété ou la fondation d'une feuille. Ce manque d'expérience semble avoir peu d'incidence sur la longévité des feuilles. Deux exemples serviront à étayer ces propos. La première expérience de Télésphore-Eusèbe Normand est la fondation du *Constitutionnel* qui durera 16 ans. D'un autre côté George-Isidore Barthe après 28 ans de carrière dans le domaine journalistique fonde une feuille qui durera à peine un an.

Les deux catégories d'âge pour les premières expériences journalistiques les plus représentées sont celles de 20 à 24 ans et 35 à 39 ans. En fait, le quart du corpus, soit huit individus, entrent dans la profession avant leur vingt-cinquième année. Pour quatre d'entre eux cela sera leur seul passage dans le monde journalistique. Mentionnons également que parmi ces huit hommes de 24 ans et moins, un seul est d'abord journaliste, cinq entrent dans le métier en tant que rédacteurs, dont un est en même temps propriétaire-éditeur, et deux se lancent dans la mêlée en fondant leur propre feuille.

Si les hommes de presse trifluviens, pour lesquels nous possédions des renseignements, débutent assez tôt dans le domaine, quelques-uns verront en plus leurs carrières se poursuivre assez longtemps. En effet, cinq individus sont encore dans le journalisme après 45 ans de service. Doyen de ceux-ci, Alfred Désilets fait encore partie d'un comité de rédaction de 72 à 76 ans, alors qu'il avait fait ses premières armes dans le métier à l'âge de 35 ans. En outre, ces hommes qui font du journalisme au-delà de 45 ans sont ceux que nous avons mentionnés précédemment et qui ont travaillé dans plusieurs journaux. Pour le reste du corpus l'âge à l'entrée dans la profession est non disponible. Cependant, une supposition est possible. En effet, ceux-ci sont de manière générale propriétaire du journal qu'ils publient¹²², de la sorte, nous croyons qu'ils devaient être relativement jeunes et après la fin de leur journal, probablement en constatant la difficulté d'une telle entreprise, ils ont choisi de réorienté leur vie professionnelle.

3.2.4 Les carrières autres que le journalisme

Bien que certains individus du corpus peuvent être considérés comme des journalistes professionnels, ils ne peuvent gagner leur vie par le biais de cette seule occupation puisque la presse trifluviennne est majoritairement caractérisée par une

¹²² Voir l'appendice B.

périodicité variant entre l'hebdomadaire et le trihebdomadaire, comme nous l'avons démontré dans le second chapitre. Cela étant, précisons qu'il nous a été possible de déceler des carrières autres que le journalisme pour l'ensemble des membres du corpus à l'exception de deux : Gustave Vekeman et Omer Héroux. Dans le cas du premier, l'information est non disponible. Quant au second, il aurait réussi à vivre du métier de rédacteur au *Devoir*. Cela dit, les sources étant bien souvent imparfaites, si nous connaissons ces autres carrières, il est rare de connaître précisément la période à laquelle elles ont été pratiquées et combien de temps. Est-ce en même temps qu'ils étaient propriétaires d'une feuille? Certains ont une liste impressionnante d'emplois occupés, mais dans quel ordre et combien de temps? Les sources n'ont pas toujours pu offrir de réponses à ces questions. Précisons également que les renseignements concernant les professions autres que le journalisme ont pu être trouvés pour quelques-uns des membres du corpus autres que les 31 individus pour lesquels nous avons pu compléter les notices biographiques. Cependant, ces informations sont sommaires, en ce sens où nous ignorons à quel moment et combien de temps ces activités professionnelles ont été pratiquées.

Il demeure que sans l'ombre d'un doute que la combinaison avocat-homme de presse remporte la palme en ce qui a trait aux carrières complémentaires. Parmi les 19 individus qui ont aussi vêtu l'habit d'avocat, deux sous-groupes se distinguent : un premier où les individus ont pratiqué exclusivement le journalisme et le droit, puis un deuxième où les individus ont pratiqué ces deux professions en plus d'autres métiers. Dans le premier, nous retrouvons Magloire McLeod¹²³, Louis-Thomas Polette¹²⁴, Ephrem-R. Dufresne¹²⁵, U.-J.O. Brunelle¹²⁶ et Louis-Delavoie Durand¹²⁷,

¹²³ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

¹²⁴ *Ibid.*

¹²⁵ *Ibid.*

alors que dans le deuxième, nous retrouvons 14 individus. Parmi ces derniers, nous avons décelé, notamment, deux protonotaires (Ernest Pacaud¹²⁸ et Alfred Désilets¹²⁹) et Télésphore-Eusèbe Normand fut également notaire¹³⁰. George-Baillie Houliston exerça, en plus du droit et du journalisme, entre autres, les métier de marchand, promoteur et homme d'affaires¹³¹. Hercule Dorion¹³², se retirera du journalisme et du droit pour se consacrer à l'agriculture¹³³. Précisons que cette liste n'est pas exhaustive puisque certains de ces hommes ont exercé plus de cinq métiers ou professions.

Pour les 11 individus n'ayant pas pratiqué le droit en plus du journalisme, les carrières sont assez diversifiées comme nous le verrons. Deux étaient dans le commerce : un au détail, l'autre marchand en gros. Dans le cas du premier, il s'agit de P.-V. Ayotte qui a fondé une maison du même nom¹³⁴ et le second est Alexander Baptist qui fut propriétaire d'une des grandes scieries de la région, legs de son

¹²⁶ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

¹²⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069.

¹²⁸ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

¹²⁹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

¹³⁰ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 438.

¹³¹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

¹³² *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.* et Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

¹³³ « Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

¹³⁴ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-63, Au temps où on lisait le trifluvien.

père¹³⁵. Alexander Baptist fut également le président du *Board of Trade* de Trois-Rivières¹³⁶. Deux autres membres du corpus ont aussi occupé une fonction similaire au sein d'organismes s'occupant des choses de la ville. Alfred Désilets a obtenu un poste au Secrétariat de la Commission du Havre de Trois-Rivières¹³⁷ ; et Abraham Lesieur-Desaulniers fut un des directeurs du collège des Trois-Rivières ainsi que conseiller de la Corporation des Trois-Rivières¹³⁸.

Deux hommes du corpus oeuvrèrent dans le domaine spirituel. Il s'agit de l'évêque François-Xavier Cloutier, co-fondateur et responsable un temps du contenu idéologique du *Bien Public*¹³⁹, et du révérend J. Aitken Clark, fondateur du *Newcomer* et *St-Maurice Valley Chronicle*¹⁴⁰. Enfin, les autres s'adonnèrent au service public. Par exemple, Gédéon Désilets devint le directeur des postes « pour la section de Trois-Rivières »¹⁴¹ lorsqu'il se retira du monde journalistique. Quant à lui, Jean-Baptiste Meilleur-Barthe occupa plusieurs fonctions dans le « service civil québécois »¹⁴², notamment en tant que sergent d'armes au conseil législatif, et fut entre autres gardien des archives du district judiciaire à Trois-Rivières. P.-A.-J.

¹³⁵ John Alexander Cooper, *Men of Canada : a Portrait Gallery of Men whose Energy, Ability, Enterprise and Public Spirit Are Responsible for the Advancement of Canada, the Premier Colony of Great Britain*, Montreal ; Toronto : Canadian historical company, 1901, 296 p.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-052, le devoir, 14 février 1921.

¹³⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, Les avocats des Trois-Rivières, 19 p.

¹³⁹ André Beaulieu et Jean Hamelin, *op. cit.*, p. 310.

¹⁴⁰ Henri Vallée, *op. cit.*, p. 76 et René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 806.

¹⁴¹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

¹⁴² *Ibid.*, 0368-010

Voyer a pratiqué pour autre métier celui de biographe¹⁴³. C.J. Magnan connut une carrière dans l'éducation, d'abord à titre d'enseignant, puis au poste d'inspecteur général des Écoles normales de la province. Enfin, Télésphore-Eusèbe Normand, « cet homme dynamique et quelque peu remuant illustre le type de l'entrepreneur régional tourné vers l'avenir, sensible au contexte nord-américain, mais dépourvu de liens d'affaires avec les détenteurs anglo-montréalais du grand capital »¹⁴⁴. Dans l'ensemble les hommes de presse trifluviens ont pour autres métiers des postes parmi les professions libérales. Néanmoins, Georges Delage membre de la Compagnie d'imprimerie et de publicité qui publie le *Courrier* de 1913 à 1917, fait figure d'exception puisqu'il est mécanicien ; c'est le seul cas que nous avons trouvé.

3.2.4.1 La politique

C'est un fait établi que les hommes de presse entretiennent des liens étroits avec la politique au XIX^e siècle. Nous retrouvons cette imbrication du monde journalistique et du monde politique principalement sous deux formes. D'abord, comme l'explique Jean de Bonville : « Les hommes politiques interviennent pour imposer aux propriétaires de journaux leurs candidats aux postes considérés comme stratégiques, en particulier ceux de rédacteur en chef et de directeur politique »¹⁴⁵. D'un autre côté, les hommes de presse peuvent obtenir un poste dans la fonction publique en guise de récompense pour services rendus, c'est notamment ce qu'ont démontré Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre¹⁴⁶. Dans le cas des hommes de presse trifluviens ils sont 16 à s'être mêlés de politique à un moment ou un autre. Nous avons, chez les hommes de presse trifluviens, distingué deux types d'engagement au sein de la sphère politique : ceux ayant fait de la politique active

¹⁴³ William Stewart Wallace, *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*, London/Toronto : Macmillan, 3^e éd., 1963, p. 775.

¹⁴⁴ René Verrette, *op. cit.*, p. 119.

¹⁴⁵ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 173.

¹⁴⁶ Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 421.

(maire, député, etc.) et les fonctionnaires. Dans la première catégorie ils sont au nombre de 12 alors qu'ils sont quatre dans la seconde. En outre, les trois paliers de gouvernement ont accueilli des trifluviens. Alfred et Gédéon Désilets¹⁴⁷ ainsi que George-Baillie Houlston¹⁴⁸ ont œuvré uniquement sur la scène municipale, occupant respectivement les postes de protonotaire et de greffier, inspecteur des postes pour la section de Trois-Rivières et enfin conseiller municipal. La carrière politique des frères Désilets¹⁴⁹ suit leur carrière journalistique alors que dans le cas de Houlston¹⁵⁰, c'est l'inverse qui se produit : il sera conseiller municipal un an puis une quinzaine d'années plus tard il se joindra au domaine journalistique. Huit membres du corpus ont été actifs sur les scènes provinciale ou fédérale. Le parcours de Joseph-Guillaume Barthe¹⁵¹ en politique débute avec son action patriote en 1838 pour laquelle il sera incarcéré. Puis il sera élu à l'Assemblée législative du Canada de 1841 à 1845 en tant que député de Yamaska. Abraham Lesieur-Desaulniers¹⁵² siègera également à l'Assemblée législative entre 1867 et 1871 comme député du comté de Saint-Maurice, Elzéar Gérin¹⁵³, aussi membre du corpus sera son successeur. Ernest Pacaud¹⁵⁴, quant à lui sera protonotaire de la cour supérieure, greffier de la cour de circuit et greffier de la couronne pour le district de Trois-Rivières. Joseph Barnard prit une part active aux élections fédérales de 1900 pour le

¹⁴⁷ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

¹⁴⁸ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

¹⁴⁹ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-054.

¹⁵⁰ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

¹⁵¹ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 436 et William Stewart Wallace, *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*, London/Toronto : Macmillan, 4^e éd., 1978, p. 43.

¹⁵² Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

camp des conservateurs. Enfin, J.-A. Cambray¹⁵⁵ fut député de Québec-Est à la législature provinciale et Jean-Baptiste Meilleur-Barthe¹⁵⁶ occupa plusieurs fonctions dans le service civil québécois. Les cinq autres membres du personnel de presse actif en politique l'ont été à plus d'un palier, dont Alfred-Norbert Provencher¹⁵⁷ candidat fédéral pour le parti conservateur en 1867 et candidat aux élections provinciales de 1879 sous la bannière du parti gouvernemental, il fut défait les deux fois. Trois de ces hommes ont été maires de Trois-Rivières, il s'agit de Joseph-Napoléon Bureau¹⁵⁸ en 1872, remplacé l'année suivante par Télésphore-Eusèbe Normand¹⁵⁹, qui occupera ce poste jusqu'en 1876, date à laquelle il quittera le camp libéral pour se joindre à celui des conservateurs¹⁶⁰ et sera remplacé à son tour par Arthur Turcotte¹⁶¹ pour l'année 1876-1877. Bureau sera à nouveau maire de Trois-Rivières de 1889 à 1894 et sera simultanément élu à la législature provinciale de 1892 à 1900¹⁶². Parmi ces hommes politiques municipaux, nous retrouvons également George-Isidore Barthe¹⁶³ notamment maire de Sorel entre 1864 et 1873. Ces maires ont dépassé le seul cadre de la politique municipale. En effet, Bureau a été candidat dans le district de Trois-Rivières pour siéger à la Chambre des communes et Barthe fut député conservateur de Richelieu. La carrière d'Arthur Turcotte, homme d'allégeance libéral¹⁶⁴, est certes la plus longue de tous les

¹⁵⁵ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds J.-Alfred Cambray, FN-0171-3-01.

¹⁵⁶ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-010.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Joseph-Napoléon Bureau, FN-0013.

¹⁵⁹ René Verrette, *op. cit.*, p. 119.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 118.

¹⁶¹ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

¹⁶² René Verrette, *op. cit.*, p. 118.

¹⁶³ *Dictionnaire biographique du Canada, op. cit.*

¹⁶⁴ *Ibid.*

hommes du corpus. Pour des raisons de clarté nous n'en dresserons pas ici la liste exhaustive car elle alourdirait considérablement le texte, mentionnons uniquement qu'en plus de ce que nous avons énuméré précédemment il fut notamment ministre (sans portefeuille) en 1887, président de la Chambre d'assemblée et Premier ministre par intérim en 1884¹⁶⁵. Enfin, les sources ont révélé sans plus de détails que Louis-Delavoie Durand¹⁶⁶ aurait été actif politiquement sur les scènes municipale et fédérale.

À la suite de l'examen de la profession des pères des membres du corpus nous avons fait voir qu'il y avait peu de tradition journalistique à Trois-Rivières, la même observation s'applique pour ce qui concerne la vie politique. En effet, seulement les pères d'Omer Héroux, de Louis-Thomas Polette et d'Arthur Turcotte ont touché à la politique. Mais plus encore, parmi les fils dont le père a fait de la politique, seul Arthur Turcotte a suivi les traces de son père en se lançant également en politique.

Tout compte fait, il apparaît que pour gagner leur vie en faisant du journalisme, l'ensemble des hommes de presse trifluviens étudiés dans notre corpus ont dû jumeler cette profession avec au moins une autre occupation. Fait à noter, un seul d'entre eux a décidé de s'expatrier de Trois-Rivières pour gagner son pain uniquement par le biais de ses articles journalistiques, soit Omer Héroux tel que déjà mentionné et peut-être Honoré Dufresne qui a pratiqué ce métier aux États-Unis.

3.2.4.2 Les associations et relations d'affaires

En plus des liens tissés par les unions matrimoniales, nous avons voulu voir si les propriétaires de journaux trifluviens entretenaient des liens d'affaires et s'ils avaient gravité au sein de cercles associatifs. Ainsi, nous savons que *La Concorde* fut publiée par la *Three Rivers Printing Company* qui regroupait sept individus du

¹⁶⁵ René Verrette, *op. cit.*, p. 119.

¹⁶⁶ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069.

corpus : Joseph-Napoléon Bureau, Hercule Dorion, L.-O.-J. Brunelle, Ernest Pacaud, Ezéchiel-M. et Henry Hart, George Baillie Houlston, Alexander Baptist et Arthur Turcotte. Nous en savons peu sur les autres activités menées par la compagnie ainsi que sur les causes de sa dissolution, mais nous pouvons supposer que certains d'entre eux ont gardé contact. Nous ne connaissons aucune autre association de quelque nature que ce soit pour les quatre premiers. Par ailleurs, nous savons qu'il est arrivé aux trois derniers de graviter au sein des mêmes cercles. En effet, George-Baillie Houlston, en plus d'avoir épousé la sœur d'Alexander Baptist, aurait été très actif dans les associations anglophones¹⁶⁷. En outre, sur le plan professionnel, il s'associa en 1865 à William McDougall, propriétaire des Forges du Saint-Maurice¹⁶⁸. Soulignons également que dans quelques cas l'entreprise journalistique est affaire de famille. À cet égard, mentionnons que les frères Dufresne et les frères Désilets ont tour à tour publié le *Journal des Trois-Rivières*. Le journal *La Liberté* a été publié par L.-J. Demers et frères.

3.3 Conclusion

Il ressort que la presse trifluvienne est produite majoritairement par des hommes originaires de la région, provenant de familles relativement aisées et ayant, pour la plupart étudié près de Trois-Rivières. En outre, nous avons vu dans les chapitres précédents que l'appareil de presse trifluvien présente des caractéristiques qui le rapprochent plutôt de la presse traditionnelle, encore en 1920, que de la presse d'information des grands centres urbains à la même époque. Cela dit, ce chapitre démontre qu'une partie importante des membres du corpus (71) n'ont fait que passer brièvement sur la scène journalistique trifluvienne. Ont-ils fait du journalisme

¹⁶⁷ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 443.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 453.

dans l'attente d'une meilleure opportunité dans un autre domaine ? Les limites des sources ne nous permettent pas d'offrir de réponses plus complètes. Par contre, le tiers des membres du corpus a pratiqué cette activité de manière significative, tout en ayant une ou plusieurs autres activités professionnelles leur permettant de gagner leur vie. Soulignons à nouveau que ces derniers faisaient principalement partie de la haute rédaction puisqu'à Trois-Rivières les entreprises de presse étaient petites et la publication d'un journal était possible avec un propriétaire et un rédacteur, ce qui dénote une façon de faire propre au XIX^e siècle.

L'étude prosopographique des hommes de presse trifluviens a permis de faire voir que leur parcours s'apparente peu à celui des hommes ayant été responsables de la production des journaux montréalais. En effet, le personnel trifluvien agit dans un contexte autre que celui des grands centres urbains. Le fait que les équipes de rédaction soient restreintes tout au long de la période à l'étude et que les hommes de presse trifluviens semblent s'adonner à toutes les tâches laissent entrevoir que la presse trifluvienne est produite de manière traditionnelle encore en 1920, ce qui laisse envisager que la presse trifluvienne n'a pas encore effectué un passage de la presse d'opinion à la presse d'information. Par ailleurs, la majorité du personnel de presse est originaire de la région et est active dans les couches privilégiées de la société. Aussi, c'est pourquoi il y a lieu de croire que cette élite responsable des journaux utilisera ceux-ci dans leurs intérêts et pour mousser ceux de la région.

CHAPITRE IV

SERVIR LA RÉGION

Nous avons vu jusqu'à maintenant que la presse trifluvienne semble plutôt présenter des attributs spécifiques à un petit centre urbain que les caractéristiques de la presse des grandes villes. Dans ce dernier chapitre, nous compléterons le portrait d'ensemble de l'appareil de presse trifluvien entre les années 1852 et 1920. Nous analyserons les prospectus, ces textes qui accompagnent le lancement d'une nouvelle feuille ou qui sont publiés lors d'un changement de propriétaire. Nous retrouvons divers types d'informations dans ces textes de présentation, tels que les buts poursuivis en lançant la nouvelle feuille, la vision du journalisme et de la profession, l'allégeance politique, et les sujets annoncés. Mentionnons également que, contrairement au chapitre II qui proposait une sociographie de l'appareil de presse trifluvien et où pour les fins d'analyse tous les journaux ont été considérés, ici, une partie du corpus a été mis à l'écart, soit tous les journaux non disponibles. De la sorte l'analyse de ce chapitre portera sur les 25 prospectus tirés des 17 journaux disponibles. La liste de ces derniers est présentée en annexe.

4.1 La vision du journalisme selon les propriétaires et les éditeurs

Comme nous l'avons rapidement soulevé lors de l'introduction, les prospectus ont pour objectif de présenter la feuille qui sera publiée. Aussi, y sont formulés les sujets qui seront abordés, l'allégeance de la feuille, le financement du journal, à qui il sera destiné et dans certains prospectus les propriétaires s'expriment sur la profession et ils exposent leur vision du médium qu'est la presse. Ces différentes visions sur le journalisme nous permettent de saisir comment a évolué la profession

à Trois-Rivières entre 1852 et 1920 selon ses artisans. Ajoutons que ces réflexions sur la presse, son développement ou ses buts peuvent être de nature plutôt générale, notamment les propriétaires discutent du médium qu'est la presse ou de nature plus précise, c'est-à-dire qu'ils s'expriment sur leur propre journal. Précisons que seulement quelques-uns des propriétaires formant le corpus ont exposé leurs idées sur leur profession, mais cela nous a néanmoins permis d'établir le canevas d'une vision d'ensemble.

Nous examinerons dans la seconde partie de ce chapitre la perception qu'entretenaient les propriétaires envers les feuilles qu'ils lancent, mais nous avons voulu débiter avec les quelques perceptions générales afin de mieux comprendre le monde de la presse au XIX^e siècle. Seulement trois propriétaires ont exprimé leur vision de la presse. Par contre, ces discours publiés entre 1852 et 1920 vont donner un aperçu des changements dans la mentalité entourant la scène journalistique, si changement il y a.

Nous pouvons d'abord lire dans le prospectus de *L'Ère nouvelle* en 1852 :

Dans tous les pays civilisés, la presse marche de pair avec le progrès des populations. Elle est un phare qui les guide dans leur marche, dirige leurs mouvements, stimule leur activité et développe leurs facultés intellectuelles et morales. Elle est leur pain quotidien, le pain des intelligences et son influence sur l'éducation des masses est des plus étendues¹.

Cet acte de réflexion de Joseph-Napoléon Bureau et William-Henri Rowen sur le rôle de la presse au début de la décennie 1850 s'explique notamment en regard de la conjoncture de l'époque. La presse est présente à Trois-Rivières longtemps avant les années 1850. Il semblerait cependant que celle-ci a connu des débuts particulièrement difficiles et instables, étant même à certain moment absente. Elle réapparaît du moins pour de bon à la fin des années 1840². *L'Ère nouvelle*, fondée

¹ *L'Ère nouvelle*, 9 décembre 1852, p. 2.

² René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Édition de l'IQRC, 2004, p. 432.

en 1852, est l'un des premiers journaux à marquer ce renouveau en matière de presse. Cette feuille est fondée au moment où Trois-Rivières accuse un retard par rapport aux grands centres urbains que sont Québec et Montréal sur les fronts démographique, juridique et économique. En effet, René Hardy et Normand Séguin soulignent qu'au début du XIX^e siècle : « Alors que les deux autres villes du Bas-Canada décollent, Trois-Rivières bouge peu [...] »³. Plus loin, les auteurs affirment que cette période de croissance lente connaîtra un revirement au début de la décennie 1850⁴. Dès lors, rattraper ce retard sera une des préoccupations des élites. Pour ce faire, certains d'entre eux verront la presse comme un outil. Cette manière de percevoir la presse s'inscrit directement dans la tradition. Pour le propriétaire, la presse existe pour instruire et être en quelque sorte un régulateur de mœurs. Cet objectif semble être typique de la presse du XIX^e siècle. Christiane Campagna explique qu'à Montréal, entre 1830 et 1880, les journaux d'idées ne font pas nécessairement de la polémique pour le seul plaisir de la chose, mais qu'il y a aussi derrière cette façon de faire des objectifs précis, tel qu'éduquer, influencer et plaire⁵. Malgré cette volonté d'atteindre ces objectifs le fait que la population et l'alphabétisation demeurent, au XIX^e siècle, relativement faibles, et ce malgré leur croissance⁶, et que l'accessibilité des journaux en terme de coût est relativement élevée à l'époque, nous pouvons supposer qu'il y a un écart entre ce à quoi les propriétaires destinent leurs journaux et l'impact réel de ces derniers.

Ensuite, nous pouvons lire dans le *Journal des Trois-Rivières*, fondé par Honoré Dufresne en 1865, la vision de la presse de Magloire McLeod et P.-N. Martel, nouveaux propriétaires à partir du 18 mai 1870 :

³ *Ibid.*, p. 381.

⁴ *Ibid.*, p. 402-405.

⁵ Christiane Campagna, *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs des journaux montréalais : 1830-1880*, mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, UQAM, 1998, p. 65.

⁶ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 432 et 433.

Le journalisme a ses charmes, ses jouissances. Il est né dn [sic] développement des sociétés humaines pour faciliter les rapports, les relations intellectuelles et il a pour mission première la propagation de la vérité et la diffusion des connaissances saines et solides. Le journalisme par son action incessante, journalière sur les esprits est une puissance redoutable, et il est venu aujourd'hui une nécessité sociale. Le champ de ses opérations est toujours plus vaste et son influence se fait sentir dans toutes les classes de la société avec plus ou moins d'effet. [...] Le journalisme né de la multiplicité des rapports et des besoins sociaux a encore pour mission de satisfaire ces besoins en communiquant les renseignements nécessaires sans lesquels l'homme politique, l'homme commercial, l'homme industriel, l'homme littéraire, l'homme des champs ne pourraient accomplir que de lent progrès⁷.

Magloire McLeod et P.-N. Martel tiennent en très haute estime le domaine dans lequel ils évoluent et ils entendent accomplir grâce à lui de grandes choses. Ces propos manifestent la continuité dans la manière de percevoir le rôle des journaux, c'est-à-dire que ces derniers doivent mettre l'accent sur l'éducation. Mais, ils vont plus loin en affirmant que les journaux sont au service de la vérité. Dans ce cas-ci, la vérité est celle de l'idéologie ultramontaine. De plus, nous pouvons y voir une justification du lancement d'une nouvelle feuille puisque selon eux la presse est un acteur servant non seulement à façonner la société, mais sans elle la société aurait de la difficulté à évoluer. Enfin, soulignons que lorsqu'ils dressent la liste des gens pour qui les journaux sont nécessaires, ni les hommes d'Église, ni les ouvriers, pas plus que les femmes n'en font partie. Simple oubli?

Enfin, nous pouvons lire dans le *Bien public*, journal catholique fondé en 1909 par Mgr Cloutier et Joseph Barnard, puis passé aux mains de la Compagnie du Bien public le 5 février 1914. Ce jour-là, Joseph Barnard, qui demeura au poste de rédacteur, spécifia dans un article annonçant ces changements que Mgr Cloutier demeurerait néanmoins responsable de l'idéologie du journal :

⁷ *Le Journal des Trois-Rivières*, 19 mai 1870, p. 2.

Il est certain que le journal accomplit aujourd'hui une véritable œuvre d'instruction et d'éducation. Son enseignement s'ajoute à celui de l'école et de l'Église. Si le journal est bon, s'il est vraiment catholique, il seconde puissamment l'action de l'instituteur et du prêtre ; mais s'il n'est pas bon, il contrecarre cette action et détruit à la longue les semences de vérité et de vertu, déposées dans les âmes par le maître chrétien et le ministre de Dieu. Et n'allez pas croire que pour accomplir ce travail de destruction, il est nécessaire que le journal soit ouvertement hostile à la religion ou à la morale. Il suffit qu'il n'en tienne pas compte et paraisse les ignorer. Il suffit que sa principale préoccupation soit de faire de l'argent et de s'attirer des lecteurs⁸.

La dernière phrase révèle bien que le paysage journalistique change. En effet, lorsque la presse d'opinion perd du terrain au profit de la presse d'information, les journaux deviennent des industries en soi. Tout en devant faire des profits, ceux-ci voient leur travail se diviser et se spécialiser, demandant une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse⁹. Grâce à cet extrait où le rôle religieux du *Bien public* est affirmé, nous savons toutefois qu'il subsiste toujours en 1914 au moins une feuille traditionnelle à Trois-Rivières. L'abbé Émile Cloutier, « [...] le représentant attitré vis-à-vis la Compagnie [du Bien Public] »¹⁰, responsable du contenu du journal, rejette l'idée de passer à un journal d'information.

Le cadre temporel rend ces trois citations des plus intéressantes. Rappelons qu'entre le milieu des années 1880 et les premières décennies du XX^e siècle, la presse des grands centres urbains se transforme et, si cela ne se fait pas de manière soudaine, il n'en demeure pas moins que ces changements sont bel et bien observables. Dans ce contexte, bien que *L'Ère nouvelle* et le *Journal des Trois-Rivières* soient publiés à environ 20 ans d'intervalle, la presse en vogue en étant encore une d'idées, nous ne serons pas surprise de constater que le discours sur la presse n'a pas véritablement changé. Par contre, nous nous serions attendue à ce qu'il y ait une certaine évolution entre le discours du *Bien public* et celui du *Journal*

⁸ *Le Bien public*, 5 février 1914, p. 1.

⁹ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 239.

¹⁰ *Le Bien public*, 8 juin 1914, p. 1

des Trois-Rivières, et encore plus entre le *Bien public* de 1914 et *L'Ère nouvelle* de 1852, puisqu'en 1914 la presse d'information fut dorénavant établie dans les grands centres urbains.

4.2 Des journaux au service du progrès régional

Comme nous le démontrerons au cours de cette section plusieurs raisons ont pu présider au lancement des journaux à Trois-Rivières. Parmi celles-ci, combler une lacune revient dans la plupart des prospectus. En effet, la presque totalité des propriétaires affirment dans leur prospectus qu'il n'y avait pas, avant qu'ils n'y remédient, une feuille de telle couleur politique, ou que tel sujet, par exemple le commerce, n'était pas couvert, etc. Précisons que lancer un journal afin de prendre une case laissée vacante par les compétiteurs est également une manière de faire dans la région montréalaise comme l'a démontré Christiane Campagna : « Hormis quelques exceptions, la plupart des fondateurs lancent une nouvelle feuille afin de combler un vide. Ce vide, c'est un rôle qui n'est pas rempli par les autres journaux, ou alors qui est mal rempli »¹¹. Nous croyons que ce besoin de combler une lacune peut s'expliquer par le fait que la scène journalistique étant restreinte et les conditions financières difficiles, les propriétaires n'entraient pas dans l'arène s'ils n'étaient pas profondément convaincus d'offrir quelque chose de nouveau, susceptible de gagner un auditoire plus large et ainsi de rendre leur feuille plus viable.

De la sorte, nous sommes d'avis que ce besoin de combler une ou des lacunes laisse transparaître que les promoteurs de journaux partagent, en partie du moins, une vision commune du paysage journalistique de leur localité, en ce sens qu'ils considèrent ce dernier comme étant incomplet. Par ailleurs, s'ils ont en commun cette volonté de pallier un manque, ledit manque prend par contre divers visages.

¹¹ Christiane Campagna, *op. cit.*, p. 62.

Ainsi, pour les uns, ce vide est de nature politique, c'est-à-dire qu'ils considèrent qu'une tendance en l'occurrence celle qu'ils désirent voir triompher n'est pas représentée comme il se doit. C'est le cas notamment du *Journal des Trois-Rivières*, d'allégeance ultramontaine, qui affirme d'entrée de jeu :

Depuis longtemps l'on se demandait pourquoi, dans un district aussi conservateur, il n'existait pas, dans notre langue, de feuille politique en harmonie avec le sentiment public ; mais l'on se contentait de cette inerte interrogation, continuant à faire porter à notre peuple la solidarité des doctrines qu'il répudiait. Le temps de l'inaction est fini ; il a assez duré. Nous venons y mettre un terme par notre humble initiative [...] ¹².

Avec des propos allant dans le même sens, mais pour l'allégeance opposée soit libérale, George-Isidore Barthe, propriétaire de l'*Indépendance canadienne*, justifie la naissance de sa nouvelle feuille de la sorte :

On trouvera peut être étrange que nous choissions l'antique cité de Trois-Rivières, qui a la réputation d'être l'endroit le plus réactionnaire du Dominion, pour la publication d'une feuille libérale comme la nôtre. [...] Il ne faut pas croire ; du reste, qu'il n'y a pas de libéraux en cette cité et dans le district de Trois-Rivières. Ils sont plus nombreux que l'on ne pense ; on les rencontre partout ; ce qui leur manque est un moyen de ralliement. Cette lacune se trouve comblée par la fondation de ce journal » ¹³.

En dehors du fait que ces propos démontrent clairement que ces deux propriétaires lancent une feuille afin de combler une lacune, nous remarquons que pour la ville de Trois-Rivières entre 1865, date du premier extrait, et 1894, date du second extrait, les deux propriétaires affichent aussi ouvertement l'un que l'autre leur allégeance politique, alors qu'à Montréal pendant les années 1884 les journaux tentent graduellement de se présenter comme indépendants sur le plan politique.

Pour d'autres fondateurs de journaux, c'est l'ensemble du paysage journalistique trifluvien qui est anémique. C'est du moins la vision de J.-N. Bureau et W.-H. Rowen de l'*Ère nouvelle* : « Les hommes intelligents de nos localités sentent déjà depuis

¹² *Le Journal des Trois-Rivières*, 19 mai 1865, p. 2.

¹³ *L'Indépendance canadienne*, 13 octobre 1894, p. 2.

longtemps le besoin que nous avons d'une presse, d'un journal dédié aux intérêts de notre population et publié avec travail, activité et énergie »¹⁴. Si l'on en croit les propriétaires de la *Sentinelle*, W. Chagnon et Louis-Napoléon Langelier, l'état du paysage journalistique trifluvien est encore incomplet quelque 30 années après que le propriétaire de l'*Ère nouvelle* se soit exprimé de la sorte. En effet, nous pouvons lire dans son prospectus :

Une nouvelle publication vient succéder aujourd'hui à celles qui viennent de disparaître, après avoir fait, les unes du bien, les autres du mal, selon qu'elles s'appelaient : La Concorde, Le Clairon ou le Constitutionnel. [...] Nous n'avons ni l'ambition, ni même la présomption de croire que nous allons combler le vide, plus ou moins profond que vient de créer la mort violente ou accidentelle de ces trois journaux. Si nous pouvons réussir à combler un vide quelconque ; répondre à un besoin plus ou moins urgent de donner au public trifluvien surtout, un journal qui répondra aux vues de tout le monde, nous nous estimerons heureux et nous croirons avoir remporté un succès qui nous dédommagera des efforts que nous faisons pour être utile à nos concitoyens¹⁵.

Pour d'autres encore, les lacunes se retrouvent sur le plan journalistique en tant que tel, c'est-à-dire dans le type de journal produit. Ces propos tirés d'un article du *Courrier*¹⁶, dans lequel il est mentionné que le journal mettra davantage l'accent sur l'information, en témoignent.

Dès le début, notre feuille a été annoncée comme devant être un journal à nouvelles et notre article-programme le dit suffisamment ; pour réaliser ce desideratum nos lecteurs comprenant qu'il va falloir nous astreindre [*sic*] à un travail et une dépense de temps considérables, travail et dépense que n'ont encouru, croyons-nous, nos devanciers dans le journalisme trifluvien¹⁷.

¹⁴ *L'Ère nouvelle*, 9 décembre 1852, p. 2.

¹⁵ *La Sentinelle*, 3 août 1884, p. 1.

¹⁶ Le prospectus publié dans le premier numéro n'est plus disponible, le microfilm commençant au numéro deux. Par contre, dans ce deuxième numéro nous retrouvons un article intitulé : « *Le journalisme d'aujourd'hui* » dans lequel nous pouvons lire : « Dans notre premier numéro, nous avons fait connaître à nos lecteurs le programme que nous nous étions tracé en fondant le courrier. Cependant, on nous permettra d'appuyer davantage sur certains points ». *Le Courrier*, 23 janvier 1913, p. 2.

¹⁷ *Le Courrier*, 23 janvier 1913, p. 2.

Ici les propriétaires¹⁸ sous-entendent qu'un tel type de journal, mettant l'accent sur l'information, n'existait pas auparavant au sein de l'appareil de presse trifluvien, ce qui est d'ailleurs le cas, et qu'en ce sens eux aussi comblent une lacune. De plus, le type de journal qu'ils souhaitent offrir au lectorat est aussi un signe de changement.

Par ailleurs, en s'améliorant sans cesse au XIX^e siècle, les voix de communications permettent à la presse de Montréal de pénétrer de plus en plus dans les régions, concurrençant de ce fait la presse locale¹⁹. Ainsi, à Trois-Rivières, bien que les journaux soient présents depuis 1817²⁰, la ville fait les frais du rayonnement de la presse montréalaise, comme en fait foi cet extrait du prospectus du *Bien public* :

Mais la vraie raison d'être de l'œuvre que nous entreprenons, est d'assurer à notre district un organe activement dévoué à l'intérêt régional, et nous croyons en cela réparer une lacune que les grands quotidiens de Montréal ou d'ailleurs ont toujours été et seront toujours impuissants à combler. [...] Et nous de notre côté, dans le district des Trois-Rivières, des questions d'intérêt local dont les journaux étrangers ne se soucient guère d'entretenir la grande masse de leurs lecteurs. Et d'ailleurs, le voudraient-ils, qu'ils ne sauraient trouver ni le temps ni l'espace qui conviendrait à nos propres affaires. Un journal largement consacré aux intérêts du district des Trois-Rivières, s'impose donc, et nous avons confiance que celui que nous offrons au public aujourd'hui sera justement apprécié²¹.

Ainsi, en plus de chercher à combler les lacunes des autres feuilles, les propriétaires trifluviens doivent remplir le vide laissé vacant par les journaux des grands centres qui circulent dans le district.

¹⁸ Il s'agit en fait de la compagnie d'imprimerie et de publicité formée par Pierre-J. Héroux, François-Arthur Vinette, Bruno Marchand, L.-P. Normand et Georges Delage.

¹⁹ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 33.

²⁰ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 390.

²¹ Le *Bien public*, 8 juin 1909, p. 1.

Au-delà de cet aspect, nous avons également recherché dans les prospectus ce qui pouvait motiver le propriétaire d'un journal à lancer une nouvelle feuille à une époque où les conditions financières des journaux sont des plus difficiles. Précisons que les raisons pour lesquelles les journaux sont fondés forment un tout étroitement interrelié. Partant, il est difficile de les distinguer nettement et de les hiérarchiser. Il en résulte que certaines peuvent se répéter. En effet, comme nous le verrons, ces autres raisons, si elles proposent également de doter la ville de journaux afin de combler un vide, sont, croyons-nous, quelque peu différentes en ce qu'elles font voir cette fois la réflexion des propriétaires sur leur propre feuille, en plus de faire également ressortir l'importance de doter la ville de journaux. En outre, comme nous l'avons vu avec l'extrait du *Bien public*, les questions d'intérêt régional sont importantes pour les hommes de presse trifluviens. Cela dit, comme nous le verrons dans les extraits suivants, les propos sont assez agressifs, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

À titre d'exemple, nous pouvons lire dans le prospectus de *L'Ère nouvelle* en 1852 :

Une ère nouvelle vient de s'ouvrir pour nous et c'est à nos concitoyens d'en profiter pour leur propre avantage et celui de leurs descendants. Mais pour donner suite à ce qui se passe lorsque tout semble se mouvoir, marcher de l'avant autour de nous, il nous manque une chose importante. Les hommes intelligents de nos localités sentent déjà depuis longtemps le besoin que nous avons d'une presse, d'un journal dédié aux intérêts de notre population [...] ²².

Ainsi, la fondation de *L'Ère nouvelle*, comme l'indique d'abord ce nom, puis ces propos, témoigne d'une période de reviviscence à Trois-Rivières, du moins selon J.-N. Bureau et W.-H. Rowen. Mais que se passe-t-il véritablement à Trois-Rivières pour que des contemporains intitulent leur feuille *L'Ère nouvelle*? René Hardy affirme que : « [...] l'impulsion industrielle a radicalement transformé Trois-Rivières à compter du milieu du XIX^e siècle, autant dans les formes de son habitat que dans l'aménagement de son espace et dans la composition de sa population » ²³. La

²² *L'Ère nouvelle*, 9 décembre 1852, p. 1.

²³ *Ibid.*, p 381.

première explication de l'historien est de nature économique. Il explique qu'à la suite d'une décision gouvernementale retirant le monopole des terres aux Forges du Saint-Maurice, c'est l'agriculture qui va y gagner²⁴. Cette décision, si elle fut le coup d'envoi, « c'est l'ouverture de la forêt mauricienne à l'exploitation forestière », qui fut la véritable instigatrice d'une période de croissance économique. Les travailleurs forestiers étaient attirés à Trois-Rivières, cela a un impact positif sur une économie parallèle des outils et des vêtements nécessaires à ces travailleurs²⁵. Par ailleurs, au cours de cette même période, Trois-Rivières connaît une croissance démographique importante qui stimulera le domaine de la construction²⁶. Enfin, Hardy souligne que, stimulés par cette période dynamique, les entrepreneurs mettront sur pied toutes sortes de projets d'envergure qui n'auront pas tous le succès escompté. Il termine en mentionnant que Trois-Rivières contribue à favoriser sa propre croissance puisqu'elle « [...] agit alors comme le moteur entrepreneurial de développement de son arrière-pays [...] »²⁷. Cette croissance sera grandement ralentie par une crise économique dans les années 1870²⁸. Cela dit, trois journaux sont témoins de cette époque de crise, mais aucun ne mentionne cette situation dans son prospectus.

Les extraits cités plus haut laissent transparaître que la presse est à la fois un reflet de la société ainsi qu'un acteur la façonnant. Cette façon de voir demeure tout au long de la période étudiée, comme le font voir les citations suivantes. D'abord, nous pouvons lire dans la *Liberté* : « Notre programme est fort simple nous travaillerons à développer la prospérité de la ville et du district des Trois-Rivières »²⁹.

²⁴ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p 404.

²⁵ *Ibid.*, p 405.

²⁶ *Ibid.*, p 406.

²⁷ *Ibid.*, p 406.

²⁸ *Ibid.*, p 409.

²⁹ *La Liberté*, 1^{er} octobre 1884, p. 2.

Et encore dans l'*Ami du peuple* : « [...] le propriétaire s'est donné pour mission, de secondar les efforts des différents corps publics, afin de continuer à donner au mouvement de progrès dans lequel est entrée la cité des Trois-Rivières, l'impulsion nécessaire »³⁰.

Un autre exemple révélateur est celui du journal *Le Nouveau Trois-Rivières*, qui prend le relais du *Trifluvien* qui n'a duré que quelques mois. À la suite d'un incendie qui a ravagé une grande partie de la ville en 1908, voilà ce que déclare Jean-Baptiste Meilleur-Barthe, propriétaire du journal : « [...] son titre «Le Nouveau Trois-Rivières» est bien en harmonie avec les circonstances actuelles puisque nous assistons de fait la *[sic]* à renaissance de la vieille cité de Laviolette, dont les anciennes constructions sont en général disparues »³¹. Et Meilleur-Barthe évoque encore plus clairement pourquoi il est nécessaire de fonder des journaux à Trois-Rivières :

Suivre le mouvement commercial, en favoriser l'extension par un travail d'encouragement soutenu, tel est le rôle du journal local, comme nous le comprenons. Il faut créer une opinion publique, et notre *motto* « Avant tout soyons trifluviens » est assez éloquent pour se passer de commentaire. [...] Nous voulons contribuer à faire reconnaître à notre cité les droits incontestables qu'elle possède, à si juste titres, de pouvoir *[sic]* fixer sur elle l'attention du capital étranger en quête de bons postes. [...] C'est donc en étudiant les moyens à adopter, en analysant au jour le jour les circonstances qui s'imposent que nos concitoyens parviendront à faire naître dans leur cité des institutions financières, industrielles et commerciales fortes et nombreuses. Ce sera le premier pas vers un plus grand développement, et de point de départ fera surgir le commerce extérieur et même océanique³².

Lisons maintenant les propos du propriétaire du *Bien public* qui vont sensiblement dans le même sens que ceux de ses confrères :

Au surplus, nous entendons mettre en pratique les sages conseils de l'immortel Léon XIII « chaque région ayant ses intérêts propres et ses besoins spéciaux, il

³⁰ *L'Ami du peuple*, 21 février 1901, p. 2.

³¹ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 17 juillet 1908, p. 1.

³² *Ibid.*

serait convenable » disait-il « et salutaire que chaque contrée possédât ses journaux particuliers, destinés à être les champions de l'autel et du foyer, et organisés de façon à ne s'écarter jamais du jugement de l'évêque avec lequel ils s'appliqueraient à marcher en communauté d'idées et de sentiments »³³.

Ces propos sont réitérés lorsque l'entreprise de Joseph Barnard passe aux mains de la Compagnie « Le Bien Public » en 1914. Le vocabulaire religieux très fort employé dans cet extrait ne laisse planer aucun doute quant à l'orientation de ce journal.

Ces deux journaux sont fondés peu de temps après qu'un incendie ait ravagé une partie importante de la ville de Trois-Rivières. Ils sont donc fondés dans un contexte de reconstruction, ce qui peut expliquer en partie les propos cités plus haut³⁴. Par contre, déjà avec l'*Ami du peuple* (extrait de la page précédente) de 1901, les propriétaires mettaient l'accent sur l'apport des journaux dans le développement économique de la ville. Rappelons que Trois-Rivières est entrée dans une crise économique dans les années 1870. Cette crise prend fin dans la toute dernière décennie du XIX^e siècle³⁵. De plus, Trois-Rivières connaîtra une seconde vague d'industrialisation au milieu de la décennie 1900³⁶. L'implantation d'industries ne se fait pas tout seul. Ainsi : « Appuyé par la Chambre de commerce, les élus municipaux redoublent d'ardeur pour attirer le capital »³⁷. Nous avons vu au chapitre précédent que les hommes de presse trifluviens font partie de l'élite de la ville et qu'ils entretiennent des liens entre eux. Nous avons également démontré que plusieurs d'entre eux, tout en étant journalistes, étaient aussi actifs en politique et dans les affaires. C'est pourquoi il ne faut pas se surprendre si les discours de développement régional sont présents dans les journaux.

³³ *Le Bien public*, 8 juin 1909, p. 1.

³⁴ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 575.

³⁵ *Ibid.*, p. 573.

³⁶ *Ibid.*, p. 574.

³⁷ *Ibid.*, p. 575.

Entre 1850 et 1920, l'élite trifluvienne a d'abord voulu sortir la ville de son marasme. Cette élite voulait que Trois-Rivières devienne une ville de l'envergure de Québec et Montréal et qu'elle se taille une place sur la scène provinciale³⁸. De plus, elle souhaitait faire de Trois-Rivières le pôle politique, économique et social de la Mauricie³⁹. En insistant sur l'importance d'avoir des journaux qui participent à la fois au développement et au dynamisme de la ville, les propos tirés des prospectus reflètent cette réalité. Par ailleurs, nous avons un éventail de propos s'étalant sur la totalité de la période étudiée. Cela fait voir que les besoins locaux sont aussi importants en 1852 qu'en 1920. Ces besoins, s'ils ne s'accroissent pas avec le temps, ne s'atténuent pas non plus au profit de considérations nationales voire internationales. Les propriétaires de journaux sont persuadés que leurs journaux ont un rôle à jouer dans le développement de Trois-Rivières.

4.3 Une presse d'opinion ou une presse d'information?

Souhaitant mettre au jour quel type de presse ayant cours à Trois-Rivières entre 1852 et 1920, nous avons d'abord dressé la liste de tous les sujets énumérés dans les prospectus. Nous les avons par la suite regroupés en onze catégories : politique, économie, religion, culture, agriculture, colonisation, éducation, judiciaire, nouvelles locales, nouvelles étrangères et autres. Nous aurions pu inclure l'agriculture et la colonisation dans la catégorie « économie », mais ces deux aspects ont, au début de la période étudiée, une importance non négligeable. En effet, selon René Verrette, dans le XIX^e siècle trifluvien, l'exode de la population et l'*hinterland* peu développé ont beaucoup inquiété l'élite de la ville. Il en résulte que les principales

³⁸ René Verrette, *Les idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie, 1850-1950*. Les presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1999, p. 108.

³⁹ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 430.

solutions proposées par le discours de développement régional furent l'agriculture et la colonisation⁴⁰.

De fait, les propriétaires des journaux trifluviens ont un objectif commun à savoir celui de promouvoir les intérêts de leur région. Par contre, si ces derniers partagent tous la même vision de développement, en utilisant le même médium, les manières d'y arriver, elles, sont différentes ou plutôt les sujets abordés sont différents. Comme nous pouvons le voir, ce ne sont pas la majorité des journaux qui prévoient discuter d'agriculture et de colonisation. Par contre, ceux qui en discutent sont paraissent avant 1890, époque à partir de laquelle le problème démographique se résorbe et où l'agriculture, si elle demeure importante, doit partager la scène avec l'industrialisation promue de plus en plus par les élites, comme nous l'avons vu⁴¹.

Soulignons que nous avons inventorié six sujets qui n'entraient dans aucune de ces catégories et qui provenaient de trois journaux différents. La tenure seigneuriale, la mécanique et le fait divers en sont des exemples. Les journaux qui expriment le désir de traiter des nouvelles étrangères sont fondés entre 1852 et 1887. Après cette date, les propriétaires sont silencieux, dans leur prospectus du moins, sur le fait qu'ils aborderont ou non les événements se passant à l'extérieur de la région. Nous pouvons toutefois supposer qu'à partir de 1887 les nouvelles étrangères font partie des journaux, grâce notamment au réseau télégraphique de plus en plus développé⁴². Cependant, le fait que ce ne soit pas mentionné dans les prospectus et qu'au contraire, jusqu'à la fin de la période à l'étude, les propriétaires précisent que les nouvelles locales seront présentes donne à penser que les propriétaires mettent l'accent sur ce qui se passe dans la région. Le fait d'aborder ces différents sujets

⁴⁰ René Verrette, *op. cit.*, p. 25-42.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Les presses de l'Université Laval, Québec, 1988, p. 23 et 222.

nous indique notamment que les propriétaires ont leur propre vision de la ville et de ce qui doit être développé de manière plus importante.

Bref, les propriétaires et éditeurs promettent de promouvoir les différents aspects permettant de développer la région. Notons que certains de ces thèmes ne sont pas uniquement trifluviens. En effet, la ville de Trois-Rivières est aux prises avec des problèmes démographiques qui touchent plusieurs régions québécoises⁴³. Les propriétaires, fondateurs des feuilles du corpus, insistent dans leur prospectus qu'ils produiront un journal à teneur locale ; la totalité de la feuille sera consacrée à Trois-Rivières ou une partie seulement y sera réservée. Cela dit, un seul journal, *l'Indépendance canadienne* de George-Isidore Barthe, fait ici figure d'exception en ce sens où nous ne retrouvons pas dans son prospectus d'indice qu'il sera traité des intérêts locaux ou non. Par contre, Barthe n'en est pas à sa première feuille, et dans ses autres journaux, il traitait des choses de la ville. Ainsi, malgré son silence à cet égard, nous sommes d'avis que sa feuille traite certainement des événements se passant dans la région.

Les propriétaires expriment aussi la couleur politique de leur feuille. Ainsi, dans 25 prospectus tirés de 17 journaux différents, huit propriétaires affirment vouloir soutenir l'un ou l'autre des partis se partageant la scène politique de l'époque. Spécifions que nous incluons ici les journaux qui se disent catholiques puisque une des marques de la modernité des journaux est de se libérer de toutes attaches qu'elles soient d'ordre politique ou religieuse. Cela étant, le fait de privilégier une allégeance plutôt qu'une autre n'empêche pas les propriétaires de prétendre qu'ils seront indépendants des partis. Si cela nous indique que la presse à Trois-Rivières demeure près des milieux locaux, nous pouvons, d'un autre côté, supposer qu'en n'étant pas l'organe officiel d'un parti, les propriétaires de journaux s'aliènent une source de financement importante qui aurait peut-être permis à certains journaux de s'inscrire dans la longue durée. Nous savons qu'à Montréal, à partir des années

⁴³ René Verrette, *op. cit.*, p. 25-32.

1880, les journaux tentent graduellement de se distancier officiellement des sphères du pouvoir et, même à une époque antérieure soit entre 1830 et 1880. C'est du moins ce que Christiane Campagna a observé que, sur un total de 169 journaux : « Seulement trois titres de notre corpus déclarent être l'organe officiel d'un parti. La plupart se disent au service de principes ou de grandes causes »⁴⁴.

Fait intéressant à noter, alors qu'au tournant du siècle la presse d'information a bien ancré ses assises dans les grands centres urbains, cet objectif éducatif est relégué au second plan au profit d'informer et de divertir le lectorat. Ainsi, nous avons examiné de manière spécifique les prospectus publiés après 1880 afin de faire ressortir les vues des propriétaires trifluviens sur la presse d'information. Dans les journaux publiés après 1880 ou ceux ayant changé de propriétaire après cette date nous avons retracé neuf journaux dans lesquels les propriétaires exprimaient plus ou moins brièvement leur opinion sur la presse d'information. Tous, à l'exception du *Courrier* susmentionné soutiennent vouloir faire un journal d'idées. À titre d'exemple, dans le prospectus de l'*Ordre*, journal quotidien qui ne verra jamais le jour, Pierre McLeod s'exprime notamment sur la bonne et mauvaise presse, sur le caractère catholique qu'aura sa future feuille. De plus, il est d'avis qu'un des rôles de la presse est d'informer le lectorat, mais plus encore ils doivent diffuser la vérité. Pour leur part, P.-A.-J. Voyer et Hercule Dorion de la *Concorde*, de 1883, mais fondée en 1879, expriment assez clairement qu'ils n'entendent pas évacuer le caractère polémique de leur feuille : « On ne peut espérer faire du journalisme sans engager de controverse, mais il est permis de penser qu'il est possible de ne pas déroger aux règles de la courtoisie et de la loyauté »⁴⁵. C'est également le discours de W. Chagnon et de Louis-Napoléon Langelier, propriétaires de la *Sentinelle* qui sera d'ailleurs interdite par l'évêque⁴⁶. La feuille renaîtra sous le nom de la *Paix*. Lors

⁴⁴ Christiane Campagna, *op. cit.*, p. 73.

⁴⁵ *La Concorde*, 16 novembre 1883.

⁴⁶ René Hardy et Normand Séguin, *op. cit.*, p. 437.

d'un changement de propriétaire le 22 mai 1890, les nouveaux propriétaires A.-T. Genest et Cie (dont W. Chagnon fait toujours partie) veulent faire de la *Paix* un journal plus modéré, mais toujours partisan. Toujours parmi les propriétaires qui choisissent la polémique plutôt que l'information, nous retrouvons Joseph-Édouard Genest et Cie, propriétaire du *Clairon*. Il affirme dans son prospectus que sa feuille sera belliqueuse. P.-V. Ayotte, propriétaire du *Trifluvien* de 1888, utilise le terme combattre lorsqu'il discute des objectifs de sa feuille. Enfin, George-Isidore Barthe affirme dans sa feuille que : « [...] ce qui leur manque [aux libéraux de Trois-Rivières] est un moyen de ralliement »⁴⁷. Il y a tout lieu de croire que la politique fut au cœur de son journal. Le prospectus du *Courrier* de 1913 est le seul du corpus à témoigner de cette nouvelle donne :

Il fut un temps où le seul rôle du journaliste était de guider l'opinion publique et le rédacteur était alors le factotum du journal ; mais les temps sont changés et les conditions dans lesquelles s'exercent le métier de journaliste se sont insensiblement modifiées. Aujourd'hui le journal qui ne compterait que sur sa rédaction pour atteindre le public, nous allons dire le succès, risquerait fort de manquer son but. Le lecteur, qu'il soit lettré ou non, tient compte en appréciant un journal, des informations qu'il y trouve tout autant et peut-être plus que des articles de fond qu'il y lit. Qu'on veuille bien remarquer que nous n'apprécions pas, mais que nous constatons un fait : à savoir que pour remplir le rôle d'apôtre, que personne ne nie au journaliste, il lui faut non seulement prôner les bonnes idées mais surtout piquer la saine curiosité du lecteur en lui fournissant des nouvelles. Le travail que nécessite le journalisme ainsi compris est non moins ardu et non moins difficile que celui de rédaction telle que comprise autrefois. L'information pour être honnête et de bon aloi demande un travail constant de vigilance et d'épuration ; avoir l'œil ouvert sur tous les besoins de notre district et l'esprit attentif à fournir à nos lecteurs toutes les nouvelles qui peuvent les intéresser sera notre souci de tous les jours⁴⁸.

Ainsi, s'il semble que ce vent de modernité commence à souffler lentement à Trois-Rivières, la majorité des propriétaires ne se sont pas encore ralliés à cette nouvelle façon d'envisager le contenu d'un journal à la fin de notre période, loin s'en faut. Enfin, le dernier extrait est issu d'un extrait d'une lettre pastorale sur l'*Action catholique* par Mgr F.-X. Cloutier publié dans le *Bien public* de 1914 :

⁴⁷ *L'Indépendance canadienne*, 13 octobre 1894.

⁴⁸ *Le Courrier*, 23 janvier 1913, p. 2.

Le journal ouvertement mauvais ne serait guère lu chez nous, et il nous ferait par conséquent moins de mal que cette presse, neutre, sensationnelle, prête à tout dire et à tout faire, qui fausse l'esprit du lecteur en le nourrissant de vanités et de frivolités, et abaisse son sens moral en battant monnaie sur ses mauvais instincts. Cette sorte de presse est malfaisante non pas seulement à cause de ce qu'elle dit mais aussi à cause de ce qu'elle ne dit pas. Elle est dangereuse parce qu'elle néglige d'instruire et de moraliser. Il faut qu'un journal fasse de l'information pour renseigner ses lecteurs, soit ; encore faut-il que cette information soit modérée et judicieuse, et qu'elle ne devienne pas une semence de scandale. Mais l'information doit demeurer l'accessoire⁴⁹.

Bref, ces propos démontrent que les propriétaires trifluviens ont choisi de faire une presse d'opinion et ce toujours en 1914.

Une autre des caractéristiques de la marche vers le journal d'information est de faire de la presse un médium de masse. Ainsi, pour réussir à agrandir le lectorat, les propriétaires modifient autant la mise en page que le contenu de leur journal. De la sorte, plus nous progressons dans le XX^e siècle, plus nous observons dans les journaux des grandes villes des pages destinées à un public précis, comme les jeunes, les femmes, ou les adeptes du sport. L'objet de ce mémoire n'est pas de faire une analyse de contenu des différentes feuilles, ce qui aurait permis de voir si l'apparition d'un contenu spécialisé est en vogue à Trois-Rivières. Par contre, le matériau que sont les prospectus permet de prendre le pouls du lectorat que désirent cibler les propriétaires en examinant à qui ils s'adressent dans ces textes.

Les fondateurs de journaux trifluviens semblent aussi concernés que leurs pairs montréalais par l'idée d'élargir l'éventail de leurs abonnés. En effet, rares sont les propriétaires qui ne consacrent pas un passage de leur prospectus directement au public, dans le but d'abord de les remercier pour leurs appuis, présents et futurs, et ensuite pour affirmer qu'ils feront tout afin de faire un journal à la hauteur de leurs attentes. Ce genre de propos n'est guère surprenant étant donné les conditions financières difficiles dans lesquelles les journaux doivent se battre pour exister et

⁴⁹ *Le Bien public*, 5 février 1914, p. 1.

surtout durer, et ce indépendamment que ces derniers voient le jour dans les grandes, moyennes ou petites villes. Toutefois, à l'instar des journaux montréalais⁵⁰, les propriétaires et éditeurs s'adressent au lectorat en général sans donner plus de précisions. À titre d'exemple de la manière dont les propriétaires s'adressent au lectorat, citons l'*Ère nouvelle* : « Les canadiens [*sic*] qui ont à cœur l'avancement de leur pays, doivent donc se donner la main pour publier des journaux afin de répandre l'instruction dans l'humble chaumière du paysan aussi bien que dans le riche château du seigneur »⁵¹.

Cependant, nous n'avons pas véritablement noté de différence entre 1852 et 1920 dans la manière dont les propriétaires s'adressent aux abonnés ni d'efforts supplémentaires pour attirer un public cible, à l'exception du *Clairon* et de l'*Indépendance canadienne*. Dans le cas du premier, déjà sa devise : « Dieu, ma dame et mon pays », laisse supposer l'importance accordée à la gent féminine. Cette supposition est confirmée par A.-T. Genest, W.-E. Aubé et J.-E. Genest dans leur prospectus lorsqu'ils expliquent : « Nous reconnaissons la femme comme un être moral supérieur à l'homme et qui, par conséquent, mérite la place d'honneur. "Ce que femme veut Dieu le veut". Donc, les dames auront partout et toujours en nous un défenseur intrépide et zélé »⁵². Toutefois, nous pouvons nous demander si c'est là un moyen d'attirer des lectrices ou de démontrer que le journal aura des mœurs et des discussions décentes? Une étude de contenu pourrait amener des éléments de réponse à cette interrogation. L'autre exemple que nous avons recensé est celui de l'*Indépendance canadienne* qui stipule que : « La jeunesse est libérale. C'est sur elle surtout que nous comptons [...] »⁵³.

⁵⁰ Christiane Campagna, *op. cit.*, p. 88 à 91.

⁵¹ *L'Ère nouvelle*, 9 décembre 1852, p. 2.

⁵² Le *Clairon*, 10 janvier 1884, p. 2.

⁵³ *L'Indépendance canadienne*, 13 octobre 1894, p. 2.

Cette volonté d'accroître le bassin de lecteurs est en partie déterminée par le besoin de capital nécessaire à la publication d'un journal. Jean de Bonville explique, entre autres, dans un chapitre réservé à la publicité que : « Les statistiques confirment [...] l'impression des contemporains : le métier d'éditeur devient une activité industrielle plus qu'un art ou une profession. La publication d'un quotidien requiert du capital, des immeubles, de l'équipement et une main-d'œuvre importante »⁵⁴, et à cet égard, l'augmentation de la publicité dans les journaux sera une des solutions adoptées. Cependant, les propriétaires de journaux ne peuvent compter que sur le bon vouloir des annonceurs afin de remplir l'espace destiné à la publicité. En effet, les propriétaires de journaux doivent très tôt au XIX^e siècle « solliciter le soutien publicitaire des marchands, des professionnels ou des industriels locaux »⁵⁵. Notre intention ici n'est pas d'analyser le rôle de la publicité dans les journaux trifluviens, mais plutôt de nous attarder sur ce qu'en pensent les propriétaires afin d'avoir une vision complète sur leurs idées relatives à leur médium. Partant, nous avons examiné les prospectus afin de voir si les propriétaires avaient réfléchi à la question. Ainsi, des 25 journaux dont les prospectus étaient disponibles près du quart des propriétaires, soit 6 sur 25, soulèvent l'aspect publicitaire. Avec son rôle de plus en plus important au XX^e siècle, nous nous serions attendu à ce que les propriétaires ayant traité de la publicité dans les textes de présentation soit ceux ayant publié des journaux dans les premières décennies du XX^e siècle. Ce n'est pourtant pas le cas. À l'exception du *Courrier* (1901-1902), les propriétaires qui s'expriment sur la publicité ont publié des journaux entre 1852 et 1890. Trois des propriétaires sont cependant peu loquaces sur le sujet se contentant de mentionner que leur feuille : « sera un excellent médium pour les annonces »⁵⁶ ou encore :

⁵⁴ Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Les presses de l'Université Laval, Québec, 1988, p. 313.

⁵⁵ Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église, l'Action catholique, 1910-1940*, Leméac, Montréal, 2004, p. 142.

⁵⁶ *Le Constitutionnel*, 4 juin 1868.

« Nous avons déjà en dehors de Trois-Rivières une large clientèle d'annonces et de jobs. Nous voulons l'augmenter et pour cela, rien ne sera épargné »⁵⁷. Enfin, J.-N. Bureau et W.-H. Rowen déclarent en 1852 : « Les annonces seront publiées aux conditions des autres journaux. Les marchands des Trois-Rivières, des campagnes, aussi bien de Montréal et de Québec trouveront un grand avantage à faire annoncer leurs affaires dans l'Ère nouvelle »⁵⁸. Il est intéressant de noter que dès le milieu du XIX^e siècle certains propriétaires cherchent à attirer la publicité nationale.

Le propriétaire de *La Paix* souligne aussi l'intérêt d'annoncer dans sa feuille plutôt que dans une autre puisque le rayon de diffusion de son journal ira en augmentant. En outre, il soulève l'apport du district de Richelieu qui a promis de l'encourager ainsi que ceux des villes de Montréal et d'Ottawa. Quant à Magloire McLeod et de P.-N. Martel, propriétaires du *Journal des Trois-Rivières*, ils voient la publicité de cette manière :

La publicité est aujourd'hui nécessaire à presque toutes les carrières et sous ce rapport le journalisme rend d'immenses services à une nation. Aussi est-il du devoir de celui qui s'y livre de favoriser, de faire connaître toute entreprise utile, toute amélioration ou nouvelle, de suggérer même les entreprises propres à hâter le développement des ressources de son pays. C'est un des buts que nous nous efforçons d'atteindre dans la mesure de nos forces⁵⁹.

Dit autrement, sans leur concours les annonceurs verront leurs moyens diminuer et c'est tout le pays, ou à tout le moins la région, qui en souffrira. Magloire McLeod et P.-N. Martel se posent ainsi, par le biais de leur feuille, en promoteur du développement régional : ils incluent la publicité dans leur journal pour le bienfait de la société plutôt que comme une composante nécessaire.

Bien que le *Courrier* soit l'unique journal du corpus à traiter de la publicité dans son prospectus, il le fait différemment des journaux du XIX^e siècle comme en

⁵⁷ *La Concorde*, 16 novembre 1883.

⁵⁸ *L'Ère nouvelle*, 9 décembre 1852.

⁵⁹ *Le journal des Trois-Rivières*, 19 mai 1870.

témoigne ces propos : « Comme nos lecteurs le savent la seule source véritable de revenus assurés, sur laquelle les éditeurs d'un journal quelconque peuvent compter est la somme que rapportera la publication des annonces dans les colonnes de ce même journal »⁶⁰. Un peu plus loin le propriétaire poursuit de la sorte : « [...] Un journal n'est un bon médium d'annonce, qu'en autant qu'il possède la circulation, est sérieux, intéressant et bien fait »⁶¹.

4.4 Conclusion

La consultation des prospectus nous a permis de connaître ce que les propriétaires pensaient de leur médium et comment ils entendaient l'utiliser. Ces textes de présentation nous offrent une vision de l'évolution de la presse de l'intérieur. Ainsi, il appert que ce qui se passe dans la région monopolise en tout premier lieu l'ensemble des propriétaires de journaux trifluviens. En effet, la plupart d'entre eux ont exprimé la nécessité de posséder un journal local en partie dans le but de mettre de l'avant ce qui se passe dans la région, ce qui démontre notamment qu'ils ont cru pouvoir participer au développement de Trois-Rivières par le biais de la presse.

Dans son ouvrage Jean de Bonville a démontré que dans les premières décennies du XX^e siècle les propriétaires mentionnent vouloir faire un journal qui mettrait davantage l'accent sur l'information que sur la polémique, du moins à Montréal. L'historien a également démontré que la presse de province change moins rapidement. À cet égard, la presse trifluvienne est représentative de la situation décrite par Jean de Bonville. En effet, dans le corpus seulement deux propriétaires suivent cette nouvelle tendance. Toutefois, huit autres propriétaires se sont exprimés

⁶⁰ *Le Courrier*, 3 février 1902.

⁶¹ *Ibid.*

sur cette nouvelle presse, ce qui indique que les propriétaires sont au fait que le monde professionnel dans lequel ils évoluent est en pleine période de bouleversements et qu'il faudra éventuellement s'adapter. Cependant, dans le cas de Trois-Rivières, les propriétaires de journaux n'entendent pas modifier rapidement et radicalement leur façon de faire traditionnelle. Ensuite, malgré ce faible taux d'adeptes du journal d'information, nous considérons, notamment en raison du nombre relativement peu élevé de journaux dans la ville, que si parmi eux un seul se joint à cette nouvelle façon de pratiquer le journalisme, c'est là un signe de changement. Dans tout mouvement évolutif cela ne prend-il pas un chef de file? En somme, bien que l'on sente poindre quelques indices de changements, nous n'assistons pas à Trois-Rivières à une rupture en ce qui a trait à la presse. À cet égard, les propos de Jean de Bonville permettent sans doute de comprendre un peu mieux cet état de fait : « Il ne suffit pas de modifier la politique rédactionnelle ; encore faut-il que le journal dispose du personnel et du matériel nécessaires à l'application de cette nouvelle politique »⁶².

⁶² Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 239.

CONCLUSION

Le principal objectif de ce mémoire était de cerner l'évolution d'un appareil de presse dans un petit centre urbain entre 1852 et 1920. L'intérêt d'une telle recherche résidait d'abord dans ce qu'elle proposait une analyse des différentes composantes d'un appareil de presse. Ensuite, notre approche comparative inculque un côté novateur à cette recherche en plus de fournir un apport à l'histoire de presse trifluvienne, mais aussi québécoise tout en proposant un modèle d'analyse pour la presse dans les petits centres urbains. Afin de parvenir à dresser le portrait le plus complet possible de la presse trifluvienne, l'utilisation de différentes sources a été privilégiée. Pour la sociographie de la presse, tous les journaux ont été analysés. La section concernant les propos des propriétaires a été réalisée à partir des journaux disponibles. Les feuilles éphémères et la presse anglophone étant principalement celles non disponibles. Pour faire la lumière sur le personnel de presse trifluvien, nous avons employé différents ouvrages spécialisés ainsi que différents fonds d'archives. Comme la plupart des historiens, nous avons été confrontée aux limites de nos sources, en ce sens où la cueillette d'information fut bien fragmentaire. À notre étonnement, cette inconstance dans les renseignements n'avait rien à voir avec la célébrité ou l'influence d'un individu.

Afin d'atteindre notre objectif, nous avons émis deux hypothèses. La première formulée était que l'appareil de presse trifluvien n'effectuerait pas, au cours de la période étudiée, le passage vers la presse d'information à l'instar de celle des grands centres urbains. La seconde hypothèse était que la presse trifluvienne répondait de manière spécifique à des besoins locaux et qu'elle serait encore près des sphères du pouvoir en 1920. Pour infirmer ou confirmer nos hypothèses, nous avons proposé quatre chapitres, représentant autant d'angles d'analyse ; le premier chapitre étant un bilan historiographique ainsi que l'explication de la problématique

et de la méthodologie employée. Par la sociographie de la presse du chapitre II, nous avons été en mesure de reconstruire le portrait d'ensemble de l'appareil de presse. Au chapitre III, nous avons cerné l'évolution des artisans du monde journalistique trifluvien. Rappelons qu'au départ nous souhaitions offrir une étude prosopographique des hommes de presse trifluviens, mais à la suite de la consultation des sources, la trop grande part d'inconnues restantes nous a forcé à revoir quelque peu cet objectif. Nous avons plutôt présenté un portrait d'ensemble qualitatif des individus pour lesquels nous avons recueilli des renseignements. Ce portrait, bien qu'incomplet et ne permettant dès lors aucune conclusion définitive, offre tout de même quelques clichés intéressants des hommes de presse trifluviens. Puis, connaissant mieux ces hommes en tant que groupe partageant une occupation commune, nous avons mis au jour les visions entretenues à l'égard du médium qu'est la presse et de leur propre feuille. Aussi, nous avons fait ressortir l'importance qu'accordaient les propriétaires aux besoins locaux dans leur discours, c'est ce que nous proposons au chapitre IV.

Nous cherchions à faire la lumière sur la nature de l'évolution de l'appareil de presse trifluvien. Cet appareil de presse nous l'avons démontré dans le chapitre II est plus dynamique que ce qu'avait laissé entrevoir l'historiographie. La fondation de 43 journaux en 68 ans, dont une partie non négligeable durera pour une période de cinq et plus, feront en sorte qu'à partir de 1852 la presse sera toujours présente à Trois-Rivières. L'examen de la longévité a également permis de constater la stabilité d'une partie de la presse trifluvienne.

Les transformations à survenir à l'aube de l'apparition de la presse d'information sont nombreuses et diversifiées. Si un ou deux journaux trifluviens présentent parfois une ou plusieurs de ces caractéristiques (augmentation du nombre de pages, apparition de pages spécialisées), globalement l'appareil de presse trifluvien n'effectue pas le passage à une presse d'information au cours de la période étudiée. La comparaison de nos résultats avec ceux de Jean de Bonville a fait ressortir que l'ensemble de la presse trifluvienne publiée entre 1852 et 1920 s'apparente plutôt à

la presse rurale qu'à celle des grands centres urbains comme Montréal et Québec. Tant par sa périodicité que par son caractère partisan la presse trifluvienne se dissocie de la presse des grandes villes. En effet, jusqu'en 1920, les hebdomadaires demeurent le type principal de presse dans ce petit centre urbain dont la presse est toujours ouvertement partisane. Sur le plan de la périodicité la différence est encore plus marquée lorsque nous nous attardons à l'évolution des bihebdomadaires et des trihebdomadaires. En effet, nous avons vu qu'à Trois-Rivières la presse bihebdomadaire tarde à amorcer un recul contrairement à la tendance dans les grands centres urbains. Toujours en ce qui a trait à la périodicité, l'apparition de quotidiens est un des signes de la presse d'information et nous avons vu que ces derniers sont peu présents à Trois-Rivières. Nous avons également expliqué que dans les régions où le poids démographique est plus faible que dans les grands centres urbains, les trihebdomadaires peuvent jouer le rôle de quotidien. Pourtant ce ne fut pas le cas à Trois-Rivières puisque entre 1852 et 1920 à Trois-Rivières, seulement deux journaux sortant trois fois par semaine ont été publiés.

L'étude du personnel de presse renforce cette idée du non passage à une presse d'information. Du portrait d'ensemble des hommes de presse trifluvien il est ressorti que seulement une minorité des individus du corpus ont pratiqué ce métier de manière significative, c'est-à-dire suffisamment longtemps pour être considérés comme des professionnels dans leur domaine, malgré le fait qu'ils doivent gagner leur vie en exerçant une autre profession. Soulignons que ce faible taux des membres du corpus est peut-être dû en partie au fait que nous possédions des renseignements pour environ le tiers du corpus. En outre, au XIX^e siècle, les articles étant rarement signés, les associations de presse peu développées, ces individus sont, le plus souvent, retracés autrement que par leur engagement dans le domaine de la presse. Et ce fut effectivement le cas dans cette étude. Les membres du corpus pour lesquels nous avons amassé beaucoup d'information sont ceux qui s'étaient engagés sur le plan politique ou ceux ayant des publications à leur actif.

Par ailleurs, nous avons démontré pour les individus pour lesquels nous possédions de l'information qu'ils provenaient ou rejoignaient éventuellement les rangs de la petite bourgeoisie. Sur ce plan leur parcours ressemble plutôt à celui de la haute direction des quotidiens québécois tel que démontré par Fernande Roy et Jocelyn Saint-Pierre qu'à celui des journalistes montréalais tel qu'exposé par Jean de Bonville. Toutefois, l'appartenance socioculturelle élevée des hommes de la presse trifluvienne n'en fait pas des travailleurs du même type que ceux oeuvrant au sein de la presse d'information. Le principal indicateur étant le peu de transformation subi dans leur rang. Dit autrement, nous n'avons pas vu, ou très peu, apparaître au cours de la période étudiée, d'équipes de rédaction comportant un nombre important d'employés où chacun a sa tâche assignée. Bref, en 1920 à Trois-Rivières, la publication d'un journal est encore principalement l'œuvre d'un propriétaire et parfois d'un assistant.

L'analyse de la vision des propriétaires a révélé que ces derniers, conscients de l'évolution de leur domaine, rejettent cette nouvelle façon de faire. Les propriétaires trifluviens ont comme but commun de produire un journal destiné à répandre la vérité, un journal voué à l'encadrement de la morale et surtout un journal contribuant au développement de leur région et ce tant en 1852 qu'en 1920. Les propriétaires entendent bien informer le lectorat, mais cet objectif n'est pas leur préoccupation première. En outre, les extraits des propos des propriétaires intégrés dans ce chapitre font voir que le côté partisan est encore partie prenante de leur vision du journalisme.

Nous souhaitons également par ce mémoire faire la lumière sur la réponse que la presse trifluvienne amène aux besoins locaux et régionaux et sur les liens entretenus entre les membres du corpus et les sphères du pouvoir.

La sociographie de l'appareil de presse trifluvien nous a permis de souligner le peu de trihebdomadaires et de quotidiens publiés tout au long de la période étudiée. Nous avons expliqué que, dans les petits centres urbains, les trihebdomadaires

remplacent les quotidiens faute d'abonnés et de capital financier. La périodicité de l'appareil de presse trifluvien, prise dans son ensemble, donne un premier indice à notre seconde hypothèse. Cela étant, nous pouvons nous demander dans quelle mesure les propriétaires de journaux ont pris en considération les besoins des lecteurs de journaux et dans quelle mesure la société trifluvienne a modelé le visage de l'appareil de presse. Des recherches plus avancées et concentrées sur l'interrelation entre l'appareil de presse et la société seraient nécessaires pour répondre à cette question.

Nous avons établi avec le portrait de groupe réalisé au chapitre III que le personnel de presse est majoritairement natif de la région dans laquelle il a œuvré. Dès lors, ces hommes étaient dans une position favorisant le contenu local dans leur feuille. Cette supposition a été confirmée dans le chapitre suivant dédié à l'examen de la conception des propriétaires de ce que doit être la presse.

En effet, la mise au jour d'une partie de la vision des propriétaires, dans le chapitre IV, a, d'une part, fait voir que celle-ci est démesurée en regard de la taille de la ville et de la région dans lesquelles elle est sise. Plus d'un propriétaire ont fait montre d'idées de grandeur dans leur prospectus. D'autre part, cet examen a fait ressortir l'importance accordée par les propriétaires aux besoins locaux et régionaux. Ils sont nombreux dans leur prospectus à affirmer vouloir contribuer à l'essor de la collectivité par le biais de leur feuille. Par ailleurs, dans le chapitre III nous avons démontré la nécessité pour les hommes de presse d'avoir un autre emploi pour arriver à gagner leur vie. Ces autres emplois sont concentrés dans quelques domaines spécifiques tels que les professions libérales et le commerce. De plus, ce même chapitre nous a appris que ces hommes de presse gravitent au sein des mêmes cercles.

Nous avons voulu avec ce mémoire explorer une autre avenue en histoire de la presse. En effet, les experts de ce domaine se sont davantage concentrés sur l'étude de la presse dans les grands centres urbains. De la sorte, nous avons tourné

notre regard dans une autre direction soit celle de la presse régionale. Cette recherche nous a permis de constater que la presse régionale est un sujet riche et complexe et d'autres études seront nécessaires afin de mieux la comprendre. En effet, avec le cas de Trois-Rivières nous avons constaté que les tendances imposées par les grands centres urbains sont plus ou moins suivies dans un plus petit centre et que l'appareil de presse qui s'y développe présente surtout des caractéristiques locales. Dans le même ordre d'idées, nous croyons que des études sur la presse régionale pourraient démontrer qu'il existe plusieurs types de presse. En somme, notre étude laisse supposer que les éléments nécessaires au passage de la presse d'information se mettent graduellement en place à Trois-Rivières. Une analyse approfondie de l'appareil de presse pendant la décennie 1920-1930 révélerait sans doute ce passage de la presse d'opinion à la presse d'information. Toutefois, nous sommes d'avis que lorsque cette presse d'information se mettra en place elle se distinguera de celle des grands centres, qu'elle se donnera une vocation encore plus spécifique de presse régionale.

APPENDICE A

Liste des journaux trifluviens entre 1852 et 1920 indiquant leur disponibilité ainsi que le type de périodique

Journal	Début	Fin	Disponibilité	Rejetés
L'Ère nouvelle	1852	1865		
Le Cultivateur indépendant	1854	1854		
L'Inquirer	1854	1861		
Le Bas-Canada	1856	1856		
L'Écho du Saint-Maurice	1858	1859		
The Three-Rivers Commercial Advertiser	1859	1861		
Gazette des Trois-Rivières (II)	1860	1863	n.d.	
Le National	1861	1864	n.d.	
La Sentinelle (I)	1862	1862		
Journal des Trois-Rivières	1865	1891		
Le Constitutionnel (II)	1868	1884		
L'Union trifluvienne	1869	1869	n.d.	
The Trifluvian Trader (I)	1870	1891	n.d.	
The Lumberman and Three Rivers Echo	1870	1881	n.d.	
L'Éclair (I)	1877	1878	n.d.	
La Concorde	1879	1884		
Écho du pensionnat	1880			étudiant
The Loop Line	1882	1884		
Le Clairon	1884	1884		
L'Ère nouvelle (II)	1884	1885		
La Liberté	1884	1886		
The Lumberman (I)	1884			
La Paix (La Sentinelle)	1884	1890		
La Scie	1884	1884	n.d.	
The New Era	1885	1885		
Le Trifluvien (I)	1888	1909		
The Lumberman (II)	1891	1891	n.d.	
The Trifluvian Trader (II)	1891	1891		
The Canadian Democrat	1894	1894		
L'Indépendance canadienne (I)	1894	1896		
The Butlers's Journal	1894	1894	n.d.	
L'Éclair (II)	1896			
Journal de l'exposition	1896	1896		occasionnel
Nacelle de Saint-Ursule	1896	1897		étudiant
L'Ordre	1896	1896	n.d.	
Le Mouvement catholique	1898	1900		mensuel
Écho de la Charité	1898			occasionnel
Le Plébisciste	1898	1898	n.d.	
L'Annonceur	1900	1902	n.d.	
L'Étoile	1900	1904		
Le Courrier (I)	1901	1902		
L'Ami du peuple	1901	1903		
The Herald	1901	1901	n.d.	
L'Intérêt public	1905	1905	n.d.	
Le Nouveau Trois-Rivières	1908	1917		
Le Bien public	1909	2000		
The Three Rivers News	1910	1912	n.d.	
La Réclame	1911	1911	n.d.	
Le Courrier	1913	1917		
Voix de la jeunesse trifluvienne	1913	1924		étudiant
The Newcomer	1914	1918	n.d.	
Bulletin paroissial Notre-Dame des Allégresses	1916	1955		bulletin paroissial
Le Trifluvien (II)	1917	1930		
Éveil	1918	1920	n.d.	occasionnel
The Saint-Maurice Valley Chronicle	1918	1933	n.d.	

APPENDICE B

LISTE DU PERSONNEL DE PRESSE TRIFLUVIENS ENTRE 1852 ET 1920

NOMS	PRÉNOMS	FONCTIONS	DURÉE	JOURNAL	AUTRES EMPLOYÉS
Aird	W.-E.	co-propriétaire et imprimeur	au moins 15 ans	Saint-Maurice Valley Chronicle	non
Aitken Clark	J.	co-propriétaire et imprimeur	au moins 15 ans	Saint-Maurice Valley Chronicle	non
Aubé	Édouard	rédacteur	2 ans	Liberté	oui
Ayotte	Oscar	rédacteur	non mentionné	Trifluvien (1888)	oui
Ayotte	P.-V.	propriétaire et directeur	21 ans	Trifluvien (1888)	oui
Baptist	Alexander	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Concorde	oui
Barnard	Joseph	propriétaire et rédacteur	24 ans	Bien public	oui
Barthe	George-Isidore	fondateur ; propriétaire et éditeur	non mentionné	au moins 7 journaux	non
Barthe	Jean-Baptiste Meilleur	fondateur ; propriétaire et éditeur	non mentionné	au moins 12 journaux	non
Barthe	Joseph-Guillaume	collaborateur	non mentionné	Bas-Canada et Ère nouvelle (1884)	oui
Barthe	René	co-propriétaire	1 an	Ère nouvelle (1884)	oui
Bergeron	L.-A.	imprimeur	4 ans	Constitutionnel	oui
Briten	J.-W.	co-propriétaire	3 ans	Newcomer	non
Bourguignon	Isaac	imprimeur	moins d'un an	Cultivateur indépendant	oui
Brunelle	U.-J.-O.	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Concorde	oui
Bureau	Joseph-Napoléon	co-propriétaire et imprimeur	6 ans	Ère nouvelle (1852)	oui
Butler	Martin	fondateur	moins d'un an	Butler's Journal	non
Cambray	J.-A.	propriétaire	3 ans	Trifluvien (1917)	non
Chagnon	William	co-propriétaire et éditeur	3 ans	Paix (Sentinelle)	oui
Chalut		rédacteur	1 an	Courrier (1901)	oui
Chenaille		collaborateur	non mentionné	Courrier (1901)	oui
Clair	J.-L.	co-propriétaire et éditeur	moins d'un an	Constitutionnel	oui
Cloutier	François-Xavier Mgr	co-fondateur	non mentionné	Bien public	oui
Courchène	Joseph-Henri	fondateur	moins d'un an	Scie	oui
Delage	Georges	co-propriétaire	4 ans	Courrier (1913)	oui
Demers	L.-J.	propriétaire et imprimeur	2 ans	Liberté	oui
Désaulniers	Abraham-Lesieur	rédacteur	13 ans	Ère nouvelle (1852)	oui
Désilets	François	rédacteur	non mentionné	Trifluvien (1888)	oui
Désilets	Gédéon	propriétaire et éditeur	19 ans	Journal des Trois-Rivières	oui
Désilets	Joseph-Alfred	co-propriétaire et éditeur	8 ans	Journal des Trois-Rivières (4 ans) et Courrier (1913 ; 4 ans)	oui au Journal des Trois-Rivières
Désilets	Pierre (Pétrus)	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Journal des Trois-Rivières	oui

Dorion	Hercule	co-propriétaire et éditeur	moins d'un an	Concorde	non
Doucet	Charles-Odilon	co-fondateur	moins d'un an	Bas-Canada	non
Dufresne	Arthur	co-propriétaire et éditeur	2 ans	Journal des Trois-Rivières	oui
Dufresne	Ephrem-R.	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Journal des Trois-Rivières	oui
Dufresne	Honoré-R.	fondateur ; propriétaire et éditeur	5 ans	Journal des Trois-Rivières	oui
Dufresne	Nestor	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Journal des Trois-Rivières	oui
Dupont	Pierre	imprimeur	4 ans	Newcomer	oui
Durand	Louis-Delavoie	propriétaire et journaliste	5 ans	Éveil (propriétaire) ; Minerve ; Nationalisme et Devoir (journaliste)	non à l'Éveil
Duval	Bruno	co-propriétaire et éditeur	non mentionné	Constitutionnel	non
Duval	F.-X.	co-fondateur	moins d'un an	Lumberman (1891)	non
Duval	Philippe	co-fondateur et rédacteur	1 an	Éclair	non
Gauthier	Aimé	imprimeur	1 an	Courrier (1901)	oui
Gélinas	Arthur	co-propriétaire et éditeur	8 ans	Nouveau Trois-Rivières	non
Genest	A.-T.	co-propriétaire et éditeur	moins d'un an	Paix (Sentinelle)	oui
Genest	Joseph-Édouard	propriétaire et éditeur	moins d'un an	Clairon	oui
Gérin	Elzéar	co-propriétaire et rédacteur	14 ans	Constitutionnel	non
Gervais	Armand-Edmond	rédacteur	non mentionné	Journal des Trois-Rivières	oui
Giguère	Auguste	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Étoile	oui
Giguère	Octave	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Étoile	oui
Gilbert	L.-O. Hugo	co-rédacteur	4 ans	Courrier (1913)	oui
Guillet	L. P.	co-fondateur	moins d'un an	Lumberman (1891)	non
Hart	Ezechiel-Moses	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Concorde	oui
Hart	Henry	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Concorde	oui
Héroux	Omer	rédacteur	non mentionné	Trifluvien (1888)	oui
Héroux	Pierre-J.	co-propriétaire	4 ans	Courrier (1913)	oui
Honan	Martin	co-propriétaire	non mentionné	Ère nouvelle (1884)	oui
Houliston	George-Baillie	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Concorde	oui
Labonté	Joseph	co-fondateur et rédacteur	1 an	Éclair	non
LaBranche	Charles-Édouard	co-propriétaire et imprimeur	au moins 15 ans	Saint-Maurice Valley Chronicle	non
Lamb	W.	propriétaire	moins d'un an	Union trifluvienne	non
Langelier	Louis-Napoléon	co-fondateur et propriétaire	non mentionné	Sentinelle	oui
Langlois	Z.-Omer	co-rédacteur	4 ans	Courrier (1913)	oui
Lanigan	Georges	co-fondateur et propriétaire	5 ans	Inquirer	non
Lanigan	Richard	co-fondateur et propriétaire	1 an	Inquirer	non
Lefrançois		co-imprimeur	17 ans	Bien public	oui
Lemoine	M.	rédacteur	non mentionné	Paix (Sentinelle)	oui
Levasseur	Calixte	propriétaire	3 ans	Gazette des Trois-Rivières	non
Magnan	C.-J.	rédacteur	1 an	Paix (Sentinelle)	oui
Mailhot	H.-G.	rédacteur	non mentionné	Journal des Trois-Rivières	oui
Marchand	Bruno	co-propriétaire	4 ans	Courrier (1913)	oui
Marchand	Joseph	administrateur	moins d'un an	Éclair	oui

Martel	P.-N.	co-propriétaire et éditeur	2 ans	Journal des Trois-Rivières	oui
McLeod	Magloire	co-propriétaire et éditeur	5 ans	Journal des Trois-Rivières	oui
McLeod	Pierre	rédacteur	5 ans	Trifluvien (1888)	oui
Normand	Jean-Baptiste	co-propriétaire	moins d'un an	Journal des Trois-Rivières	oui
Normand	L.-P.	co-propriétaire	4 ans	Courrier (1913)	oui
Normand	T.-E.	propriétaire et rédacteur	2 ans	Constitutionnel	oui
Ogden	Charles-G.	fondateur	non mentionné	Three-Rivers News	oui
Olivier	Alfred	rédacteur	non mentionné	Trifluvien (1888)	oui
Pacaud	Ernest	rédacteur	non mentionné	Concorde	oui
Pacaud	Victor-Hypolyte	propriétaire	moins d'un an	Cultivateur indépendant	oui
Panneton	Ephrem-François	propriétaire et rédacteur	4 ans	Courrier (1913)	oui
Paquin	Joseph	rédacteur	1 an	Étoile	oui
Pelletier	Adolphe	propriétaire	moins d'un an	Réclame	oui
Perreault	J.-X.	collaborateur	2 ans	Indépendance canadienne	oui
Poirier	M.A.E.	rédacteur	4 ans	Concorde	oui
Polette	L.-T.	rédacteur	moins d'un an	Paix (Sentinelle)	oui
Provencher	Alfred-Norbert	éditeur	3 ans	Sentinelle	oui
Raguin	Émile	co-fondateur	4 ans	Newcomer	oui
Rayncr	Joseph	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Concorde	oui
Roch		reporter	moins d'un an	Clairon	oui
Rowen	William-Henry	co-propriétaire et imprimeur	13 ans	Ère nouvelle (1852)	oui
Ryand	John jr.	administrateur	4 ans	Étoile	oui
Simon	Jules	collaborateur	2 ans	Indépendance canadienne	oui
Stobbs	Frédéric	propriétaire	2 ans	Inquirer	non
Stobbs	George	propriétaire et imprimeur	1 an	Écho du Saint-Maurice	oui
Sulte	Benjamin	collaborateur	non mentionné	Ère nouvelle (1852) ; Clairon et Indépendance canadienne	oui
Tellier	Édouard-Honoré	fondateur et rédacteur	moins d'un an	Éclair (1896)	oui
Trépanier	C.	co-propriétaire et éditeur	4 ans	Étoile	oui
Trépanier	Hector	propriétaire	1 an	Constitutionnel	oui
Turcotte	Arthur	fondateur	non mentionné	Concorde	oui
Vanasse		co-imprimeur	17 ans	Bien public	oui
Vekeman	Gustave (Jean des Érables)	rédacteur	non mentionné	Intérêt public et Trifluvien (1888)	oui
Vinette	François-Arthur	co-propriétaire	4 ans	Courrier (1913)	oui
Voyer	P.-A.J.	co-propriétaire et éditeur	moins d'un an	Concorde	non
Williams	J.-L.	co-propriétaire	1 an	Newcomer	non

APPENDICE C

Fiche biographique

NOM :

PSEUDONYME :

DATE DE NAISSANCE :

LIEUX DE NAISSANCE :

DATE DE DÉCÈS :

LIEUX DE DÉCÈS :

NOM DU PÈRE :

PROFESSION DU PÈRE :

NOM DE LA MÈRE :

CONJOINTE :

LANGUE PARLÉE :

RELIGION :

FORMATION :

VOYAGES :

MIGRATION :

ACTIVITÉS SOCIALES ET CULTURELLES :

ALLÉGEANCE :

ACTIVITÉ POLITIQUE :

CARRIÈRE JOURNALISTIQUE :

ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES :

ASSOCIATIONS SYNDICALES :

ÉVÉNEMENTS LIÉS À LA CENSURE :

CARRIÈRES DANS D'AUTRES DOMAINES :

PUBLICATIONS :

INFORMATIONS DIVERSES :

BIBLIOGRAPHIE

A. Sources

Archives du Séminaire de Trois-Rivières

- Fonds de la famille McLeod, FN-0268.
- Fonds J.-Alfred Cambray, FN-0171.
- Fonds Jean Héroux, FN-0466
- Fonds Joseph-Napoléon Bureau, FN-0013.
- Fonds Trifluviens du XIX^e et XX^e siècle, FN-0368-069.
- Fonds Trois-Rivières autrefois, chroniques, 0063-E3-46, contient Francis-J. Audet, *Les avocats des Trois-Rivières*, 19 p.

Journaux publiés à Trois-Rivières entre 1852 et 1920.

Pour la liste complète voir l'Appendice A.

« Une page d'histoire, les anciens avocats de Trois-Rivières, depuis 110 ans. Leur histoire et le lieu de leur résidence », in *Le Journal*, samedi 6 juillet 1901, 3 p.

Almanach trifluvien, supplément de Noël, Trois-Rivières : La Chronique de la vallée du Saint-Maurice, vol. 1, no 2, 1932.

Le Nouvelliste, mercredi 29 avril 1981.

The Saint-Maurice Valley Chronicle, jeudi 19 juillet 1934.

B. Ouvrages de références

a) Ouvrages généraux

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *La presse québécoise des origines à nos jours*, 10 vol., Québec : Presses de l'Université Laval, 1973-1985.

LINTEAU Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal : Boréal Express, 1989, 758 p.

b) Répertoires et dictionnaires spécialisés

BEAUMARCHAIS, Jean-Pierre de et Daniel Couty, *Dictionnaire des oeuvres littéraires de langue française*, Paris : Larousse, 1997, 1395 p.

COOPER, John Alexander, *Men of Canada : a Portrait Gallery of Men whose Energy, Ability, Enterprise and Public Spirit Are Responsible for the Advancement of Canada, the Premier Colony of Great Britain*, Montreal ; Toronto : Canadian historical company, 1901, 296 p.

Dictionnaire biographique du Canada, 2006-007. <http://www.biographi.ca/FR/index>

Dictionnaire des parlementaires du Québec (1792-1992), Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1993.

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal : Fides, 1976, 723 p.

LEMIRE, M. (sous la direction), *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal : Fides, 1978-.

MORGAN, Henry James, *The Canadian Men and Women of the Time : A Handbook of Canadian Biography of Living Characters*, 1^{ère} et 2^e éditions, Toronto : W. Briggs, 1898 et 1912.

The Canadian Newspaper Directory, Montréal : A. McKim, 1892-1923.

WALLACE, William Stewart, *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*, London/Toronto : Macmillan, 1963, 822 p.

C. Les études sur la presse

BELLANGER, Claude, *Histoire générale de la presse*, Paris : Presses universitaires de France, 1969, 4 vol.

BONVILLE, Jean de, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.

CAMPAGNA, Christiane, *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs des journaux montréalais : 1830-1880*, maîtrise en histoire, Montréal : UQÀM, 1998, 144 p.

DELPORTE, Christian, *Les journalistes en France 1880-1950, naissance et construction d'une profession*, Paris : Seuil, 1999, 450 p.

FERENCZI, Thomas, *L'invention du journalisme en France : Naissance du journalisme moderne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris : Plon, 1996, 257 p.

KESTEMAN, Jean-Pierre, *Le Progrès (1874-1878) : étude d'un journal de Sherbrooke*, Sherbrooke, Groupe de recherche en histoire régionale, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, 1979, vi-324 p.

LAPOINTE, Raoul, *Histoire de l'imprimerie au Saguenay (1879-1969)*, Chicoutimi : La Société historique du Saguenay, 1969, 292 p.

- MARQUIS, Dominique, *La presse catholique au Québec ; 1910-1940*, thèse de doctorat en histoire, Montréal : UQÀM, 1999, 435 p.
- MARQUIS, Dominique, *Un quotidien pour l'Église, l'Action catholique, 1910-1940*, Leméac, Montréal, 2004, 220 p.
- MARTIN, Marc, *Trois siècles de publicité en France*, Paris : Éditions Odile Jacob 1992, 430 p.
- NORRIS, James, D., *Advertising and the Transformation of America Society, 1865-1920*, Westport : Greenwood Press, 1990, 206 p.
- O'BOYLE, Lenore, «The Image of The Journalist in France, Germany and England, 1815-1848 », In *Comparative Studies in Society and History*, vol. 10 (1968), pp. 290-317.
- ROBY, Yves, *Les Québécois et les investissements américains (1918-1929)*, Québec : Presses de l'Université Laval, 1976, 250 p.
- ROY, Fernande et Jocelyn SAINT-PIERRE, «La haute rédaction des quotidiens québécois entre 1850 et 1920» dans *Érudition, humanisme et savoir. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*, sous la dir. d'Yves Roby et Nive Voisine. Sainte-Foy : Les presses de l'Université Laval, 1996, p. 400-423.
- VALLÉE, Henri , *Les journaux trifluviens : de 1817 à 1933*, Trois-Rivières : Éditions du Bien public, 1933, 89 p.

D. Études sur Trois-Rivières et la Mauricie

- BLANCHARD, Raoul, *La Mauricie*, Trois-Rivières : Les Éditions du Bien public, 1950, 154 p.
- HARDY, René et Normand SÉGUIN, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy : Édition de l'IQRC, 2004, 1137 p.
- RYAN, William F., *The Clergy and Economic Growth in Quebec (1896-1914)*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1966, 348 p.
- VERRETTE, René, *Les idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie, 1850-1950*, Sainte-Foy : Les presses de l'Université Laval, 1999, 375 p.